ROMAN INCOHÉRENT
Par
CHARLES JOLIET
Dessins
DE
STEINLEN
JULES LÉVY, EDITEUR

ROMAN INCOHÉRENT

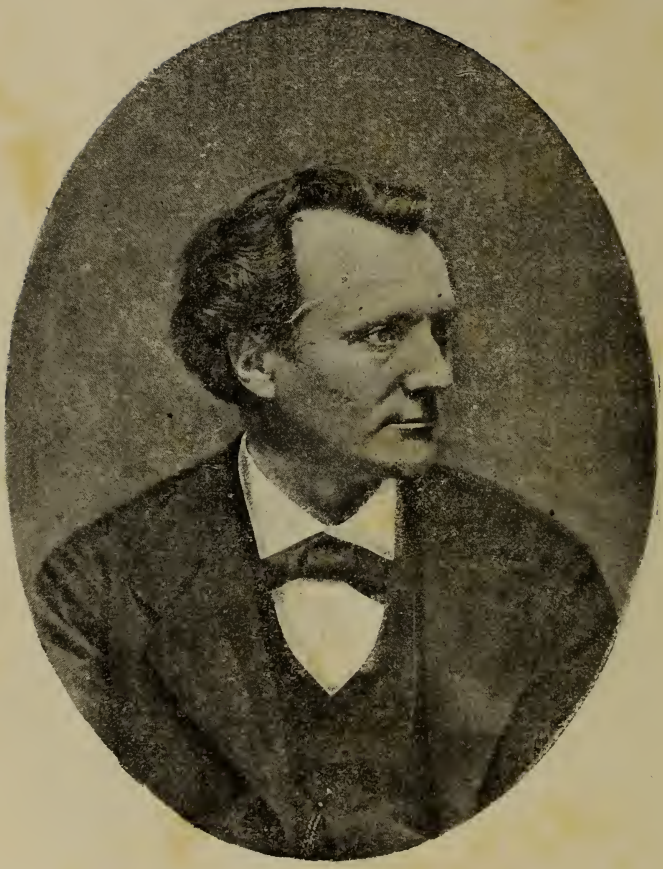
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Roman de deux jeunes mariés. . . . . 1 vol.
Une Reine de petite ville . . . . . 1 —
La Foire aux chagrins . . . . . 1 —
La Vicomtesse de Jussey . . . . . 1 —
Les Romans patriotiques : l'Occupation. . . . . 1 —
Roche d'or. . . . . 1 —
Diane. . . . . 1 —
Vipère . . . . . 1 —
Jeune ménage. . . . . 1 —
Les Filles d'Enfer . . . . . 1 —
La Novice de Trianon. . . . . 1 —
Les Fils d'amour . . . . . 2 —
Carmagnol. . . . . 1 —
Trois Hulans. . . . . 1 —
Bérengère . . . . . 1 —
Aurore . . . . . 1 —
Pénélope et Phryné. . . . . 1 —
La Balle de cuivre. . . . . 1 —
Le Crime du pont de Chatou. . . . . 1 —
Les Mains blanches. . . . . 1 —
Fanfinette . . . . . 1 —
Le Capitaine Harold . . . . . 1 —
Roman incohérent. . . . . 1 —
Papiers de famille. . . . . 1 —
Romans microscopiques. . . . . 1 —
Mademoiselle Chérubin. . . . . 1 —
Le Médecin des dames. . . . . 1 —
Les Athéniennes (Poésies) . . . . . 1 —
L'Envers d'une campagne (Italie). . . . . 1 —
Huit jours en Danemark. . . . . 1 —
La Vie parisienne . . . . . 1 —
Les Pseudonymes . . . . . 1 —
L'Esprit de Diderot. . . . . 1 —
Mille Jeux d'esprit. . . . . 1 —
Mille Nouvelles à la main . . . . . 1 —
Curiosités des lettres, des sciences et des arts. . . . . 1 —
Le Club des touristes. . . . . 1 —
Violette . . . . . 1 —
Mademoiselle Volland. . . . . 1 —
L'Amant de la reine . . . . . 1 —
La Lionne blonde . . . . . 1 —
Jeux et récréations. . . . . 1 —
Le Dictionnaire pittoresque. . . . . 1 —
Nouvelles Athéniennes . . . . . 1 —
Théâtre. . . . . 1 —

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/romanincoherent00joli



Charles Joliet

CHARLES JOLIET

ROMAN INCOHÉRENT

J TOUJOURS TOUT DROIT L

PARIS

JULES LÉVY, ÉDITEUR

2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1887

AVERTISSEMENT

Le titre de *Roman incohérent* s'explique de lui-même. Les Tableaux qui se déroulent dans ces *Scènes de la Vie d'artiste* sont reliés par un fil unique, mais leurs origines et leurs dates en font une mosaïque de toutes les couleurs et de toutes les paroisses (*). Sans avoir un plan préconçu, l'auteur se proposait de réunir un jour ces épisodes, et il appartenait au créateur de *L'École incohérente* de les présenter au public, ornés de dessins humoristiques.

Si ce livre offre quelques heures de distraction au lecteur, il ne sera pas inutile, car la plus perdue de toutes les journées n'est pas celle où on n'a rien fait, c'est celle où on n'a pas ri.

Ch. J.

(*) *La Bibliothèque de l'Homme du monde*, *Trenlamor*, *Le Journal des Masses* ont été publiés dans la *Vie Parisienne*, *La Pièce de Lanterne* dans le *Figaro*, la *Folle Journée* et *Vieux Papillon* dans le feuilleton du *Siècle*, le chapitre *Vingt francs* est une Nouvelle du *Bulletin de la Société des Gens de Lettres ;* enfin les autres fragments ont été disséminés dans plusieurs journaux.

LES COMPAGNONS DE LA MÉDUSE

DÉCOR

Un atelier, rue d'Enfer.

Sur les panneaux, des esquisses, des fusains, etc.

A droite, le Paradis de Mahomet, peuplé de femmes bleues, vertes, roses, violettes, jaunes, noires, indigo orangé, vermillon, etc.

Une forêt sinistre, où chaque arbre est orné d'un pendu.

Au pied d'un chêne, un homme se brûle la cervelle.

Sur une mare, on voit flotter le corps d'un noyé verdâtre et gonflé.

Dans un angle, à gauche, un cimetière, où un homme déterre un cadavre.

A côté, dans une ruelle, on assassine un homme au couteau.

Portraits de femmes. Cabinet de Barbe-bleue.

Trompe-l'œil de meubles de la Renaissance, d'armures, etc

Dans un coffre-fort ouvert, une araignée tisse sa toile.

Deux arbres sur les bords de la Tamise.

Un Squelette, couronné de roses, contemple deux amoureux enlacés sur une escarpolette.

En face, une table chargée de mets, de cristaux et de fleurs, nature morte en perspective.

Sous le Paradis de Mahomet, on lit ces mots :

« *Sultanes invalidées par les membres du Jury* ».

Sous le décor de la forêt :

« La mort de cet infortuné pendu remontait à 15 heures. Une somme de 60 centimes, trouvée dans la poche de son gilet, prouve que la misère est complétement étrangère à ce suicide. »

LE CONSTITUTIONNEL

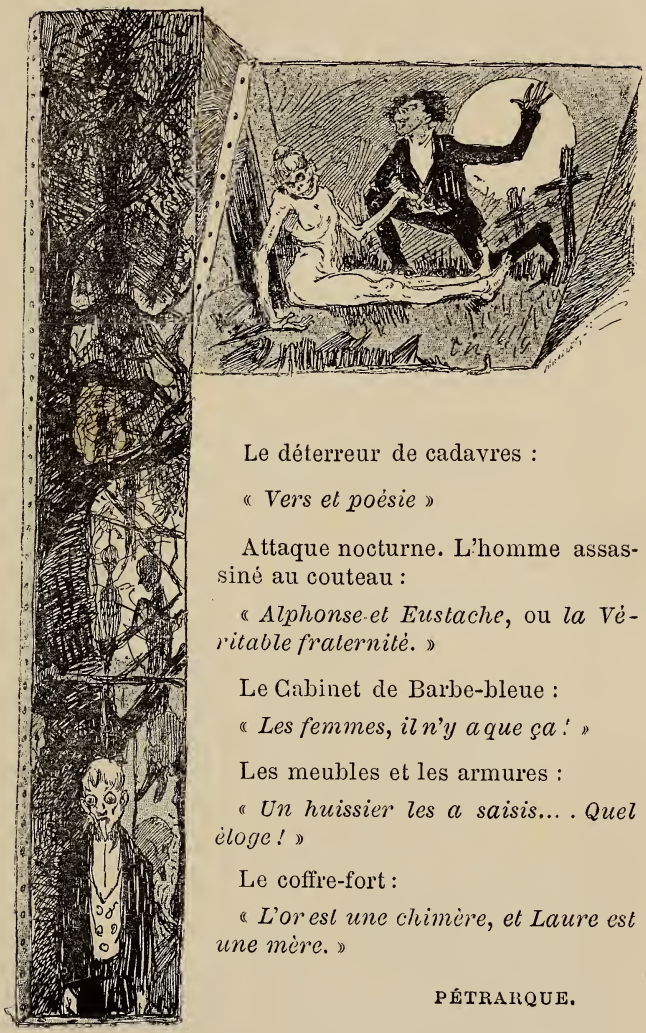
Sous le noyé :

« *Le dernier Machabée.* — Mort, c'est quinze francs. »

Sous les cyprès du cimetière :

« *Quelle est belle cette nature cultivée par les mains de l'homme !* »

NOEL ET CHAPSAL.



Le déterreur de cadavres :

« *Vers et poésie* »

Attaque nocturne. L'homme assassiné au couteau :

« *Alphonse et Eustache*, ou *la Véritable fraternité.* »

Le Cabinet de Barbe-bleue :

« *Les femmes, il n'y a que ça !* »

Les meubles et les armures :

« *Un huissier les a saisis... . Quel éloge !* »

Le coffre-fort :

« *L'or est une chimère, et Laure est une mère.* »

PÉTRARQUE.

Deux arbres sur le bord de la Tamise :

« *Frère, il faut fleurir.* »

La Mort et l'escarpolette :

« *Balançoire!* »

La table servie :

« *Le rêve a vaincu la réalité. Asseyez-vous* »

TRISTAN, Philosophe éclectique.
CLODION, Littérateur.
CAPSULE, Poète aux crins dorés.
MÉROVÉE, Musicien.
CINABRE, Peintre.
ALBERTUS, Sculpteur.
TAMAR, Avocat et Publiciste.
DANIEL, Amateur de vache enragée.

La scène se passe à Paris en 1856.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — L'Empereur du Maroc m'affectionnait surtout à cause de ma grande gaîté; aussi me disait-il souvent : « Allons, gai ! soyons gais ! Que mon palais étincelle de lumière et resplendisse de fleurs ! Que la gaieté règne sur tous les visages, et que ceux qui ne s'amusent pas soient empalés. Tra-dé-ri-dé-ra-la-la-oh ! la-la-tum-la-la-pouf ! ».

ALBERTUS. — Ainsi, messieurs, à nous tous, de quelle somme pouvons-nous disposer ? car, messieurs, l'intestin grêle a failli attendre depuis hier les éléments nutritifs.

MÉROVÉE. — J'ai onze sous, dont une pièce de dix sous fausse.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Moi pas.

ALBERTUS. — Il faut attendre les heures ténébreuses pour la passer.

MÉROVÉE. — Cet appel de capitaux est révoltant.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Ma famille n'est pas éteinte.

MÉROVÉE. — Je dois partout.

TAMAR. — Je demande vingt-cinq jours ou un renouvellement à trois mois.

CLODION. — Et tu disais donc, Jacopo, que ceci se passait en 1654, et que l'Italie était heureuse.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Messieurs, voici un journal qui annonce le départ d'une expédition scientifique autour du monde.

(Il lit l'article. Après cette lecture, accueillie par une explosion d'unanimes sympathies, il se fait un silence.)

Si nous partions en compagnie de ces explorateurs?

TAMAR — Je regrette que notre spirituel ami, en famille, le Philosophe éclectique, pousse l'oubli des convenances au point d'émettre des propositions étranges, qui joignent au plus complet illogisme l'inconvénient de perdre un temps précieux.

MÉROVÉE. — Je me rangerai d'autant plus volontiers à l'expression des sentiments personnels de l'honorable orateur, que la politique artificieuse du Philosophe éclectique tend à nous pousser vers des rivages absolument inconnus.

TAMAR. — Je résume ce débat, qui me paraît aboutir à des conclusions stériles. L'encaisse métallique est de zéro franc cinq centimes, réserve faite pour la pièce fausse qui tombe sous le coup des articles du Code pénal. En conséquence, je propose de l'adresser sous l'anonyme au Caissier central du Trésor public; *Le Menteur universel* sortira peut-être de son silence pour enregistrer cette restitution.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Des pas se dirigent dans les méandres du couloir.

ALBERTUS. — Il y a des flèches indicatrices.

MÉROVÉE. — C'est peut-être le portier.

ALBERTUS. — Pourquoi pas le propriétaire ?

Si c'est l'propro,
Si c'est l'pripri,
Si c'est l'propriétaire,
Que ce parlementaire
Dans nos murs soit traité
Avec urbanité.
La rifla fla fla, la rifla fla fla,
La rifla, fla, fla !

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Avance le coffre, Mérovée, car les jambes ont été données à l'homme pour s'asseoir.

ALBERTUS. — Elles lui ont été données aussi par la Providence pour se faire amputer.

MÉROVÉE. — Les pas se rapprochent.

ALBERTUS. — C'est le huit mai.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Anniversaire des Thermopyles.

MÉROVÉE. — Mort de Léonidas.

ALBERTUS. — *D'atout — pie-grièche — inez-moi tant que vous voudrez — au mur d'enceinte — Brigitte — à la noie — de coco — Romieu — vaut tard que jamais — en France l'Anglais ne règnera — vin — de l'Ermitage — fleuve d'Espagne — olette — vous de mon avis?*

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Soyons sérieux, messieurs.

MÉROVÉE. — L'heure est solennelle.

ALBERTUS. — *De poulet — tre à la poste — aux chevaux — léger — bien faim.*

MÉROVÉE. — Nous devons trop de termes.

ALBERTUS. — *De Julien — L'Apostat — d'ordures — de sanglier — oglyphe — igénie — en Aulide — éal — au poisson — de la flûte de Pan!*

MÉROVÉE. — Cet étranger est sans doute égaré dans les méandres du Labyrinthe.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Il faut demander d'abondants subsides à la Société de Géographie, et former une expédition vaste pour aller à sa recherche.

ENSEMBLE. — C'est le peintre !

MÉROVÉE. — C'est lui-même !

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Cinabre !

ALBERTUS. — *Icot.*

MÉROVÉE. — Minute et son collègue, notaires à Pont-à-Mousson. Je constate, peintre, que ton tableau a été refusé à l'Exposition annuelle des Beaux-Arts.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Il est déshonoré par un numéro révélateur.

MÉROVÉE. — 2137.

ALBERTUS. — Deux et un font trois, et trois font six, et sept font treize. Donc, ta *Madame Putiphar* est coupable.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Cette dame ne peut être considérée d'un bon œil que par un jury d'apothicaires.

CINABRE. — Le cadre, amis, était insuffisant; la dorure ne résistait pas à la pierre de touche.

ALBERTUS. — Qu'en as-tu fait ?

CINABRE. — J'en ai opéré la vente.

MÉROVÉE. — Ecoutons le peintre.

CINABRE. — Moyennant quatorze francs.

(Silence de l'auditoire.)

Je suis suivi par des flacons de vin, de bière, des tasses de café et diverses boissons alcooliques, du tabac

des vivres, des fruits et des charcuteries variées. Cette nourriture étant réputée trop lourde, deux voyages seront peut-être nécessaires. Les moyens de transport sont assurés.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Ce déjeuner qui va luire est dans un ordre d'idées nouvelles qui a des côtés séduisants et apéritifs.

ALBERTUS. — Je te décerne les honneurs de la séance.

MÉROVÉE. — Jeune homme, je voudrais avoir une couronne de chêne à t'offrir.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — *Gloria victis!*

CINABRE. — Il reste quatre francs soixante-quinze sur la vente du cadre. Brocantel fut du jury.

MÉROVÉE. — Nous votons la mort.

ALBERTUS. — Non-seulement il faut le provoquer, l'appeler au Jugement de Dieu, le tuer, le plonger dans une tombe à son gré, mais il faut que sur cette tombe pousse un gazon ridicule.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Que son nom soit gravé, avec des épithètes infamantes, sur les plus fiers sommets de la Cordillère des Andes et de l'Himalaya.

CAPSULE. — Demain, il trouvera chez son concierge un volume de poésies.

MÉROVÉE. — Si j'ai un fils, je le déposerai sous

sa porte cochère, avec une lettre confidentielle à son adresse, signée :

« MALVINA, *qui implore ta pitié.* »

TAMAR. — Les quatorze francs dont parle notre excellent ami Cinabre résistent-ils à l'examen ?

CINABRE. — Voici ma réponse.

(Entre un garçon porteur d'un panier.)

TAMAR. — On fixera l'emploi utile du reliquat dans la discussion générale du budget. Oublie comme nous, Cinabre, une destinée marâtre, l'Ecole de David, et buvons au développement de la photographie.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE

Unissons avec art le plaisant au sévère,
Passons du grave au doux, du cognac au madère.

ALBERTUS. — Songeons à l'avenir.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Moi, j'ai besoin d'acheter les *Ruines de Volney*.

MÉROVÉE. — Je demande l'urgence, pour offrir un violent à-compte sur les contributions de l'année dernière. Déjà, au retour du printemps, le percepteur de cet arrondissement poursuit le cours de ses papiers de couleur, image de l'arc-en-ciel.

CINABRE. — Ils sont affichés dans la Forêt vierge.

MÉROVÉE. — Tu te trompes sur le compte de cette forêt; elle a cessé de l'être.

ALBERTUS. — Nous flétrissons ce percepteur.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Quant à l'emploi des fonds, nous pourrions fonder un prix pour le *Découragement des Lettres et des Arts*.

MÉROVÉE. — Nous écrirons au Secrétaire de l'Académie.

CHŒUR

C'est un temple, vois-tu,
Où toujours la vertu
Trouve sa récompense;
Sapristi, quand j'y pense,
J'applaudis l'Institut,
Tur-lu-tu-tu-tu-tu!

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Je trouve Désaugiers bien supérieur à Béranger.

CINABRE. — Voici les charcuteries nobles.

ENSEMBLE

Brûlons, nos cœurs,
Vidons nos verres!

(La porte s'ouvre.

DANIEL. — Bon appétit, messieurs.

TOUS. — C'est l'Amateur !

ALBERTUS. — Assieds-toi, frère Daniel ; mange à ta faim, bois à ta soif, et ne jette pas l'ombre de ta sagesse sur l'aurore de nos illusions.

CHŒUR

La peinture à l'huile,
C'est très difficile,
Mais c'est bien plus beau
Que la peinture à l'eau.

ALBERTUS. — Et maintenant, la symphonie des fourchettes.

(La table est ravagée. Le café fume dans les tasses. L'atmosphère est chargée de la vapeur bleue des pipes, des cigarettes et des cigares.)

DANIEL. — Messieurs et amis, j'ai à vous faire un discours.

TAMAR. — Tu as la parole.

DANIEL. — Si nous voulons être un moment de bonne foi, nous reconnaîtrons que nous vivons dans une féerie désagréable. La Vie de Bohème a fait son temps, et, pour mon compte, je la trouve absolument démodée. Vous savez comme moi ce que sont devenus ses héros ; les uns sont négociants, les autres sont à l'Académie. Les Mimis et les Musettes ont remplacé les pommes vertes par les ananas de la décadence, les bonnets de linge par des chapeaux Directoire, et elles préfèrent les tapis aux sentiers où il y a beaucoup de petites pierres. Je constate un fait, c'est que ces demoiselles nous ont complétement lâchés. En somme, le monde est comme cela ; ce n'est pas moi qui l'ai bâti, et je trouve qu'il est plus commode de s'y faire un coin que de le renverser.

TAMAR. — Ce discours est d'une logique écrasante. Il n'y a pas de Question sociale, il n'y a que des coins, comme dans les wagons.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Oui, la société s'est prodigieusement transformée dans ces dernières années.

CINABRE. — Je connais un épicier littéraire, qui a remporté une *Eglantine* aux Jeux floraux de Clémence Isaure.

ALBERTUS. — Continue, Daniel, tu nous instruis.

DANIEL. — Je dis que nous faisons un métier de dupes. Au fond, nous regrettons la vie de famille et nous avons la nostalgie du pot-au-feu. Boire de l'absinthe, ne pas manger, et boire de la bière jusqu'à une heure du matin, cela peut convenir une fois par hasard à des estomacs élastiques ; mais ce régime prolongé est absurde. Non seulement nous manquons de tout, mais nous manquons du superflu, qui est le nécessaire des artistes. Les hommes de talent ne sont pas comme les fruits verts, qui mûrissent sur la paille. On dit que l'argent ne fait pas le bonheur, la misère non plus, et je trouve que, même à vingt ans, on est mal logé dans un grenier. Nous nous battons les flancs pour faire de l'esprit, qui n'en est pas toujours ; nous dépensons, dans un coin perdu, plus de talent et plus d'énergie pour narguer la misère qu'il n'en faut pour arriver à la fortune et à la réputation. J'en ai assez ; je vais travailler

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Travaillons, prenons de la peine, ce sont les fonds qui manquent le plus.

ALBERTUS. — Il est évident qu'au train des choses, nous en serons bientôt réduits à étaler un tapis rouge entre quatre chandelles, et à nous tordre le ventre sur les places publiques.

TAMAR. — Le scrutin est ouvert.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Moi, la *Bévue des Deux-Mondes* me tourmente pour avoir de la copie, et je

prépare une forte étude sur les *Danses Pyrrhiques*. Je vous montrerai comment se dansait la Pyrrhique orageuse dans l'île de Lesbos.

CINABRE. — L'antiquité était peuplée d'idiots.

MÉROVÉE. — Apollon m'inspire. Je ferais bien un immense opéra, *Les Neuf Buses;* mais ce qui me décourage un peu, c'est que nos arrière-petits-neveux ne verront peut être pas la première représentation de *l'Atricaine.*

CAPSULE. — Je me propose également de composer une tragédie, que je soumettrai aux méditations éclairées des directeurs de nos scènes classiques.

ALBERTUS. — J'ai formé depuis longtemps le projet d'exécuter la statue de notre propriétaire sous la figure du dieu Terme.

CINABRE.— Je ferai, sur la façade de cet immeuble, le portrait de son épouse en *Vénus à la pomme.*

TAMAR. — Je trouve que dans un état politique où les forces vives de la jeunesse ne sont pas utilisées.....

CINABRE. —Où est le bilboquet du moyen âge? Je le veux !

TAMAR. — ..... les esprits supérieurs et sans domicile doivent préférer les mornes sérénités des voûtes azurées aux petits compartiments numérotés de la bonne ville de Paris.

DANIEL. — Toi, Clodion, au lieu de blaguer ce que font les autres, pourquoi n'écrirais-tu pas un roman, une comédie, des articles de journaux?

CLODION. — Je manque de toutes les choses indispensables pour accoucher d'un chef-d'œuvre; il faut des plumes, de l'encre, du papier, des livres.

DANIEL. — Toi, Mérovée, au lieu de parodier les opéras, pourquoi ne demanderais-tu pas à Capsule un livret d'opérette, que tu mettrais en musique? Toi, Cinabre, au lieu de barbouiller les murs de cet atelier, qui t'empêche de faire de la bonne peinture? Toi, Albertus,

au lieu de sculpter des marrons, pourquoi ne fais-tu pas une statue?

TAMAR. — La parole est à Mérovée.

MÉROVÉE. — La musique est le plus cher de tous les bruits; c'est l'art qui offre le moins de débouchés, et

qui exige la mise de fonds la plus considérable.

ALBERTUS. — Pas du tout, c'est la sculpture.

MÉROVÉE. — Pour composer de la musique, il faut un piano.

CLODION. — C'est comme pour être aveugle, il faut une clarinette.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Et même un caniche.

ALBERTUS. — Au sculpteur, il faut le marbre de Carare et de Paros.

CLODION. — Sinante, Loire-Inférieure — de midi — moi qui tu hantes — homologie-rouette-na-buchodonosor — la loi-yau.

MÉROVÉE. — Le marbre n'est pas indispensable ; avec de la glaise et du plâtre, on n'est peut-être pas un sculpteur, mais on fait de la sculpture.

ALBERTUS. — Le piano se remplace avantageusement par un chaudron ; on n'est peut-être pas un musicien, mais on embête les locataires.

TAMAR. — La discussion est close.

CINABRE. — Au peintre, la toile, les couleurs, les pinceaux, les modèles, la nature.

ALBERTUS. — Les modèles, vieux jeu.

CINABRE. — Quand ils ne serviraient qu'à nous consoler.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Je trouve qu'on en parle pas assez de l'architecture.

ALBERTUS. — Ça n'existe pas.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Comment, ça n'existe pas ? Il faut des millions pour réaliser un rêve architectural. J'ai connu un architecte de la vieille école, ivre de la perpendiculaire, qui tirait tout au cordeau. Il était également franc-maçon et devenait rouge comme une brique quand on touchait à l'arche de la truelle, de l'équerre et du compas.

TAMAR. — Que dirai-je, messieurs, d'un homme politique sans tribune, d'un publiciste sans journal, d'un avocat sans clients, sans cabinet, hélas! sans serviette? Dans toutes les carrières libérales, je ne vois que la profession d'homme de lettres, qui n'exige aucune dépense matérielle ; il n'a même pas besoin d'acheter ce qu'il faut pour écrire, comme on dit dans les comédies de M. Scribe, il n'a qu'à aller au café ; pour les livres, il y a les Bibliothèques et les cabinets de lecture.

DANIEL. — Conclusion ?

TAMAR. — La faim, qui ne justifie pas les moyens d'existence.

DANIEL. — Quelqu'un a-t-il encore des objections à présenter ?

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Je propose de fonder une Société anonyme, au capital inconnu, sous la raison sociale : *Le Radeau de la Méduse and C°*.

DANIEL. — La cause est entendue, et maintenant j'ai une proposition sérieuse à vous faire.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Je te prête une oreille attentive, et je réclame des actionnaires de la Méduse un religieux silence.

DANIEL. — Voici la situation. J'ai demandé à ma famille le moyen de payer quelques dettes et tenter une expérience décisive, c'est-à-dire six mois d'indépendance, trois mille francs, soit quinze cents francs d'avance, à la date du premier mai, et quinze cents francs le premier août.

CLODION. — Foi d'animal.

DANIEL. — Je parle très sérieusement. Le premier novembre...

CLODION. — Fête des Morts.

DANIEL. — Je verrai si, oui ou non, je puis espérer un début dans la carrière des lettres.

CLODION. — Tu trouveras un asile dans les carrières d'Amérique.

DANIEL. — Si je n'ai pas réussi, je tiendrai la promesse que j'ai faite de retourner en province, de me faire une position et de me marier.

ALBERTUS. — C'est le suicide.

DANIEL. — Je vous propose donc de mettre en commun nos chances de succès et de fortune. Nous travaillerons ensemble, nous nous encouragerons ; ceux qui arriveront les premiers remorqueront les autres, et nous finirons peut-être par avoir une place au soleil.

CLODION. — Ou à l'ombre.

TAMAR. — Je crois être l'interprète d'un sentiment unanime en acceptant le programme de notre ami Daniel ; je m'avancerai même jusqu'à dire que je le favorise ; mais sans mettre en doute sa parole autorisée, car il parle d'or, je demande quelques éclaircissements sur les vastes capitaux dont il dispose, et nous pourrons prendre alors l'engagement de pondre des chefs-d'œuvre.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Je me rappelle vaguement, si mes souvenirs sont fidèles, que Daniel a glissé dans le sein des postes un certain nombre d'épîtres éloquentes, qu'il m'a déclaré renfermer d'énergiques appels de fonds.

DANIEL. — J'ai reçu quinze cents francs, et voici mon projet. Je suis allé visiter une habitation de campagne, à Ville-d'Avray, confortablement meublée, avec un petit bois et un jardin plein de fleurs, que le propriétaire consent à me louer pour la saison moyennant un terme payé d'avance, soit cinq cents francs. En comptant deux cents francs pour la location d'un piano et l'achat des objets nécessaires pour peindre et modeler, il reste huit cents francs, et comme nous sommes huit compagnons, cette somme ne représente que cent francs par tête pour un trimestre.

CLODION

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
Et sa bonté s'arrête à la littérature.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — *Carpe diem;* jouissons du présent, demain n'est à personne et l'avenir est à nous.

TAMAR. — Un mot sérieux, messieurs. Cette somme de huit cents francs serait illusoire, prise isolément; mais considérée comme base d'opérations, c'est une

entrée de jeu, un capital de résistance. En y ajoutant toutes nos ressources personnelles, elle s'augmentera d'un bon tiers, soit douze cents francs. Elle nous permettra d'établir au début un crédit solide chez les fournisseurs champêtres, et d'attendre le second trimestre de quinze cents francs. Si le propriétaire est un homme sympathique aux artistes, il nous accordera un délai pour le second terme ; nous arroserons les fournisseurs, et nous atteindrons facilement ainsi le mois

d'octobre, époque à laquelle la Fortune aura souri.

CLODION. — L'artiste porte tout avec lui, comme le soldat en campagne, le philosophe et le colimaçon. Or, ne possédant rien ici, ni les uns ni les autres, nous n'avons qu'à fermer cet atelier désert, à en remettre la clef au portier, et à prendre le train de Ville-d'Avray.

ALBERTUS. — Si nous mettions le feu avant de nous en aller ?

MÉROVÉE. — C'est inutile.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — *O rus, quando ego te adspiciam ! O nimiun fortunatos agricolas !* Il faut élaborer un *Guide-itinéraire.*

CINABRE. — Je m'en charge.

DANIEL. — Mon père est à Paris pour trois ou quatre jours, et j'ai pris rendez-vous avec le propriétaire pour signer le bail samedi. Si vous voulez, le départ sera fixé à dimanche, après déjeuner, et nous pendrons la crémaillère.

TAMAR. — Je mets cette proposition aux voix. (Toutes les mains se lèvent). Elle est adoptée à l'unanimité.

CAPSULE. — Donnera-t-on avis de ce changement de domicile à quelques jeunes vestales, commises à l'entretien du feu sacré de l'art et du fourneau de la cuisine ?

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Je propose deux amies des jours sombres : Rose Tapageur, qui joint aux dons de la nature et aux qualités du cœur le titre de Cordon-bleu de la Méduse, et La Reine de Saba, offrant à la contemplation des yeux un parfait modèle de cette beauté qui, pour le vulgaire, est une enseigne, et pour l'artiste, une religion.

TAMAR. — N'oublions pas que la Providence a placé les femmes sur la terre pour empêcher les hommes de faire de trop grandes choses.

CAPSULE. — Sans elles, il n'y aurait pas de poètes et de grands artistes.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

TAMAR. — Je mets cette seconde proposition aux voix. Elle est adoptée. En conséquence, voici l'ordre et la marche : Tous les jours, déjeûner à midi et dîner à sept heures, chez Laveur, rue des Poitevins. Dimanche, départ à deux heures et demie, à la Gare Saint-Lazare. Rose Tapageur et La Reine de Saba viendront nous rejoindre dans l'après-midi.

(Daniel offre le louis impératif à ses amis).

DANIEL. — Il est quatre heures.

CLODION. — Tout est calme.

ALBERTUS. — Bourgeois de Paris, dormez.

ENSEMBLE. — A la Tour de Nesle !

Au Buffet alsacien

Une double porte ouverte, à claire-voie. Autour des murs, court un cordon de tableaux peints par des habitués. Au dessus, deux toiles de plus grande dimension rappellent *La Cène* de Léonard de Vinci : *Le Christ buveur de bière.*

Cinq heures. Les Compagnons de la Méduse occupent deux tables de chêne, causant et buvant des chopes. Capsule feuillette l'album du Buffet alsacien, où il écrit un quatrain signé CAPSULE, *poëte répulsiviste, inédit à perpétuité.*

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — J'ai encore soif.

CAPSULE

Le seul Tamar nous manque et tout est dépeuplé.

ALBERTUS. — Le voici.

Entre Tamar, dont le nom est l'anagramme de Marat, tribun du Café Procope, aigle du Café de Madrid, Mirabeau de l'Odéon, ventripotent et tonitruant. Large encolure, voix mugissante, teint coloré, œil flamboyant, chevelure en tempête, barbe inculte, chapeau tordu, déformé, hérissé,

cassé, rougi par des alternatives de soleil et d'averses sans nombre, cravate en corde, chemise non empesée, bottes non cirées, redingote fatiguée, pantalon luisant, gilet imparfaitement boutonné, ensemble rappelant l'illustre Gaudissart et Jupiter assembleur de nuages.

En entrant, il enfonce d'un coup de poing la porte qui s'ouvre à double battant, échange une large poignée de mains avec tous les amis et s'assied en frappant, de ses pha-

anges pliées, la table sur laquelle dansent les verres et les bouteilles de bière.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — D'où viens-tu, Tamar ?

TAMAR. — Il y a une conférence, ce soir, à la Parlotte, et j'ai été me faire inscrire.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Excellent exercice pour se préparer aux luttes de la tribune.

CLODION. — Tamar ira loin.

ALBERTUS. — Il y en a qui vont à l'Académie, et d'autres qui vont à Cayenne.

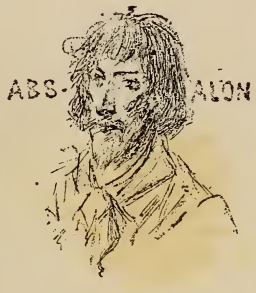
CINABRE. — Voici l'heure de l'absinthe. On nous attend au café de l'Europe.

DANIEL. — En route.

Au Café de l'Europe

Six heures. — Tous les Compagnons de la Méduse montent à l'entresol, où ils se retrouvent en compagnie d'étudiants et d'amis.

CLODION. — Tiens, voilà Absalon. Qu'est-ce qu'il vient faire ici, ce journaliste qui ressemble à un fantoche d'Hoffman ?



ABSALON. — J'organise avec Alcide le *Dîner de l'Œuf*. On ne voulait d'abord que des journalistes ; mais la liste a circulé dans les cafés, et il y a déjà plus de quatre-vingts signatures. Tout le Madrid en est.

TAMAR. — Quel est le but de cette conspiration culinaire ?

ABSALON. — Élever une statue à Diderot, génie bien supérieur à Voltaire.

CLODION. — Tu es dans le vrai. Inscris-nous.

DANIEL. — Absalon, un verre.

ABSALON. — Depuis ce matin, on m'a offert plus de trente consommations, mais personne ne m'a invité déjeuner ni à dîner.

DANIEL. — Je t'invite, moi, fondateur de l'Œuf.

TAMAR. — Méfie-toi, tu pourrais bien couver un aigle impérial.

(Daniel règle les consommations, puis il fait un signe à Absalon, qui le suit avec la cohorte amie.)

La Table d'hôte

Sept heures. Rue des Poitevins, l'ancien Hôtel du *Moniteur*. Large escalier de pierre, à rampe de fer forgé. Table d'hôte d'étudiants. Cuisine plantureuse, soupières énormes, plats colossaux. Toutes les salles sont pleines, à l'exception de celle que le peintre réaliste *Pinxit* leur a fait réserver en compagnie d'Alcide

et de Photofore. En moins d'une heure, le ravage est complet, les plats engloutis, les bouteilles vides. On apporte le café, les liqueurs, la bière, les pipes et les cigares. Au milieu du tumulte et de la fumée, les têtes s'échauffent. La voix de Tamar domine le bruit des autres comme le roulement d'une locomotive celui des voitures.

TAMAR. — Continue, Pinxit; Photofore, du silence.

PHOTOFORE — Où sont mes peintres ? où est Raphaël, le divin Sanzio ?

PINXIT. — Monsieurre *Rofoel*? mais je *ponse* que c'était un galopin.

PHOTOFORE. — Tu es indigne du bel article que je t'ai consacré ce matin, et dans lequel je te proclame le plus grand de mes peintres.

PINXIT. — Ça prouve que tu as du goût; on dira que tu es un critique qui se connaît en peinture, et je *ponse* que ça te fera du bien.

PHOTOFORE. — Il y a une critique, ô peintre !

PINXIT. — Quelle critique, Photofore ?

PHOTOFORE. — Ton chêne isolé dans la clairière est grand comme une cité végétale; mais tu as commis l'imprudence de mettre au pied un homme assis, qui donne l'échelle de proportion. Le chêne a douze fois la hauteur de l'homme, 60 pieds, 20 mètres; sans l'homme, le patriarche des forêts portait sa cime dans les nuages. Il faut être ivre-mort de naissance, pour imaginer de planter cette figure saugrenue de pygmée en compagnie de cet arbre gigantesque. Pourquoi, ô peintre, l'as-tu mis?

PINXIT (avec candeur). — Je peins ce que je vois : il y était.

TAMAR. — Mes enfants, j'ai une conférence à neuf heures ; je vous retrouverai au Procope.

PHOTOFORE. — Tu auras soif; va de ce pas consulter les avocats.

(Une brillante discussion s'engage sur la Politique, les Lettres et les Arts.)

PINXIT. — La nature, il n'y a que ça.

PHOTOFORE. — Mais si l'art était une copie servile, la photographie serait supérieure à la peinture, et la *Comédie humaine* inférieure à la collection de la *Gazette des Tribunaux*.

ALCIDE. — Et en voilà assez. Fichez-nous l'Empire, car l'Empire, c'est la paix.

Le Café Procope

Onze heures. — Une salle au premier étage, dont les fenêtres donnent sur la rue de l'Ancienne-Comédie. Brouhaha. Des étudiants fument des cigarettes. Divers habitués jouent au billard, aux dominos, aux cartes, au jacquet. Les amis qui attendent Tamar continuent la discussion brillante. Tout le monde parle à la fois.

PHOTOFORE. — Non, je ne veux pas aller au rez-de-chaussée, pour voir les portraits de Voltaire et de Rousseau ; ces pendants m'exaspèrent comme les bustes qu'on voit sur la cheminée des portiers.

CAPSULE — Le télégraphe devrait être exclusivement à la disposition de ceux qui s'aiment. Je meurs d'amour.

ALCIDE. — L'homme est lui-même un bureau télégraphique : l'appareil est dans le cerveau, la volonté dicte les dépêches, les nerfs sont les fils conducteurs, et les organes exécutent.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Je défie de trouver dans l'histoire un coquin si parfaitement heureux, dont la vie ne m'offre l'exemple d'un malheur proportionné à sa canaillerie, et un honnête homme si parfaitement malheureux, dont la vie ne m'offre l'exemple d'un bonheur proportionné à sa bêtise amère.

Tamar paraît, le visage enflammé, les cheveux au vent, les vêtements en désordre. Cris, vociférations, appels : « Voilà Tamar ! Vive Tamar ! » Ovation. Il est entouré, pressé, serré, tiraillé ; enfin, ses amis le dégagent et il parvient à s'asseoir. Toasts nombreux.

ALCIDE. — Sur quoi la conférence de ce soir, Tamar ?

TAMAR. — Sur le *Duel de l'Individu contre la Société.*

PHOTOFORE. — Voilà un sujet suffisamment aquatique et marécageux.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE — Qu'est-ce que tu as

chanté? As-tu parlé de la Lutte pour l'existence, de la chasse à la pièce de cent sous?

TAMAR — C'est mon exorde : Lutte de l'Homme contre la Nature; deuxième point : Lutte de l'Homme contre l'Homme; troisième point : Lutte de l'Homme contre la Société.

PHOTOFORE. — C'est une vieille c....

TAMAR. — Dans ce duel, il y a des règles naturelles, observées par les sauvages, et qui ne sont pas respectées par les aristocraties. Quels que soient les motifs, quelle que soit l'injure, quel que soit l'adversaire, offenseur ou offensé, bourreau ou victime, il y a l'instinct de justice et de droit, le sentiment humain, qui défend de combattre à l'ombre un ennemi au soleil, de se cuirasser s'il a la poitrine nue, et d'empoisonner son épée si la sienne est pure. Que toutes les chances soient égales, terrain inconnu, nuit sombre, cuirasse et curare, tous les coups sont réguliers, pourvu qu'ils tuent. Un homme se met en lutte, seul contre la société? Elle tend à le supprimer. A-t-il tort de se défendre? Individuellement, non; socialement, oui. C'est une abeille qui se trouve à l'étroit dans son alvéole polygonale et qui veut la faire éclater. La ruche supprime l'abeille qui menace la communauté. Mais si c'est un frelon? Le frelon ne se pose pas sur les fleurs, il se pose sur les ruches. Il obéit pourtant à sa loi de nature. Il y a d'autres êtres qui obéissent aussi à leurs instincts destructeurs. Ils sont munis d'armes puissantes,

solides, meurtrières; malheur aux victimes, malheur au brigand.

La lutte est inégale entre l'Individu et la Société. Elle a des moyens d'action qui oppriment le révolté. Elle est impitoyable; mais le jour où elle épargne un ennemi, elle est perdue. Un état chancelle quand on ménage les mécontents; il touche à sa ruine quand la crainte les élève aux premières dignités. Or, on nous épargne, on nous ménage, on nous offre notre place au soleil et notre part à la curée. Donc, la Société est perdue; nous ne voulons pas les os qu'on nous jette, nous voulons la bête.

(*Applaudissements à toutes les tables. L'orateur est porté en triomphe autour du billard.*)

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE — Le Café Proscope est vertueux, il ferme à une heure du matin; pour couronner cette apothéose, allons souper chez *La Rôtisseuse.*

CHŒUR GÉNÉRAL. — A la Rôtisseuse !

En prévision du voyage à Ville-d'Avray, Cinabre avait rédigé un *Guide-Itinéraire.* De son côté, le Philosophe avait déniché à la Bibliothèque la description du Palais de Zitza, rêve bizarre d'un prince original, en harmonie avec ses idées éclectiques en matière d'architecture inhabitable et d'ameublement décoratif.

Voici ces deux fantaisies, qui peuvent être considérées comme les documents officiels de la Colonie fondée par les Compagnons de la Méduse.

Nicholet sc

GUIDE

DE PARIS A VERSAILLES

RIVE DROITE — *Gare St-Lazare.*

ette gare est fertile en trains. Il y a les *trains d'employés*, 9 heures matin, le *Train des whisteurs*, et le *Train du théâtre*, minuit et demi.

En sortant de l'embarcadère, — 10 quais, 20 voies, — le chemin de fer passe sous la *Place de l'Europe*, travail d'art qui serait certainement admiré par les Romains, puis sous le tunnel de 330 mètres des Batignolles. On s'arrête à LEVALLOIS-PERRET. — Le voyageur peut rêver à la vue de ce modeste village, qui doit être érigé en commune. Il a ce privilège rare de n'avoir aucune église du XIIIe siècle, avec un clocher neuf qui a l'air d'un nez d'argent sur la figure d'un nègre, aucune antiquité romaine, aucun monument. Heureux village ! Heureux habitants !

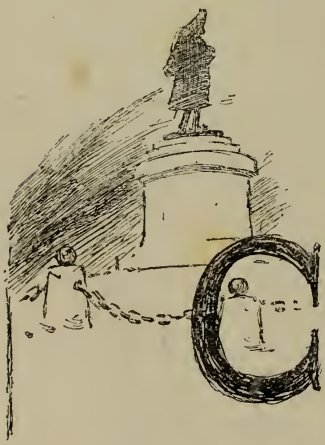
Allez danser sous les ormeaux,
Animez-vous, garçons, fillettes,
Dansez au son des chalumeaux !

A droite, on aperçoit *Clichy-la-Garenne*, qui a eu pour curé saint Vincent-de-Paul. C'était une résidence royale à l'époque des Mérovingiens, où

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent.
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Asnières,— *Nanterre, Rueil, Colombes, Argenteuil, Versailles et Saint-Germain!* Il y a des hommes qui répètent cette litanie cent fois par jour. Que pourront-ils se raconter dans leur vieillesse?

Asnières possède un Château, qui fut autrefois la résidence de mademoiselle de Fontanges et de madame de Parabère ; il sert aujourd'hui de restaurant ou de bal.— Visiter les chantiers où se construisent les embarcations des clubs nautiques. — Colonie d'artistes. —*Asnières-Capitale!*



Courbevoie. — Belles casernes. Au centre du rond-point planté de grands ormes, la *Statue de Napoléon*, redingote et petit chapeau, dont M. Courbet ignorait sans doute l'existence depuis son exil de la colonne Vendôme. Remarquez l'Ile de la Grande-Jatte.

PUTEAUX. — « *Homo sum, et mil humani a me alienum* PUTEAUX ! » ne manquait jamais de dire un professeur de philosophie en saluant cette station. Des usines remplacent les villas du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les habitants de Puteaux cultivent des rosiers, dont les fleurs sont vendues aux parfumeurs de Paris pour fabriquer l'essence de rose.

SURESNES. — Suresnes, en latin : *Surisnæ*, est célèbre par les Conférences à la suite desquelles Henry IV déclara que Paris valait bien une messe. Chaque année on y couronne une rosière. (Voyez *Nanterre*, embranchement à Asnières.) Usines, barrage-écluse. A partir de Suresnes, on entre dans la zône des blanchisseurs, et le passage est semé de damiers de linge sur des cordes.

Excursion au *Mont-Valérien*, baptisé la *Petite-Ferme*. Il était autrefois occupé par un ermitage, puis on y bâtit un couvent et une église. Napoléon Ier l'avait destiné à un établissement d'éducation pour les filles des membres de la Légion d'honneur, et y avait fait bâtir un édifice à colonnes avec un fronton décoré d'un bas-relief. Le Mont-Valérien peut contenir, outre le personnel d'artillerie et le matériel, 1,500 hommes d'infanterie Le plus célèbre de ses canons est *Mademoiselle Josephine*.

SAINT-CLOUD. — Voici quelques phrases que le gardien psalmodie aux visiteurs du Château (1) :

« C'est dans cette pièce qu'Henri III fut assassiné par Jacques Clément... Ici est morte Henriette d'Angleterre, à 26 ans, le 30 juin 1670... Le Conseil des *Cinq-Cents* siégea dans cette salle jusqu'au Dix-huit brumaire... Sur cette table, Blücher signa la *Paix de Paris*, le 3 juillet 1815. Il se coucha tout habillé, botté et éperonné, sur le lit de Napoléon ; une meute de chiens occupait le boudoir de l'impératrice ; les livres de la bibliothèque étaient jetés pêle-mêle sur les parquets... Ici, Charles X signa les Ordonnances, le 24 juillet 1830... De cette fenêtre, on aperçoit le parc et les bassins. Le grand jet d'eau s'élève à 42 mètres, avec une force capable d'enlever un poids de cent trente livres. »

Tous les Parisiens connaissent le Parc de Saint-Cloud comme le bois de Boulogne, la Terrasse et la Lanterne. Le peuple l'appelle *la Lanterne de Diogène*, ce qui est médiocrement spirituel. Ceux qui veulent se donner des airs savants disent avec affectation : *la Lanterne de Démosthène;* mais cette dénomination est aussi inexacte que la première. Ce monument est la reproduction, dans les proportions exactes de l'original, d'un petit édifice en marbre existant encore à Athènes. Nous avons été heureux d'apprendre que c'est un monument choragique de Lysicrate, commémoratif d'un prix décerné à un orphéon grec.

VILLE-D'AVRAY. — A la descente de la station, on aperçoit sur la *Côte d'Argent* la maison des Jardies, où Balzac a composé une partie de *la Comédie humaine*. La place des meubles était indiquée par des inscriptions murales très somptueuses. C'est là que Balzac fit l'essai de la culture des ananas. Au milieu de la rue principale, on descend un escalier, au pied duquel est un robinet

(1) On ne reverra plus cette charmante résidence, le Salon de Mars la Galerie d'Apollon, le Salon de Diane, de Vénus, de la Vérité, de Mercure et de l'Aurore

qui donne l'eau de la meilleure source des environs de Paris. Nombreuses villas. A l'extrémité, admirez les deux étangs dans un cirque de verdure, que la municipalité a entourés de jardins anglais. Qu'elle est belle, cette nature ornée par la main de l'homme ! Elle me rappelle ce joli vers sur une maison de campagne offerte à une femme légère du XVIIIe siècle :

Elle est à toi, puisque tu l'embellis.

Excursions à *Marnes*, — fondé au XIIe siècle !!! Le Château a appartenu à Chamillard, qui jouait si bien au billard que Louis XIV ne pouvait s'en séparer et le fit ministre. En ce temps-là, un coup d'œil de Louis enfantait des Corneilles qui abattaient des noix, et des professeurs de carambolages.

Excursion à *la Marche* (Courses), à *Saint-Cucufa*, *La Celle-Saint-Cloud*, *Bougival*, etc.

HAVILLE. — Le Château de Louvois, démoli en 1800, et dont il ne reste aucun vestige, mérite l'attention et les études des archéologues. On a découvert, sur son emplacement, un faux-col assez bien conservé ; mais son origine étrusque, vivement contestée, doit être plutôt attribuée aux blanchisseries voisines.

VIROFLAY. — Viaduc de vingt-deux arches. Sablières. Promenades dans les bois. — *Porchefontaine* (Courses).

RIVE GAUCHE. — *Gare Montparnasse.*

CLAMART, de Claumar pour Clos Mard, rien de particulier. On a démoli, il y a quelques années, le Cabaret où fut arrêté Condorcet déguisé, lequel avait dans sa poche un Horace relié en maroquin avec des annotations de sa main.

Excursion au *Château d'Issy.*

MEUDON. — Château du XVIIe siècle. Comme Versailles, Meudon avait sa favorite, reine non déclarée, et probablement aussi unie par un mariage secret au dauphin, comme Mme de Maintenon à Louis XIV. C'était Mlle Choin, « *grosse camarde brune qui avait l'air d'une servante* ». Napoléon, qui donnait les trônes de l'Europe comme on donne des bureaux de tabac, songea à fonder à Meudon une pépinière, une « *cole de rois*, mais le projet de cet Institut ne fut pas réalisé.

A droite, on aperçoit la chapelle de *Notre-Dame-des-Flammes*, en souvenir de la catastrophe du 8 mai 1842.

BELLEVUE. — Un caprice de Mme de Pompadour enfanta Bellevue. Le dernier débris du château est *Brimborion.*

SÈVRES. — La Manufacture de porcelaines possède un *Musée céramique.*

On traverse les stations de *Chaville* et *Viroflay.* — Arrêt à *Versailles.*

LE PALAIS INCOHÉRENT

Non loin du Château de Palerme s'élève le vieux Palais de Zitza, bâti, dit-on, pendant la longue occupation de la Sicile par les Sarrasins. Sa forme extérieure contraste, par son élégance et sa noblesse, avec la bizarrerie des ornements intérieurs.

On arrive au Château de Zitza par une longue avenue. Au lieu d'arbres, cette allée est bordée de plusieurs centaines de statues, qui offrent l'assemblage monstrueux de coups humains et de corps d'animaux; ici, un singe avec une tête de femme et des serpents pour bras; plus loin, un homme avec une trompe d'éléphant au lieu de nez, et des pieds de cheval au lieu de bras; là, un renard avec une tête de guerrier et des pattes de corbeau à côté, un aigle sur des pieds d'homme, et ayant pour; tête une queue de poisson,

etc. Ces images hideuses remplissent encore la cour du palais.

L'intérieur est en parfaite harmonie avec ces échantillons. L'escalier est composé de morceaux de porcelaine, de poteries, de verre, habilement ajustés, et qui forment une mosaïque d'un genre original. Le même esprit a procédé à l'ameublement et à la décoration des appartements. Des morceaux de toile grossière et d'étoffes précieuses, cousues ensemble au hasard, couvrent les fauteuils et servent de rideaux. Dans un salon, les sièges sont placés de manière que les personnes qui s'y reposent sont forcées de se tourner le dos ; dans un autre, ils sont tellement inclinés qu'on ne saurait s'y asseoir sans risquer de tomber à terre. Nulle part, une table, une chaise ou tout autre meuble qui ait deux pieds de la même façon, et dont chacun ne représente une tête ou une patte de quelque animal. Les plafonds sont tantôt composés de morceaux de cadre de toutes formes, de toutes couleurs, entassés avec désordre, tantôt d'une multitude de petits miroirs, qui répètent à l'infini l'image renversée des visiteurs.

Des verres à pied cassés, des cols de bouteilles décapitées, des morceaux de tubes de baromètres rajustés avec des fils de fer, composent les lustres. On ne voit pas aux fenêtres de carreaux de la même forme et de la même grandeur. Les ferrements ont la couleur du bois et le bois celle du fer. Les murs sont tapissés avec des débris de porcelaine, de verres et de poteries entrecoupés de paysages à l'envers, de fragments de tableaux, raccordés de façon que la moitié d'un arbre s'accole à la moitié d'un navire, un morceau de rocher à un homme dont les jambes se dressent en l'air. Les parquets sont noirs, écarlates, de couleurs diverses et de matériaux les plus disparates.

Le reste du palais est disposé dans le même goût d'étrange excentricité.

Michelet. sc

LE CHATEAU DE LA MISÈRE

Il y a trente ans, en 1856, les derniers fils de la Grande Bohême littéraire composaient encore une phalange, faisant allègrement côte à côte les premières étapes du Chemin de Corinthe. Ils vivaient fraternellement ensemble et les transfuges ne s'éloignaient jamais bien loin. En ce temps-là, il y avait encore des grisettes. Sans doute, les bonnes filles et les demoiselles peu sévères qui croient à l'amour et les artistes qui croient à la gloire n'ont jamais été bien nombreux; mais, s'il n'y avait plus de moulins

mise en train, c'est-à-dire à des explorations à travers bois dans les environs et à des causeries académiques sur les projets d'art et de littérature.

L'argent ne manquait pas, tout allait pour le mieux au Château, et

Au premier jour de pluie, l'horizon brumeux exerça une salutaire influence et inspira des réflexions sérieuses.

Un déjeuner plantureux avait été préparé par les

soins de Rose Tapageur, amie du littérateur Clodion, habilement secondée par La Reine de Saba, amie du sculpteur Albertus, miss Fauvette, amie de Daniel, et la Gloire d'Avignon, amie du peintre Cinabre.

Ayant ainsi pris des forces contre la mélancolie, on jeta un regard en arrière sur le chemin parcouru, et le sagace critique Photofore lui-même eût hésité à formuler une opinion décisive sur la valeur des promesses de talent contenues dans les œuvres primordiales de ces amants de la gloire.

LBERTUS. — Albertus avait cherché la limite de la sculpture impossible : La *Vénus au bain*. On voyait la tête émerger d'une surface unie, l'art plastique étant impuissant à représenter un corps plongé dans l'eau.

Il avait modelé la statue de La Reine de Saba, l'amie de Salomon « qui n'avait qu'un œil, dit un historien, mais qui avait un grand cœur ». Albertus, très découragé, se résignait à sculpter les nuages.

INABRE. — Cinabre, peintre ordinaire de la Méduse, n'avait fait qu'un tableau, par lequel il prétendait symboliser l'art grec. On sait que les artistes d'Athènes, s'étaient contentés de trois couleurs, peut-être quatre, et il avait peint un paysage tricolore, lequel avait été considéré comme une mystification, une fumisterie, et refusé au Salon.

Nous mentionnerons pour mémoire la confection d'un Album de dessins énigmatiques, dont on trouvera plus loin quelques spécimens à titre de curiosité, et ce n'est qu'à la prière de ses amis qu'il avait consenti à les expliquer par des légendes écrites. Sous ce rapport, Cinabre peut être considéré comme un des précurseurs de *l'École intentionniste*. Sa signature figurait une Palette, et les sept lettres de son nom correspondaient aux sept couleurs du prisme.

En dehors de ces œuvres, dont la seule conception avait aux yeux du Philosophe éclectique un caractère

spécial d'originalité, Cinabre professait le mépris absolu de la Postérité.

Partant donc de ce principe, que la Postérité est une époque plus ou moins éloignée où justice est rendue à une œuvre, la postérité n'existe pas pour un tableau, et si elle existe, ce n'est que d'une façon provisoire. En effet, sans tenir compte des chances de destruction sous toutes les formes, incendie, lacération, mutilation, restauration, caprice du possesseur, etc., le temps ronge le bronze, effrite le marbre et la pierre, dévore la toile et efface la couleur. Dans un temps donné, tout sera réduit en poussière, et la postérité ne connaîtra la *Vénus* de *Milo*, le *Moïse* de Michel-Ange, les Tableaux de Raphaël, que par des reproductions et des copies. Où sont les monuments d'Athènes? Les seuls monuments indestructibles ont été bâtis sur du papier, comme l'*Iliade*. Or, qu'un tableau dure une heure, un jour, un an ou plusieurs siècles, il doit fatalement disparaître, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Fort de son principe victorieux, Cinabre avait voulu le constater par une affirmation matérielle.

Un matin, à l'aube, muni de sa boîte de couleurs, il s'était installé dans la rue, devant la maison, et avait brossé un paysage sur l'asphalte du trottoir. A peine achevé, il se mit en observation. Des ouvriers, qui se rendaient à l'ouvrage à cette heure matinale, piétinèrent le chef-d'œuvre, qui ne fut bientôt qu'un horrible mélange de boue et de couleur, et quelques instants avaient suffi pour l'anéantir.

Ainsi triompha la Théorie de la Postérité appliquée à l'art de la peinture à l'huile, qui est très difficile, mais supérieure à la peinture à l'eau.

ÉROVÉE. — Le musicien Mérovée, surnom justifié par sa chevelure rutilant sous le béret classique, ne s'était révélé que par une Valse d'une facture abracadabrante : *Le Désespoir du pianiste*. Lui seul avait le secret de son exécution au piano, qui exigeait une gymnastique particulière, où les pieds jouaient un rôle pour obtenir certains effets d'harmonie. En dehors de cette valse, Mérovée avait composé des mélodies échevelées, où le sentiment du rythme et de la mélodie perçait sous l'excentricité.

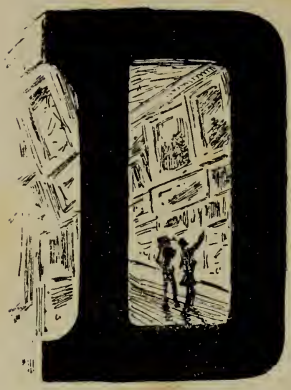
APSULE. — Le poète Capsule cherchait encore sa voie. Il se retenait sur la pente d'une nouvelle Pléïade, professant cette doctrine que l'idée n'est qu'un prétexte et que le vers se compose de sons rythmés. Cette jeune École ne reconnaissait ni les Classiques ni les Romantiques; Racine était ridicule, Victor Hugo insensé, et Monsieur de Musset ne savait pas rimer.

Pour se faire la main aux chevilles, il avait composé un Traité intitulé : La *Cuisinière Bourgeoise de la Poésie à Cylindre.*

Comme distraction, il avait écrit le scénario d'une Tragédie-bouffe en vers libres, *Le Faux Smerdis*, que Mérovée devait mettre en musique et dont voici la donnée :

Le Faux Smerdis a fait fabriquer un Homard phénoménal en fer blanc peint en rouge. Dans la carapace de ce homard est enfermé le Vrai Smerdis, qui se promène librement dans le palais, révéré comme une divinité.

Une sultane invalidée reçoit la confidence du crustacé. Elle machine une conspiration avec les prêtres, chargés de la garde de ce Masque de fer-blanc, et le Faux Smerdis est condamné à finir ses jours dans sa carapace ; mais le Vrai Smerdis a mérité les sévérités de l'Histoire pour les tragédies qu'il a inspirées.



ANIEL. — Daniel, surnommé l'Amateur, pouvait s'appliquer la belle formule de Rivarol : « C'est un grand avantage de n'avoir rien écrit, mais il ne faut pas en abuser. » Décidé à débuter dans la carrière, il écrivit la *Galerie des Snobs parisiens*, à la manière anglaise du *Livre des Snobs* de Thackeray, qui parut avec succès dans un journal littéraire. L'étendue de cette fantaisie humoristique ne nous permet pas de la reproduire; mais on ne lira pas sans intérêt une *Promenade au Salon*, où chacun apporta ses idées et ses notes, fondues dans un travail d'ensemble que Clodion présenta à *La Vie de Paris*, et qui fut publié avec des croquis de Cinabre.

LODION. — Le littérateur Clodion avait fait de solides études classiques. Il était le seul des Compagnons de la Méduse qui avait reçu le baptême artistique de la publicité. Il avait écrit des articles et même des vers dans

un journal mondain illustré : *La Vie de Paris*, mais la note exclusive imposée aux rédacteurs n'était pas dans ses cordes et sa collaboration était forcément intermittente.

Son début avait été marqué par une idée originale Comme un acteur qui fait des imitations, il s'était exercé à pasticher le style des auteurs contemporains pour en dégager une forme personnelle. Il avait intitulé cette série de Pastiches : *Bibliothèque d'un Homme du Monde*, dont on lira les principaux chapitres.

Clodion rêvait la gloire et la fortune; il considérait le journal comme le marchepied du livre, et le livre comme l'antichambre du théâtre.

Il avait esquissé les plans d'un grand Roman d'aventures : *Les Tiroirs du Diable*, machine à trucs, à surprises et à rallonges, et il s'était bien promis que le jour où il trouverait un rez-de-chaussée hospitalier, la *Suite au prochain numéro* de son feuilleton serait indéfiniment prolongée.

Il eut cette bonne chance, et quand cette œuvre d'haleine fut enfin terminée dans un journal populaire à grand tirage, il en fit la Parodie dans *La Vie de Paris* sous le nom du héros, *Trenlamor*, où il entassa les types extraordinaires et les événements invraisemblables qui distinguent ce genre de littérature à sensation, nourriture intellectuelle qu'on sert avec tant d'abondance au peuple le plus spirituel de la terre.

MAR. — Il est u d'entrer ici dans quelques détails sommaires à l'endroit de la personnalité de Tamar, président des conciliabules de la Méduse. Théophile Chevalet, *Tamar*, pour ses compagnons, *Théo* pour les étudiants du Quartier latin, croyait à son génie.

Il y a deux manières de rencontrer la Fortune, courir après ou l'attendre dans son lit. Tamar professait ce principe : Tout est possible, tout arrive, et il est inutile de prévoir le jeu des événements qui déjouent les calculs de la prudence humaine. En conséquence, il ne courait pas après la Fortune et il ne l'attendait pas au lit, trouvant illogique de se faire écraser sous la roue de cette déesse, ou de subir l'humiliation de ses rendez-vous manqués. Il savait aussi que s'il y a dans la vie beaucoup de mauvaises chances, il y en a quelques bonnes dont il faut savoir profiter. Décidé à saisir l'Occasion par sa chevelure légendaire, si elle passait à portée, il

n'avait guère harponné que des Occasions décevantes, dont le faux chignon lui était resté dans la main. Tamar n'avait pas de chance, Tamar avait la guigne, Tamar avait manqué le coche, Tamar n'était pas dans le train.

Cependant il ne faudrait pas juger Tamar sur ces résultats négatifs et ces apparences superficielles. Il avait passé brillamment sa thèse d'avocat. Le Café de la Sorbonne fut le premier théâtre de sa renommée; elle s'étendit bientôt au Café de Fleurus, au Café Racine, au Café Voltaire et au Café Procope. C'est dans ces parages que Ponsard avait reçu naguère le baptême de la célébrité tragique, avant de cueillir les lauriers de l'Odéon et les palmes de l'Académie.

A défaut d'une œuvre forte, Tamar avait une idée fixe, une Araignée dans le plafond, un Hanneton dans la boîte au Sel, une Ecrevisse dans la tourte, une Chauve-souris dans le clocher, cette force des génies vierges. Il se réservait pour un avenir indéterminé. En attendant, il emmagasinait les connaissances les plus variées; il étudiait la politique dans les livres, suivait dans les journaux la partie d'échecs diplomatique qui se joue sur le damier européen, et s'exerçait aux luttes de la tribune par des conférences oratoires dans les cafés, les réunions publiques et privées, et même les cimetières partout où il trouvait l'occasion de donner un libre cours aux flots intarissables de son éloquence.

Son objectif était de trouver un capitaliste disposé à fonder un journal politique. Malgré la fortune adverse et le sort contraire, malgré tout, il ne désespérait pas de l'avenir, il avait foi dans sa bonne étoile, confiance dans sa destinée, et il attendait l'heure du berger, comptant un peu sur les autres et beaucoup sur lui pour seconder le Hasard, cette Providence des ambitieux intelligents.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Le Philosophe éclectique s'était proposé d'écrire un ouvrage magistral sous ce titre : *Le Grand art.* Dans sa pensée, cette vaste étude, qui embrassait les cycles de l'antiquité et les écoles anciennes et modernes, devait former un *in-folio.* Il réfléchit ensuite que ces proportions colossales effraieraient les libraires, nuiraient à la vulgarisation de son œuvre, et qu'elle gagnerait à être présentée au public savant sous la forme de *l'in-quarto.* C'était encore bien massif ; *l'in-octavo* offrai. les mêmes avantages et une meilleure chance de succès Mais une idée surgit dans l'esprit subtil du Philosophe éclectique.

Puisque *l'in-folio* peut se réduire à *l'in-quarto, l'in-quarto* à *l'in-octavo,* pourquoi *l'in-octavo* ne se réduirait-il pas à l'in-18 et à l'in-32 ? Et le triomphe de la difficulté vaincue ne serait-il pas de condenser son étude en quelques pages, en quelque lignes ? Mieux : elle pouvait se résumer en trois mots :

LE GRAND ART

De l'idée à l'exécution, il y a un abîme. Cet abîme était comblé, et le Philosophe éclectique justifiait sa belle devise : « *Rien faire et laisser dire.* »

NISUS ET EURYALE

Après les Compagnons de la Méduse, nous présente rons encore deux types, deux futurs auteurs dramatiques, satellites gravitant autour ce ces astres supérieurs.

Clodion leur avait consacré l'article suivant.

SEULS

Ils sont deux.

Le premier s'appelle *Nisus*.

Il est blond et rose.

Le second s'appelle *Euryale*.

Il est noir et sombre.

Ils se sont rencontrés, se sont jetés dans la littérature, et depuis ce jour, leurs plumes ne se sont pas arrêtées

Nisus est ce qu'on appelle un homme *à idées*. Il sort le matin, arpente au hasard les rues de Paris, et sa course terminée, il rentre avec un sujet de pièce. C'est le type rêvé par Emile de Girardin : « *Une Idée par jour.* »

Nisus habite une vaste salle nue. Au milieu est une table de bois noir, escortée de deux chaises. Sur la table, il y a du papier blanc, des plumes et de l'encre. Sur les murs, on lit les noms de théâtres de Paris et les adresses de tous les directeurs. Un grand Calendrier

maculé de nombreuses barres à l'encre, indique les jours où un acte est achevé, car *Nisus* et *Euryale* ne font que des pièces en un acte.

Dans cette salle, *Euyrale* attend *Nisus*. *Nisus* rentre enfin. Il se promène à grands pas ; il expose son plan ; il le développe ; il le retourne sous mille faces différentes. Les idées s'amoncellent, se heurtent, pleuvent, roulent ; c'est un torrent, un tourbillon, une trombe, c'est la mer.

Euryale et Nisus discutent : *de la discussion naît la*

lumière. Ils se prennent aux cheveux. Le plan est arrêté. Ils se serrent la main.

Si *Nisus* est l'homme d'Émile de Girardin, *Euryale* est l'homme d'Ovide :

Quidquid tentabat dicere, versus erat.

Son cerveau laisse ruisseler les vers comme un robinet ; sa plume, abandonnée à elle-même, erre sur le papier et trace des rimes au hasard. Il laisse échapper des hémistiches pendant son sommeil. Le jour, il parle en vers. Ce n'est pas un homme, c'est un alexandrin, c'est un double-six. Il écrit également en prose. Une fois lancé, rien ne l'arrête ; les scènes s'enfilent comme des perles, se précipitent comme des wagons les uns sur les autres dans une rencontre de locomotives.

— Nous perdons du temps en discussions oiseuses, dit un jour *Nisus*. Séparons-nous. Tu iras habiter les sommets de la *Barrière Blanche*, et moi les cimes de *l'O-*

déon. L'omnibus sera notre intermédiaire. Je te porterai le scénario, nous le mettrons au point, et tu viendras me lire la pièce.

— Séparons-nous, dit *Euryale.*

Et ils vont ainsi, sans repos et sans trêve. Ils ont trouvé un copiste qui croit à leur génie, et qui recopie leurs manuscrits en ronde magistrale. Ils font cinquante pièces en vers et en prose dans le cours d'une année, comé-

dies, proverbes, vaudevilles, opérettes, farces, monologues et chansons. Ils frappent à la porte de tous les théâtres, dont pas une ne s'est encore ouverte devant eux. Ils se sont alors regardés. Leurs fronts rayonnaient.

— Les directeurs changent ou meurent, dit *Nisus.*

— Les œuvres sont immortelles, dit *Euryale.*

— Faisons une pièce en cinq actes.

— Et en vers.

Et les deux amis, sans colère, sans découragement, sans plainte, ont recommencé.

Nisus arpente toujours les rues de Paris, et *Euryale* laisse couler, de sa plume d'or, des tirades douces comme le miel, sonores comme les harpes d'Éolie.

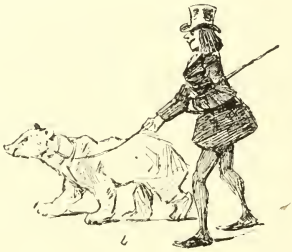
Qui sait ?.....

LA PIÈCE DE LANTERNÉ

C'est Nisus qui présentait les pièces en prose et en vers, et plus tard, il écrivit cet épisode de leur collaboration :

Il est un temps heureux où l'horizon s'enflamme ; c'est l'aurore de la vie. Le nom imprimé au bas d'une colonne de journal trouble la vue, un homme connu qui vous serre la main vous émeut ; mais le temps n'est pas éloigné où le travail est une fatigue, où les célébrités ne sont plus que des statues sans piédestal.

Pourquoi ai-je écrit une pièce ? Pourquoi l'ai-je pré-



sentée dans un théâtre en saluant le concierge ? Le directeur pourra vous dire qu'il y a deux mille auteurs qui en font autant chaque année.

Au bout d'un mois, l'homme qui tenait ma destinée littéraire entre ses mains puissantes m'adressa l'autographe suivant :

« Monsieur,

» J'ai lu avec le plus grand intérêt l'ouvrage que vous m'avez confié. Votre sujet : *Une Carte de visite*, est spirituellement traité, et malgré quelques inexpériences, qui sont des qualités chez les jeunes auteurs, votre pièce me paraît dans de bonnes conditions pour notre scène. Nous sommes en juin; son titre en fait une pièce de fin d'année. Venez donc me voir vers cette époque, nous en causerons. Cependant, au risque d'envoyer un succès à un confrère, et en vue d'une réussite plus prochaine, je vous retourne votre manuscrit. Si d'ici là vous n'en avez pas disposé, croyez que je serai heureux de faciliter votre début dans la carrière dramatique.

» Agréez, etc.

» GOUPILLON. »

— O ciel ! m'écriai-je, suis-je coupable d'une pareille ingratitude !

Je m'élançai sur une feuille de papier à lettre :

« Monsieur le directeur,

» C'est moi qui vous rends avec joie cette pièce que vous traitez avec tant de bienveillance. La Comédie-Française ne l'aurait pas à prix d'or ; elle est bien à vous, gardez-la, j'attendrai.

» Veuillez, etc

» LANTERNÉ. »

Ne recevant aucune réponse, j'attendis la fin de l'année.

« Octobre »

« Monsieur le directeur,

» Serait-ce abuser de vos précieux moments que de vous demander un court entretien au sujet de la petite comédie que... etc.

» LANTERNÉ. »

Pas de réponse.

« Novembre »

« Monsieur le directeur,

» Veuillez bien ne pas m'accuser d'impatience si j'insiste pour rappeler à votre souvenir la lettre que vous m'avez écrite, dans laquelle, etc. »

Le facteur!!!... Le timbre du théâtre! Ma main tremble.

« Cher monsieur,

» La situation exceptionnelle de la scène que je dirige me met dans la nécessité la plus absolue d'ajourner encore l'ouvrage que vous m'avez présenté. Nous ne pouvons procéder que par grandes pièces; c'est notre condition normale de ne vivre qu'avec de grands succès. Un acte, bon ou mauvais, n'influe pas sensiblement sur les recettes. Si la disposition de nos études nous permet une affiche de deux petites pièces, la vôtre pourra trouver place dans ce cadre, et je vous en donnerai avis. Croyez bien que, etc.

» GOUPILLON. »

Réponse :

« Monsieur le directeur,

» Je suis patient. Les années passent, les hommes meurent, les œuvres restent. En attendant que vous puissiez mettre à exécution vos dispositions bienveillantes, je tâcherai de devenir un grand homme.

» LANTERNÉ. »

DEUXIÈME ANNÉE

(*Voir le modèle ci-dessus.*)

Réponse du directeur encourageant :

« Cher monsieur,

» L'Odéon, j'en ai la certitude, vous recevra à bras ouverts. C'est là qu'il faut aller; l'Odéon est la première étape de ceux qui gravissent les échelons de la gloire, la dernière de ceux qui reviennent sur leurs pas. Frappez à cette porte, frappez au Théâtre-Français, frappez au Gymnase. Mes vœux vous suivront, et en désespoir de cause, vous trouverez ici un accueil hospitalier.

» GOUPILLON. »

Noble vieillard, je suivrai tes conseils.

Réponse de l'Odéon :

Une page d'analyse et de compliments.

« .. Les cartons de l'Odéon regorgent de pièces qui se recommandent au même titre que la vôtre. Je vous donnerais un espoir trop éloigné, etc., et j'ai le vif regret, etc. »

» PANTOUFLE. »

Réponse de la Comédie-Française :

« La jeunesse de l'auteur se révèle dans son talent. Avec plus de maturité, etc... La Comédie-Française a le droit d'être exigeante; il y a là des promesses de talent, mais il n'y a pas une comédie. »

Réponse du Gymnase :

« Comédie charmante à la lecture... Je ne crois pas vous apprendre que les pièces exclusivement littéraires sont une affaire détestable. Il y a dans celle-ci peu d'intrigue et un ton de tristesse qui en font une comédie brillante, mais chagrine et monotone, etc., etc. »

Allons, c'est à recommencer.

« Cher Monsieur Goupillon,

» Voici mon manuscrit avec les réponses. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous; la perche, ou je me noie. »

Réponse de M. Goupillon

« Je veux vous donner une preuve certaine de mon bon vouloir. J'ai deux associés, voyez-les; je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi, je pèserai de toute mon influence pour les gagner à la cause d'un jeune écrivain, etc.,

Réponse du deuxième directeur associé:

« Monsieur, votre pièce est un chef-d'œuvre, un bijou, une perle. Vous êtes de la maison. Acceptez d'abord ceci :

LOGE DE SIX PLACES

N° 27

Donnée à M. Lanterné, — 8 juin.

Ce billet sera déclaré nul s'il a été acheté.

C'est pour cela qu'on les donne.

Le troisième directeur-associé se précipita à ma rencontre. Je le reçus dans mes bras.

— Sauvés ! me cria-t-il, sauvés par vous! Comment n'a-t-on pas encore joué cela? J'ai lu votre pièce; c'est un succès qui sauve le théâtre. Je l'ai lue à ma famille. Demain, ce soir, en répétition. Courez, courez chez Firmin, Impasse des Filles-Dieu. Courez, dites-lui bien que le rôle est à lui; dans quinze jours, la toile se lèvera pour vous. Adieu, jeune homme; quel avenir vous avez!

Je trouve Firmin. Il n'a jamais entendu parler de ma pièce. Il me demande si c'est *Chose*, *Mécanique* ou *Machin* qui l'a reçue.

— Tous les trois.

— Alors, d'ici à dix-huit mois deux ans... Nous avons

le temps; mais je m'en occuperai, je tâcherai d'obtenir un tour de faveur.

Là-dessus, il me raconte son histoire et celle des rôles qu'il avait créés. A seize ans, il était à Bayeux; à trente-quatre ans, il était à Montmartre.

— Tenez, dit-il, on commence comme on peut. A votre place, je porterais ma pièce au théâtre des Batignolles ou à Bobino. Non? Eh bien, allez voir Olympia; elle peut vous faire jouer si elle demande le rôle.

Je cours chez mademoiselle Olympia, qui prend texte de ma pièce pour me raconter qu'elle est d'une ancienne famille, — séduction, — abandonnée, n'ayant plus que ses yeux, qui sont un joli capital. Elle a voulu se jeter dans la Seine du haut d'un pont. A droite, la Morgue; à gauche, la Monnaie, tout cela entremêlé de récriminations contre M. Goupillon, ses associés, et sa couturière, qui manquait d'inspiration. Elle me trouva sans doute digne de toute sa confiance, car elle me dit avec une grâce sereine: « Personne n'a lu votre pièce. »

Une semaine, deux semaines, un mois se passent. Mon manuscrit est égaré. J'en donne un second.

Catastrophe! cataclysme! tremblement de terre! Nouvelle horrible, épouvantable, imprévue...

Les triumvirs du théâtre avaient abdiqué!!!

LES ŒUVRES PRIMORDIALES

DES

COMPAGNONS DE LA MÉDUSE

Malgré l'influence du *far niente*, les Compagnons de la Méduse résolurent de travailler. Il y eut encore bien des heures perdues, mais si chacun n'accoucha pas d'un chef-d'œuvre, tous s'ingénièrent à produire un échantillon de leur talent.

Le premier ouvrage terminé fut une œuvre collective intitulée : *Promenade au Salon*, illustrée par Cinabre. C'était le travail du soir, pendant les bonnes causeries, où l'esprit coulait avec la bière d'un fût posé sur deux chevalets et s'envolait avec la fumée des pipes et des cigarettes. La *Promenade au Salon*, rapidement exécutée, fut publiée dans *La Vie de Paris* et payée trois cents francs.

Mais d'autres travaux plus sérieux étaient sur le chantier, et personne ne s'endormit sur ces lauriers. Daniel triomphait, donnant l'exemple du travail. Sur le conseil de ses amis, il écrivit des Scènes de la Vie de province, *Autour du clocher*, destinées à une Revue ou à un journal.

Clodion, résolu à sortir de l'engrenage du journa-

lisme, mit au point un roman parisien, *Olympia*, qui devait bientôt le classer au rang des écrivains.

L'Académie avait mis au Concours *La Muse de la Science*, dont le Prix était de 1,500 francs. Capsule fit une concession à ses idées pour se rapprocher du genre didactique ; mais à l'exemple de Jean-Jacques Rousseau, il traita l'envers de la question, et composa un Poëme de trois cents vers où il démontra victorieusement que la Science était sans poésie et ne méritait pas d'être la Sœur des Muses.

Capsule ne devait pas remporter le prix académique. Il fut décerné à un savant qui avait mis l'Arithmétique, la Géométrie et l'Algèbre en vers.

Cet insuccès ne le découragea pas, et il mit au point le livret du *Faux Smerdis*, dont Cinabre enrichit le manuscrit de projets de décors et de costumes.

Mérovée en composa la musique bouffe et broda sur ce thème insensé de folles mélodies, qui s'envolaient du clavier en variations ailées.

Albertus sculpta le buste de Daniel, qui fut placé dans une niche au-dessus de la porte d'entrée du Château de la Misère. Après avoir ébauché une *Idylle*, sujet de pendule, il parvint à réaliser un de ses rêves d'artiste :

Ecuyère du cirque passant dans un cerceau.

Au moyen d'un ingénieux artifice, le cercle en acier peint en blanc supportait le corps rassemblé de l'écuyère.

Cinabre fit éclore sous son pinceau plusieurs paysages, Les Etangs de Ville-d'Avray, le Chalet de Saint-Cucufa, etc., et deux tableaux de genre : *Prose et Poésie :*

Rose Tapageur faisait la cuisine en robe de soie à mille raies.

Miss Fauvette, en robe de toile bise écrue, jouait du piano.

Mérovée composait des chansons, des fantaisies et des valses.

Le Philosophe éclectique stimulait les travailleurs, donnant des conseils et des idées, prêchant la théorie de l'activité et rêvant de son œuvre magistrale : *Le Grand Art*. Entre temps, il cherchait la formule d'une doctrine philosophique pouvant s'adapter au système de Spinoza.

Tamar lisait les journaux, les pièces de théâtre et les livres nouveaux, expédiés par le cabinet de lecture auquel il était abonné.

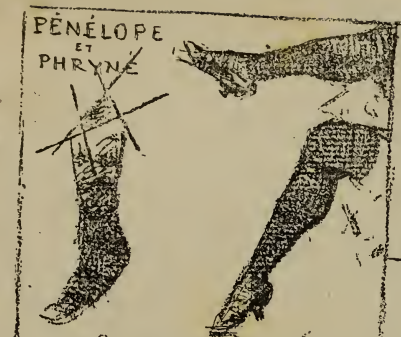
En somme, le temps était partagé entre les plaisirs de la campagne et le travail.

Avant d'aller plus loin, il convient de reproduire ici quelques-unes des œuvres primordiales que nous venons de signaler par leurs titres, conceptions artistiques d'une bizarrerie étrange, défi héroïque jeté à toutes les règles admises et à toutes les notions du sens commun.

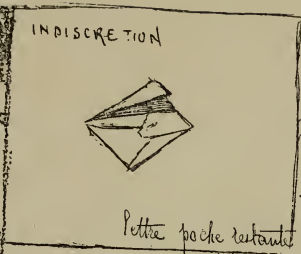
L'ALBUM DE CINABRE

SOIXANTE BÊTISES ATROCES

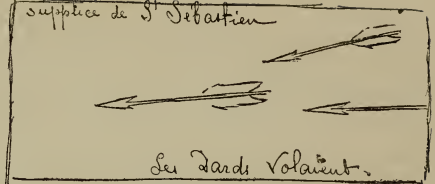
CROQUIS ET LÉGENDES



Ouvrage en deux volumes
reliés en peau humaine



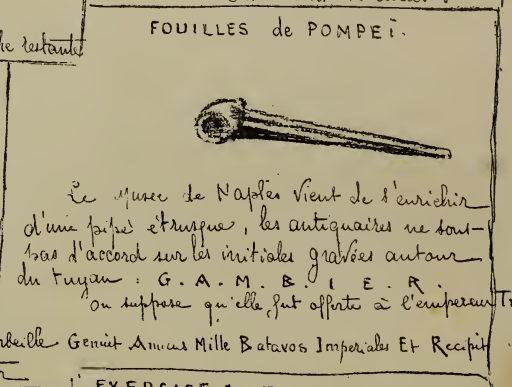
Petite poche restante



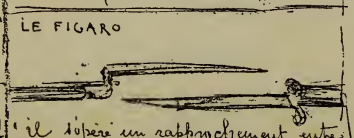
Les Dards Volaient.

L'empereur aux pyramides

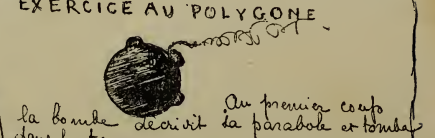
L'aspic est dans la corbeille
Madame va rentrer



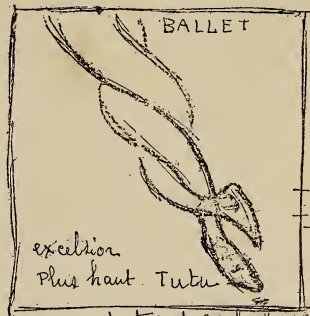
Le Musée de Naples vient de s'enrichir d'une pipe étrusque, les antiquaires ne sont pas d'accord sur les initiales gravées autour du tuyau : G. A. M. B. I. E. R.
On suppose qu'elle fut offerte à l'empereur Trajan
Genuit Annus Mille Batavos Imperiales Et Recepit



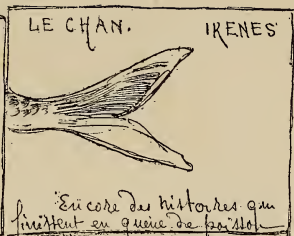
il espère un rapprochement entre les puissances.... Eh bien : oui, mais à force de se rapprocher on va se trouver à portée de fusil.



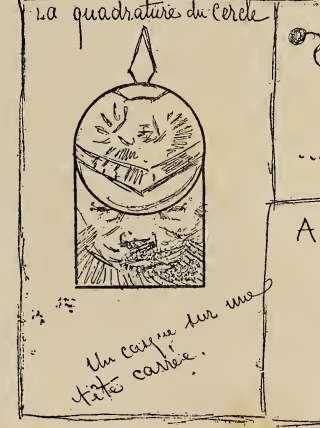
la bombe décrivit dans le tonneau
Au premier coup la parabole et tomba
(les Triomphes de l'artillerie)

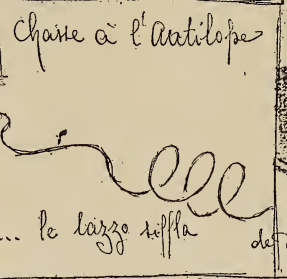

BALLET
exécution
Plus haut Tutu

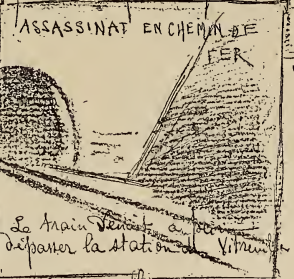
La Ciguë
Verte
Pat. de Crème

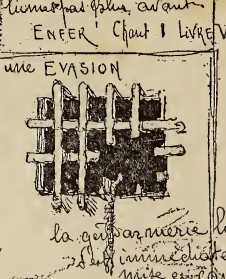

LE CHAN.
IRENES
Encore des histoires qui finissent en queue de poisson

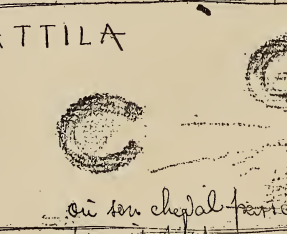
FRANCESCA et PAOLO
Et ce jour là, nous ne lûmes pas plus avant
ENFER ! Chant I LIVRE V

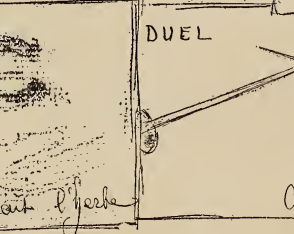

La quadrature du cercle
Un carré sur une tête carrée.

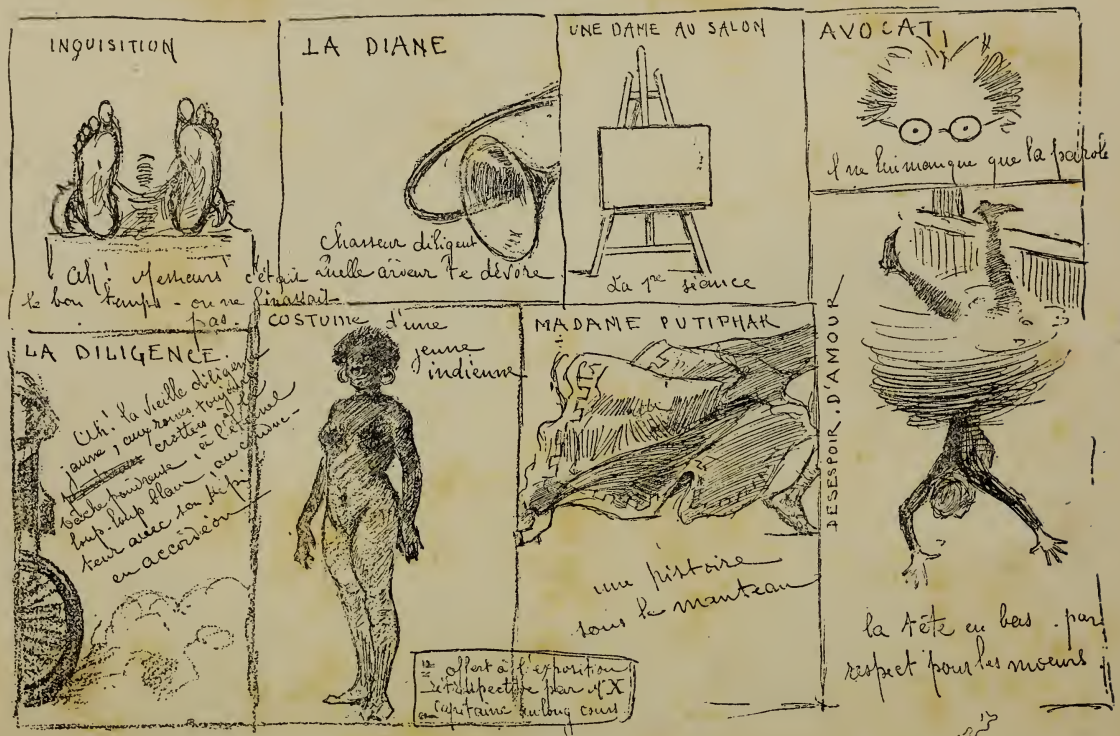

Chasse à l'Antilope
.... le lazzo siffla


ASSASSINAT EN CHEMIN DE FER
Le train venait à peine de dépasser la station de Vimeu


une EVASION
la gendarmerie locale
immédiatement mise en campagne


ATTILA
où son cheval ne poussait plus


DUEL
Allez Messieurs.


INQUISITION
Ah! Messieurs c'est le bon temps - on ne finissait pas.
LA DIANE
Chasseur diligent quelle ardeur te dévore
UNE DAME AU SALON
La 1re séance
AVOCAT
Il ne lui manque que la parole
LA DILIGENCE
Ah! la vieille diligence jaune, aux roues trop hautes, crottée jusqu'à l'essieu, bâchée, fouettée, ou cornée, huppe, huppe, allons, ou cornée en accordéon
COSTUME d'une jeune indienne
MADAME PUTIPHAR
une histoire sous le manteau
DESESPOIR D'AMOUR
la tête en bas par respect pour les mœurs
Affiché à l'exposition rétrospective par M. X capitaine en long cours

un Suicide.

l'Ecuyère

Le Retour du Croisé

L'empire du M.

Hélas! que j'en ai vu crever....

Qui va à la chasse perd sa place

SABKING.

Sinistre en mer

Champ de Bataille

CONGRÈS

Le cyclone affectera aussi les côtes de la grande Bretagne.
observatoire de New-York

Tels que des accidents circonférences dans un cercle tournoyant autour du soleil.

Les plus graves questions furent mises sur le tapis.

LIEVRE RASE

LA TAMISE

La petite Blanchisseuse

Au JARDIN DES PLANTES

"Le Lièvre est l'animal le plus taciturne de la nature, attendu qu'il ne parle jamais à personne"

Buffon

Il résulte des dernières statistiques que la navigation sur la Tamise est constamment entravée par des épaves flottantes.

(Office de l'Amiraute)

Ma tête rougie ne craint pas le feu
Mes nuits d'orgie
Pour moi n'est qu'un jeu

On me maintenant l'intelligence de ce pachyderme, qui, par sa pantomime expressive, semblait vouloir solliciter

Journal des Savants illustrés

ŒUVRES PRIMORDIALES

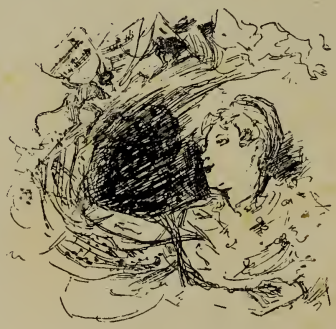
MUSIQUE

MÉROVÉE

Le Désespoir du Pianiste

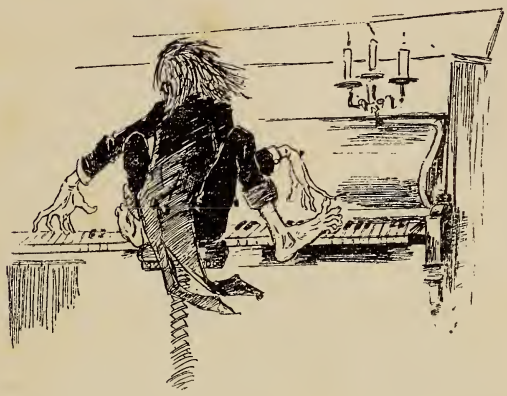
(Valse)

Nous aurions été heureux de donner ici la Valse de Mérovée; mais cette composition musicale doit être con-



sidérée comme perdue, à jamais perdue pour l'art et la postérité.

Mlle Rose Tapageur, ignorant l'inestimable valeur de l'exemplaire unique de cette œuvre, l'utilisa pour allumer du feu. Malgré les sollicitations de ses amis, Méro-



vée n'a pas voulu en faire une seconde édition : seulement, à certaines heures favorisées, il exécute, avec la maestria d'un virtuose, *Le Désespoir du Pianiste.*

POÉSIE

CAPSULE

Nous sommes plus à l'aise avec la Poésie, et nous avons le plaisir d'offrir ici l'étude précieuse de Capsule, qui peut être considérée comme un nouveau Traité d'équitation à l'usage des cavaliers de Pégase rétif.

LA CUISINIÈRE BOURGEOISE

DE LA POÉSIE A CYLINDRE

On naît peintre ou poëte; mais, dans les arts culinaires, il y a les procédés du métier. Pour être peintre, il faut connaître les mélanges et les secrets des couleurs; pour être poëte, il faut avoir le Dictionnaire des rimes dans la tête, et meubler sa mémoire d'hémistiches, d'épithètes, d'images et de métaphores coloriées, de strophes ailées, de rythmes, de cadences. Si, par exemple, vous dites : *barque* on *canot*, vous êtes vulgaire; si vous dites : *nacelle*, vous êtes librettiste; si vous dites : *esquif* ou *frêle esquif*, vous êtes poncif. De même que le peintre charge sa palette, le poëte doit avoir ses cahiers d'expressions. Il y a

soixante-neuf mots techniques pour désigner un objet qui va sur l'eau, depuis le vaisseau trois-ponts jusqu'au youyou, et, dans le même ordre d'idées, soixante-neuf façons d'accommoder les œufs.

Pour faire un plat poétique bien assaisonné, vous ne prenez pas une casserole, vous prenez un trépied d'or. Vous y jetez à pleines poignées les parfums d'Arabie, du kohl, du nard, de la myrrhe, un rayon de soleil d'Égypte, les pampas de l'Inde, des oiseaux au riche plumage, des drapeaux de toutes les couleurs, une harpe d'Eolie (ça peut servir de télégraphe), une houri, une péri, une Andalouse au sein bruni et une almée au bouclier rose; un pavillon mauresque, un fût de colonne grecque, un nez ou un bras de statue, un dictateur latin, une momie, une vestale, une pyramide, des animaux féroces, une oasis et un dromadaire. Quand le trépied est plein, vous chauffez à rouge, et vous vous appuyez nonchalamment sur la tablette d'une cheminée, une lyre à la main, couronné de roses, dans la pose de la Pythonisse. Quand les ingrédients ci-dessus commencent à bouillir et à chanter dans votre âme, votre cerveau fonctionne comme une tabatière à musique ou une montre à répétition, selon les lois de l'éternelle *Poésie à cylindre*. Vous retirez du feu et vous soufflez :

Le soir, dans le désert, haletante, rapide,
Passe, crinière au vent, l'œil en feu, la numide

Échappement :

Cavale. Ainsi le cœur, inondé de soleil

Premier engrenage :

Et d'amour, sent un flot plus chaud et plus vermeil

Deuxième engrenage :

De sang palpiter dans l'artère.

Rouage supérieur dentelé :

La cavale insensée, ardente,

Rouage inférieur :

Bondit la croupe frémissante,

Petit cylindre à cheville :

Comme un fantôme épouvanté;
La cavale a brisé l'entrave (*tic*)
Et fuit comme fuit une esclave (*tac*)
Vers sa mère :

Coup de balancier :

« La liberté !

Trois fois l'heure a sonné. Trois fois l'écho sonore,
Dans l'air repercuté

Cylindre creux à deux engrenages :

« Vibre et soupire encore;

Petite sonnerie à musique :

L'âme, heurtée au choc d'un pieux souvenir,

La demie va sonner :

S'allume !... — Une étincelle éclaire l'avenir,

Échappement du grand ressort :

Et l'étincelle est la prière.

Une couverture glacée, jaune ou rose, du papier satiné, des points de suspension, énormément de marge, beaucoup de pages blanches, des chiffres romains, des titres vagues, comme : *Soir empourpré. — Dans l'herbe. — Couchant. — Lamentation. — Desiderium. — A ceux qui sont là-bas. — Désespérance. — Éveillons-nous, etc.*

Avec 600 francs de dépense, on peut offrir à ses amis et connaissances une belle pièce montée, qui est l'ornement d'un dessert assorti.

LITTÉRATURE

La Galerie des Snobs parisiens

DANIEL

Cette Galerie kilométrique demanderait un volume annexe ; à notre grand regret, nous renvoyons le lecteur

à la collection du *Journal inutile*, qui a publié *Les Snobs parisiens*, de Daniel l'Amateur.

LE GRAND ART

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE

Le Grand Art, œuvre du Philosophe éclectique, terminera, par une page magistrale et ineffaçable, la série des Œuvres primordiales des Compagnons de la Méduse.

LE GRAND ART

CLODION

Voici quelques-uns des *Pastiches littéraires* où Clodion avait résumé le style et la manière des écrivains contemporains :

BIBLIOTHÈQUE DE L'HOMME DU MONDE

Stendhal, pour s'épargner l'ennui, énorme selon lui, d'avoir à faire trois repas tous les jours, désirait qu'on inventât une sorte de boulette nutritive qu'on pût avaler le matin, pour être débarrassé tout le jour de ce vulgaire souci.

Une innovation de ce genre nous a semblé urgente en littérature. Les gens du monde ont aujourd'hui, et plus que les autres, trop d'affaires et de soucis d'argent pour avoir le loisir de lire les trop nombreux chefs-d'œuvre de notre littérature; il est pourtant de bon goût d'avoir au moins l'air de les connaître.

Voici donc une série de boulettes littéraires, où l'Homme du monde trouvera, condensés en quelques lignes, les traits saillants des ouvrages les plus connus. Il suffira d'en avaler une de temps en temps et de s'en souvenir à propos, pour se donner l'air du plus fin connaisseur.

UN CHAPITRE DES MOUSQUETAIRES

D'ALEXANDRE DUMAS

ATHOS ET LOUIS XIV

Le Cardinal et le Roi s'observaient comme deux adversaires sur le terrain.

— Allez dire au Parlement que je courberai les têtes des rebelles sous ma botte éperonnée, et que j'entrerai dans Namur, une cravache à la main, allez dire à la Reine que je suis son époux, allez dire à nos cousins que je suis le Roi, allez dire à nos sculpteurs que mes talons ne sont pas assez hauts pour mes statues.

— Sire, dit le Cardinal, j'entends un cliquetis d'épées. C'est le *Comte de l'Affaire* qui sollicite un moment d'entretien de Votre Majesté.

Une portière de tapisserie se souleva. Athos parut, l'épée nue à la main.

— Sire, dit le comte en s'inclinant, après Dieu, le Roi !

Le Roi se leva, pâle.

— Cardinal, est-ce ainsi qu'on force lss guichets du

Louvre ? (*A Athos.*) Monsieur, pour entrer dans la Salle du trône, il y a des gardes, il y a des gentilshommes, il y a des chambellans. Sortez, monsieur.

— Non, Sire, répondit Athos.

Aucun muscle n'avait bougé sur son visage.

Louis XIV se promenait avec agitation.

— Lèse-Majesté. Ce mot coûte cher.

— Vingt sous, Sire, comme une ligne entière du journal *le Siècle.*

— Sortez !

— Vingt sous de plus, Sire. On peut aller loin avec ce dialogue. Sire, écoutez-moi. Je m'appelle le *Comte de l'Affaire*, j'ai blanchi au service du père de Votre Majesté, j'ai...

— Il suffit... Le Cardinal examinera vos états de service. Vous aurez une pension. Maintenant, je désire être seul.

— Sire, c'est avec le respect dû à la majesté royale que je reste ici, devant vous, la tête couverte. Je ne sortirai que lorsque vous m'aurez entendu.

— Ah ! prenez garde, comte... Monsieur d'Artagnan ? A cet ordre royal, d'Artagnan parut.

— Que ce gentilhomme soit reconduit hors du palais.

— Sire, répondit d'Artagnan de sa voix calme et vibrante, Votre Majesté peut faire trancher nos deux têtes, je remplis mon devoir en lui désobéissant... Athos, mon ami, combien avez-vous bu de bouteilles, ce matin ?

— Cent vingt-cinq, cher ami... Laissez-nous seuls, j'ai à parler au Roi.

Le Roi frappa du pied.

— Restez, monsieur.

D'Artagnan regarda Louis XIV et sortit.

— Monsieur Porthos ! cria le Roi.

Porthos fit sauter une porte à double battant et apparut sur le seuil. Le Roi poursuivit :

— Passez votre petit doigt dans la ceinture de ce gentilhomme, et portez-le à bras tendu jusqu'à notre Bastille d'Etat.

— Sire, répondit le Mousquetaire-Farnèse, Votre Majesté peut m'ordonner d'en tordre les barreaux de fer, de la changer de place, de la réduire en poussière, mais Athos est le maître. Bonjour, ami, combien de bouteilles ?

— Cent vingt-cinq. Porthos, laissez-moi seul avec notre Roi, j'ai besoin de lui parler.

Le Roi frappa du pied pour la seconde fois.

— Restez, monsieur.

Porthos sortit en haussant ses larges épaules.

Le Roi devint songeur et regarda Athos.

— Vous voyez, monsieur, dit-il ; qui êtes-vous donc pour vous faire obéir ainsi ?

— Je m'appelle Athos, Sire.

—Oh! alors, il n'y a plus que Dieu. Parlez, je vous écoute.

— J'attends que Votre Majesté daigne m'avancer un siège à la hauteur du sien.

— Ah ! monsieur, si c'est une lutte avec le Roi, je suis le premier gentilhomme de mon royaume.

— Sire, en vain, autour d'un trône, les genoux fléchissent, les yeux veillent, les mains obéissent, il arrive une heure, une minute, une seconde, où le Roi éprouve le besoin de s'asseoir comme le plus humble de ses sujets.

Louis XIV tendit la main au gentilhomme.

— Vous êtes grand, Athos, dit-il, voici mon trône. Un jour, la Vérité, exilée de mon palais, viendra rêver sur ma tombe.

— Je prierai pour le royaume de France.

— Quelle main fatale nous met aujourd'hui en face l'un de l'autre ?

— Je l'ignore, Sire ; je dois me retirer avec mon secret.

— Et quand Louis XIV reverra-t-il Athos, *Comte de l'Affaire ?*

— Dans le trente-quatrième volume du *Vicomte de Bragelonne.*

— Et moi, monsieur, je vais m'ensevelir sous les ruines de la monarchie, en maudissant la grandeur qui m'empêche de vous reconduire. Allez, vous êtes fidèle.

Athos regarda Louis XIV, inclina sa belle tête et murmura :

— Mademoiselle de la Vallière aimait mon fils.

MÉMOIRES INÉDITS D'ALEXANDRE DUMAS

I

Voici comment je fis la Révolution de 1848.

Je rentrais chez moi.

Je trouve une carte de visite.

C'était celle du duc d'Orléans.

« On se bat, venez. »

Je courus chez Lepage.

— Vos meilleurs pistolets, lui dis-je.

— Les voici. C'est pour un duel ?

— Oui, un duel avec Dieu ! Si je suis tué, je vous les rapporterai.

Adieu — et merci. A. D.

On sonnait le tocsin à grandes volées.

La générale battait dans les rues.

L'air était chargé de coups de fusil et d'une odeur de poudre, les boutiques se fermaient, une voiture isolée roulait au galop, les pavés tressaillaient sous les pulsations de la fièvre populaire.

Je m'avançai au milieu d'un groupe :

— A l'Arsenal ! crièrent les voix.

— A la Bastille, mes amis.

Une heure après, j'étais seul, -- mais le mot fatal était prononcé : *Trop tard !*

Je dis à Guizot, qui faisait sa malle :

— Vous avez perdu le Roi.

Il me regarda et répondit :

— J'ai sauvé la Monarchie.

Le lendemain, je prenais Naples.

Garibaldi était à mes côtés.

Je tirai ma montre :

— Caro, lui dis-je, il est onze heures trente-cinq minutes. A onze heures trente-cinq, j'étais avec toi. *Remember*. C'est dans VINGT ANS APRÈS.

L'homme de bronze sourit.

— Tu ne peux pas te faire tuer, me dit-il. Une balle qui touche ta poitrine perce le dix-neuvième siècle en plein cœur. Une balle est faite pour tuer un homme. Tu es un Génie.

— C'est pour cela que tu vis, amico. Je ferai la cuisine.

Le géant sourit encore, et ajouta :

— Un feutre sur la tête, un manteau sur l'épaule, un revolver à la ceinture, et l'unité de l'Italie.

« Un Klephte a pour tout bien l'air du ciel, l'eau des puits
» Un bon fusil bronzé par la fumée, — et puis
» La liberté sur la montagne. »

— Et Mazzini, ajoutai-je gravement.

Dix-sept secondes plus tard, il dormait sur la dure.

Ses volontaires avaient de la paille.

Deux hommes à l'œil d'aigle veillaient sur lui,

Une mouche n'aurait pu l'approcher à portée de carabine.

Un bruit sourd se fit entendre.

C'était le canon.

Huit cents hommes surgirent, vêtus de chemises rouges.

. . . . . .

. . . . . .

Pendant ce terrible combat, j'écrivis 800 volumes, 7 drames, 3 comédies et 1,800 lettres. Cela tient à ma manière de travailler. J'écris vingt-quatre heures par jour et quelquefois la nuit. Tout en composant, j'écoutais les harmonies de la bataille et je donnais un coup d'œil au repas des héros. Pâte légère, parmesan, tourner, sauter, filer, et servir chaud. Ensuite, jouer les pièces de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide en grec à Pompéi. Pendant les éruptions du Vésuve, transporter le matériel du théâtre dans les Arènes de Nîmes, — bonne idée, — avec des combats de taureaux pendant las entr'actes.

Vous croyez que c'est moi qui ai fait ce plat de macaroni ? qui ai déterré cette ville ? qui tutoie Garibaldi ?... Allons donc, c'est Maquet !

Minuit.

« Le soldat légendaire a vaincu.

» C'est à vous, mon cher Hugo, que je dédie ce succès. Dites-le bien à La Rounat et à Marc-Fournier : Je crois à l'immortalité de l'âme ! »

. . . . . .

ALEXANDRE DUMAQUET.

UN CHAPITRE DE GEORGE SAND

..... Ils suivaient l'étroit sentier bordé de haies vives où chantaient des volées d'oiseaux. La silhouette de Camomille, dont le corps souple et nerveux était emprisonné dans une amazone, se détachait vigoureusement en pleine lumière. Fantasio la suivait à quelque distance, inerte, et s'abandonnait machinalement aux ondulations de sa monture. Tous deux gardaient le silence. Quand les chevaux eurent dépassé le mur du parc, elle s'arrêta pour lui donner le temps de la rejoindre.

— Fantasio, dit-elle d'une voix grave, je ne chercherai pas à vous convertir à ma religion... Je suis athée.

– Je ne suis encore que sceptique, murmura Fantasio.

— Les hommes ont fait les lois ; je les subis, je ne les accepte pas.

Il se fit un nouveau silence.

— Dans un état politique où la femme ne gouverne pas... Vous bâillez, Fantasio?

— Excusez-moi, chère amie.

— Dans l'ordre des êtres créés, la femme est sur l'échelon le plus rapproché de Dieu.

— Dieu n'est qu'une hypothèse, mon idole, et comme l'a dit un jour M. Buloz, Dieu est un sujet qui manque d'actualité pour la Revue... Sa couverture me fait penser à un article que j'ai lu sur le café au lait. Il paraît que cette nourriture est assez malsaine.

— Esprit débile, voilà donc la mesure de votre étroit cerveau. Voilà l'homme, ce maître de la nature, ce roi brutal et lâche dont le despotisme est tempéré par la galanterie. Nous sommes vos esclaves, Fantasio, mais vous êtes nos valets.

— Très humble serviteur, chère Camomille.

— Faites-vous toujours des vers ?

— Quand il pleut. J'ai envie de me marier.

— Insensé ! dit la jeune fille en jouant avec sa cravache, vous ne pouvez donc pas vivre sans maître ? Qu'est-ce que le mariage ? Une association libre, qui ne peut et ne doit pas être indissoluble. Deux êtres qui s'aiment sont unis. Qu'importe à leur serment volontaire l'écharpe tricolore d'un maire ou la bénédiction d'un prêtre ?

— Que vous êtes belle ainsi, dit Fantasio ému, et comme je t'aime !...

— La passion marche au crime comme le fleuve à la mer, comme l'âme à la mort. La vertu, le devoir, la

raison ne peuvent la suivre dans les inaccessibles hauteurs des routes de l'atmosphère.

Elle s'arrêta, et, d'un bond de son cheval, s'élança sur une roche druidique. Là, elle se tint immobile dans la pose sculpturale de Velléda, belle comme Minerve armée.

Fantasio saisit son crayon.

— Mais pourquoi, dit-il en esquissant rapidement l'amazone, as-tu fait mourir tes sept maris, ô ma douce Barbe-Bleue ?... Une chose étrange encore que j'ai remarquée, c'est que tu n'as épousé que des naturalistes et des horticulteurs ?

— J'aime les fleurs, mes sœurs végétales, les étoiles, les parfums et les accords. Et toi, ô poète, ne joues-tu pas de la harpe ? Ta main virile n'aime-t-elle pas à pétrir le marbre, à combiner des couleurs ? Oh ! Fantasio, jamais nul rêve humain ne s'accomplit et ne marche dans sa réalité. Poètes, enchâssez vos larmes comme des perles rares, et chantez !

— Le poète qui aime oublie sa lyre. C'est quand on n'aime plus qu'on aligne des vers.

— L'âme déchirée vibre, comme un violon brisé chante plus sonore, Ami, jamais l'arbre foudroyé ne refleurira, jamais l'aigle blessé ne reprendra son essor vers la nue. Lys grandi à l'ombre, jamais je ne m'épanouirai au soleil.

— Ne vous exaltez pas ainsi, Camomille; ces accès sont mortels, ces souvenirs empoisonnés.

— Tais-toi, enfant, homme, frère inférieur. Qui s'avance au milieu de la nef silencieuse ? Qui trouble ainsi le repos du vieux Saint-Pierre de Michel-Ange? Qui fait résonner la dalle sonore sous sa botte éperonnée? Qui marche fier , la poitrine couverte d'une cuirasse d'or, l'œil brillant, la lèvre rouge, la chevelure parfumée ? Ce sont les *monsignori*...

En ce moment, passa près d'eux une petite fille, vêtue d'un jupon court à raies blanches et noires, gardant un troupeau d'oies, une baguette à la main.

— Hé ! petite, quel est ton nom?

— Fadette, monsieur.

— Et quelle est cette habitation qu'on aperçoit derrière ce bouquet d'érables ?

— C'est la demeure à mame Blanchet, qu'a épousé son fils le Champi.

— Sommes-nous loin de la Mare-au-Diable ?

— La v'lalà. Tiens, c'est les Bessons à mame Champi.

L'aîné des deux petits paysans s'approcha de la Fadette et lui dit à l'oreille :

— Tâche donc d'les pardre dans la forêt, ces deux Jean-Flutiaux de Nanterre, qui passiont l'eau sans batiaux.

— Merci, petite...

— Ah ! dit Camomille en lançant son cheval dans les bruyères, cette jeune vierge me soulève le cœur... Ces chaumières, ces moutons, ces herbages, ces senteurs

fortes et odorantes, ce village d'opéra-comique avec son clocher sans paratonnerre, ces maisons blanches, couvertes de tuiles rouges, ces églogues de dindons... (*L'angelus sonne.*) Ote donc ton chapeau, Fantasio!

— O tambours de la nature, battez aux champs pour cette bonne parole.

— Ces cimes onduleuses comme l'échine d'un reptile, la surface assombrie de ce lac sévère, ce ciel déployé comme un tapis d'azur, voilà ce que je salue!

— Calmez-vous, Camomille, votre esprit sera plus tranquille et plus fort.

— Mon corps est une machine, mon esprit un vertige, ma conscience un chaos, mon âme un naufrage où mes pensées flottent comme des cadavres. Je suis la révoltée, et j'ai volé les ailes d'Icare pour plonger dans les ténèbres et le silence. Je ne crois pas. Mon âme, comme un miroir servile, a gardé l'image réfléchie de toutes les idées humaines. Mais pourquoi chercherais-je à t'entraîner dans ces ruines où le désespoir fait sombrer mon navire? La Philosophie est une froide statue qui me montre la route d'un doigt inflexible; la Religion te prendra par la main et t'accompagnera dans le voyage. Je ne veux pas empoisonner la source où tu désaltères ta lèvre avide. Sois donc maudit! Va, marche appuyé sur tes béquilles, puisque sans elles tu ne saurais marcher seul. Voyageur fatigué, repose-toi sur le bord de la route poudreuse, rejette le fardeau trop lourd pour ton épaule qui se dérobe; j'irai seule, comme les aigles, car mon amour tue les colombes. Les astres ne sont plus soumis à la loi d'harmonie, tout être vivant s'agite dans un rêve. Tu ne vaux pas l'honneur d'être dompté par une femme; repais ton esprit d'illusions, ton âme de croyances, ton œil de mirages... Je te hais! Je mourrai sans avoir connu le cœur trempé que je n'aurais pu tordre dans cette main qui assouplit les métaux... Je mourrai sans avoir trouvé mon maître, et j'aurais aimé obéir; mais tous les hommes que j'ai vus naître et que j'ai vus mourir étaient mes inférieurs, comme toi, Fantasio, et je les ai méprisés.

— Le ciel se couvre de nuages; je crains que la foudre...

— Le tonnerre? Je l'appelle... Je lui donne cinq minutes pour me foudroyer!

TÉNÉBREUSE HISTOIRE DE BALZAC

I

Il y a, dans Paris, de ces rues déshonorées d'où une femme du monde ne peut sortir sans opprobre qu'en finissant ses jours dans un cloître. La rue de l'*Homme qu'on observe* est une de ces rues qui, pour leurs habitants, équivalent à trois condamnations infamantes. La boue noire et fétide qui fait glisser sur un pavé inégal le pied du penseur, est la même qui tachait les chausses des bourgeois hoquetonnés du temps de Philippe-Auguste. Un pâle rémouleur y a installé sa mécanique, et une pie sinistre, apportée là par quelque main maudite, se jette éperdûment dans les jambes des hommes de police. En levant la tête entre les maisons, si hautes qu'elles semblent se rejoindre dans un accouplement infâme, on aperçoit autant de ciel qu'un prisonnier peut en voir par le soupirail oblique à triples barreaux de fer de son cachot.

Dans un coin, une femme, à tête de chouette, empaquetée de haillons, était accroupie dans la pose d'une chiffonnière de l'antique Babylone. Le bruit d'un marteau sur un chaudron accusait la vie sourde et travailleuse de la fournaise aux mille bras tordus de ses

cyclopes, aux mille cerveaux qu'elle dévore et broie dans ses engrenages d'acier poli. Un étalage de fruitier montrait des légumes desséchés comme des conserves alimentaires dans cette atmosphère sans oxygène.

Par une de ces averses soudaines qui changent les rues en fleuves sans les nettoyer, et les rendent plus désertes que le premier coup de canon des Invalides un jour de tempête populaire, vingt acteurs de la *Comédie humaine* se trouvaient rassemblés sous une porte cochère de cette rue. C'était la marquise de Maufrigneuse qui, par un caprice de grande dame, avait congédié sa voiture. (*Voir la Dernière Incarnation. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Esther heureuse. — Où mènent les mauvais chemins.*) Gobseck, dont le gilet

déboutonné par le haut faisait osciller toutes les banques européennes, et qui, déboutonné par le bas, raffermissait les trônes; Vautrin, l'homme à la palatine, dont l'œil, pailleté de soleil, tombait d'aplomb sur notre magistrature française prête à s'humilier, comme moi, devant la colossale grandeur de ce Cromwell du bagne; Bianchon, dont le scalpel était déjà célèbre; Rastignac, qui cachait un Robespierre sous son frac bleu; l'austère Michel Chrétien, que j'ai vu tomber au cloître Saint-Merri, frappé d'une balle entre les yeux, comme on tue les lions; la Palférine, oisif qui fumait son cigare sur la première marche d'un trône pour lequel je l'avais créé (*Voir Prince de la Bohême*); le beau Lucien qui, par dix

lignes insérées dans le *Castor littéraire*, avait mis à ses pieds le faubourg Saint-Germain, et dont le visage, velouté comme une pêche mûre, n'avait pas encore la livrée de bronze du vice. Il avait *l'air aimé*, et tous les passants, qui le croisaient dans la rue, se disaient : « *Voilà un garçon qui connaît Coralie.* » Dans l'angle de la porte cochère, adossé comme un cariatide, indifférent aux raffales de pluie qui fouettaient son visage aux lignes burinées comme des sillons de lave, un homme sordide était courbé. Il y avait des drames, comme en rêvent les buveurs de vitriol, dans la façon dont il levait et baissait les paupières. S'il se fût redressé, la maison se serait écroulée sans lui faire plier les jarrets. Cet homme, le Samson des sociétés modernes, c'était Ferragus, le chef des *Treize*.

En ce moment, la marquise traversait la rue, posant son pied sur les pavés avec la délicatesse d'une chatte parisienne, suivie par un jeune officier.

II

Les ombres joyeuses dansaient aux vitres, aux échos d'une musique invisible, noyées dans un flot de lumières, de glaces, de fleurs, de dentelles, de diamants et d'épaules nues.

Les *Treize* étaient là.

Ces treize hommes, dont un seul aurait dépavé la capitale en une heure, affectaient de ne pas se saluer. Ils ne se tutoyaient pas. Ils ignoraient leur propre nom. Une note fausse dans l'orchestre, un coup de fouet sous les fenêtres, un frôlement de robe de soie, leur portaient un ordre, un signal.

Un domestique, circulant avec un plateau, s'approcha d'un ambassadeur étranger, la poitrine cuirassée de plaques d'assurances contre la curiosité.

— Où est la marquise ? dit l'ambassadeur espagnol au domestique, qui cherchait à dissimuler ses mains royales sous le plateau qu'il présentait.

— Enlevée au milieu de quatre cents personnes à la faveur des illuminations. Montriveau a allumé la forge du petit entresol. Il l'a cravachée. Elle a voulu lui baiser la main et fumer son cigare... Voilà l'officier qui suit la femme de l'agent de change.

L'ambassadeur s'approcha rapidement de l'officier, et lui passa la main sur le crâne en murmurant :

«*Dans une heure. — Chauve. — Borgia.*»

Le domestique revint. Cette fois, il portait de l'orgeat.

— Ecoute, dit Ferragus, — on l'a reconnu, — demain, à 2 heures 17 minutes de l'après-midi, l'officier traversera la rue Croix-des-Petits-Champs, dans un cabriolet. Il y a une maison en construction au n° 32. La voiture passera sous l'échafaudage. Une pierre de taille de 2,000 kilogrammes arrivera, après 86 tours de cric, à la hauteur du 3e étage. — Un maçon coupera la corde à 2 heures 16 minutes, 39 secondes, 17 tierces. En vertu des lois de la pesanteur, la pierre, librement abandonnée à elle-même, tombera dans l'espace, crèvera le cabriolet et...

— Mais l'échafaudage ne dépasse pas le trottoir. Comment la voiture pourra-t-elle passer sous la pierre ?

— Le maçon est des 13, le cocher est des 13, le cheval 13, la pierre 13, l'échafaudage lui-même s'avancera à l'heure convenue.

Un éclat de rire fit explosion dans les salons. Bixiou venait d'entrer, et avait salué une femme dont le mari n'est pas de l'Académie, en lui disant ce mot terrible qui réduisait à néant la candidature du futur immortel: «*Votre mari se porte toujours... à l'Académie?*» Dix minutes après, les salons étaient déserts.

III

Le soir même, les *Treize*, sous pavillon neutre, croisaient dvant le rocher de Gilbraltar avec une cargaison de chocolat et d'échelles de corde. Dix minutes après, les batteries anglaises cessaient le feu, la garnison était jetée à la mer, les canons encloués, l'orgue du couvent détruit, et le cadavre de *Sœur Gudule*, apporté sur vingt-six épaules à bord de la *Nouvelle-Héloïse*, qui fila sous sa toile, sans vapeur, sans bruit et sans fumée.

C'était la petite marquise du bal, dont la voiture blasonnée stationnait depuis sa disparition aux Portes Léonines de Montriveau, qui n'avait pas reçu ses lettres.

Le lendemain, on trouva placardé sur la porte de l'Hôtel-de-ville:

XIII *adjuvantibus,*
Caveant consules, anno VII
Urbis conditæ!

—

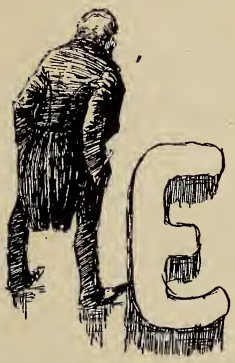
Quand il y avait encore des joueurs de boule aux Champs-Elysées, un vieillard se laissait prendre sa canne pour mesurer les coups... C'était Ferragus.....

UN

MONOLOGUE DE THÉODORE BARRIÈRE

DESGENAIS,

les mains dans ses poches.



Ecoute, jeune sculpteur, le suicide est la plus belle invention des horloges humaines, et c'est ce qui distingue l'homme des propriétaires. Regarde ce petit instrument de mon invention : ça s'appelle un scalpel. C'est joli, c'est propre c'est élégant, et coquet; pendant que tu admires le chatoiement de son étui de velours et le miroitement de ses éclairs bleus, je scie, j'analyse,je dissèque tes os, ton sang, tes muscles et tes nerfs. J'alambique les sentiments, les passions et les caprices. Voici mon laboratoire. Je jette dans mon creuset de l'or, du plomb, du fer, du platine, du zinc, du mercure, des hommes, des femmes, des porteurs d'eau, des boursiers, des bipèdes de talent, des mammifères de génie, des lorettes, des notaires et des canotiers. Je chauffe ma forge par le charbon, l'électricité et les rayons du soleil. Attention, je coule la statue. C'est la statue d'un *Faux bonhomme*, mon garçon.

Sapristi ! voici un autre instrument; c'est un emporte-pièce. Tu mettrais une bêtise là-dedans qu'il en sortirait de l'esprit. Voilà un mot. Crac ! Pointu comme un clou; un coup de marteau, et je l'enfonce dans le crâne épais des imbéciles. Regarde maintenant la belle médaille frappée à mon effigie ; elle a cours dans toute l'Europe. Je la glisse dans un cylindre et j'ai un fil de fer. Je la lime, je l'aiguise, je la polis, c'est une lame. J'y mets un manche, je le sculpte, je le cisèle, c'est un poignard. Je le trempe dans l'acide sulfurique, je le plonge dans un bain de curare, il est empoisonné. Enfin, je le calibre, c'est le stylet meurtrier de l'ironie, et à vingt-cinq pas, je le fiche en plein cœur des vieux mannequins comme un couteau chinois. Gare au cœur, ceux qui en ont !

Passons à d'autres exercices. Tu pleures. Tu as épluché les oignons du souvenir. Tu as peut-être trop bu hier; comme remède, de l'eau de seltz et du vin du Rhin; c'est excellent, quoique un peu cher. La vérité, cher ami, est dans un puits, mais elle sort du vin. Tu m'as dit que tu aimais cette femme ? Je change le décor de ton existence, et nous allons conjuguer ensemble la Chanson d'un enfant du siècle de Marco :

Je t'aime, — Tu t'adores, — Elle t'idolâtre, — Nous nous embêtons bientôt ensemble, — Vous allez chacun de votre côté, — Et ils n'ont pas d'enfants.

Donc, crois-en ma vieille amitié. C'est absurde, mais au train des choses, dans dix-huit mois, tu passeras sur le Pont-Neuf, devant la statue d'Henry, sans ôter ta casquette. Je ne t'en blâme pas; cependant, une casquette te fera du tort pour entrer à l'Académie. Ne m'interromps pas. Je sais qu'Henri IV est le seul roi dont j'aie gardé la mémoire depuis ma rhétorique. Etudie froidement son histoire. Elle montre que ce monarque eut la grandeur d'âme de laisser entrer un fourgon de pains de quatre livres dans cette bonne ville de Paris, qu'il réduisait à la famine. Quelques pains de quatre livres pour 600,000 habitants, et pas de miracle par multiplication, c'est une fumisterie; mais il faut considérer que, moi, je ne les aurais pas laissé entrer. Ce qui m'étonne, c'est qu'Henri IV ne se soit pas mis dans la voiture. C'eût été un trait de génie renouvelé des Grecs, et j'admirerais les pains de quatre livres. Si son rêve,

pourtant, se fût réalisé? Quelle Saint-Barthélemy de poules! Mettre au pot cet idéal de la mère de famille, épouvante l'imagination.

Allons, sculpteur, pétris ton amour comme de la glaise et sculpte ta douleur. Sèche tes larmes, sangle ton habit noir et fais le brave comme moi, pour la galerie. Moi, sapristi, Desgenais, je la mène joyeuse. Je fais les autres, mais pas à mon image, car le Créateur ne serait pas content de sa photographie. Je regarde le monde à l'envers, et je vis par curiosité. Je suis un sans-cœur, un sceptique, un Méphistophélès, je fais pleurer les enfants, et je bois leurs larmes dans les crânes en pain de sucre des Parisiens de la décadence. C'est convenu, tu m'enchantes; c'est inouï, fantasque, horripilamment spirituel, et voilà que je pleure comme une vieille femme... Ce sont les oignons, vois-tu, c'est étourdissant, et il y a peut-être un peu de sentimentalité sur la terre. Je ne doute pas de la vertu de cette jeune fille; elle est suffisamment pure pour poser les vierges dans ton atelier. Avec des bains et de la parfumerie, elle fera son chemin du côté de la Cascade du Bois de Boulogne...

Tiens! voilà Marco; bonjour, bonne fille, je te permets de fumer devant moi. Je te présente ce jeune sculpteur; tu lui diras, Marco, que je suis, après toi, l'homme le plus vertueux du XIXe siècle, attendu que je soupe tous les soirs et que je vois lever l'aurore tous les jours, à quatre heures du matin, jusqu'à ce que les balayeurs vous enlèvent tous au coin d'une borne, avec des trognons de salade, des coquilles d'huîtres et des carapaces de homard!

UNE SCÈNE

D'ALEXANDRE DUMAS FILS

LA CONFESSION DE MADEMOISELLE JANE

M. DE RYONS. — JANE

DE RYONS (*à part*). — Il faut que je devine cette femme, que je la confesse, que je la creuse jusqu'au tuf. (*Haut*) Vous paraissez agitée, *mademoiselle*.

JANE. — Je suis mariée, monsieur.

DE RYONS. — Je sais bien, mademoiselle; c'est un mot que j ai fait là.

JANE. — C'est même une impertinence.

DE RYONS. — Mais certainement. Je suis l'ami des femmes et je ne leur dois rien que la vérité. Votre mari est furieusement sot de n'avoir rien su obtenir d'une

femme comme vous, et en l'épousant, par-dessus le marché.

JANE. — Vous êtes assis dans son fauteuil.

DE RYONS. — Oui, je prends sa place. Quel âge avez-vous ?

JANE. — Dix-sept ans, peut-être, je ne sais pas au juste.

DE RYONS. — Je le sais, moi, vous en avez trente-deux. Le mensonge n'attend pas le nombre des années. Il y en a bien d'autres. Vous avez un joli chapeau. Combien coûte-t-il ?

JANE. — Je l'ignore.

DE RYONS. — C'est comme pour votre âge. Il coûte 120 francs; vous l'avez acheté le 17, à trois heures de l'après-midi. Vous aviez perdu un de vos gants; vous l'avez retrouvé dans la voiture.

Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ?

JANE (*à part*). — Il est effrayant.

DE RYONS. — Je devine une femme à la couleur de sa robe, à la façon dont elle manie la fourchette, aux dents et aux genoux.

JANE. — Excusez-moi, j'ai deux mots à écrire.

DE RYONS. — Je devine à qui vous écrivez. C'est à Mme Leverdet. Ne faites pas trop de fautes d'orthographe. C'est assez des autres.

JANE (*écrivant*). — Vous connaissez Mme Leverdet ?

DE RYONS. — Je crois bien. Elle a voulu me glisser sa fille, un ange de pureté, qui joue Schubert de mémoire. Trop de sentiment musical à la clef. L'année prochaine, elle lira le *Chandelier*. Ce n'est pas mal, cette petite pièce-là.

JANE. — Elle s'appelle ?

DE RYONS. — *Antoinette*. C'est un nom bien connu. Je ne l'oublierai pas.

JANE. — Alors vous n'aimez personne ?

DE RYONS. — Il n'y a pas de danger.

JANE (*de plus en plus agitée*,. — L'homme qu'on épouse vous trompe, l'homme qu'on aime vous insulte.

DE RYONS. — Qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que les cravaches ont été inventées pour les chevaux ?

JANE. — Non, monsieur, et si j'en avais une sous la main...

DE RYONS (*à part*). — Ah ! ah ! Voici une vraie femme...

Et moi, imbécile, qui n'avais rien lu dans ce grand œil bleu. (*Haut.*) Approchez votre fauteuil. Nous sommes au confessionnal. Je dresse l'objectif de l'analyse et je mets votre cœur au point. Ne bougez plus !

JANE. — Je m'accuse d'avoir...

DE RYONS. — Le récit aurait des longueurs. Le théâtre, comme disent les accoucheurs, ne se passe pas en conversations. Nous disions donc que cet affreux *Voltaire*...

JANE. — C'est un vers de M. Ponsard.

DE RYONS. — Je parle de cet affreux voltaire, c'est-à-dire votre fauteuil, sur lequel vous ne paraissez pas sur des roses. C'est donc bien désagréable ce que vous avez à m'avouer?

JANE. — Ah ! tenez, vous ne savez pas...

DE RYONS. — Voilà l'explosion. Allez comme ça.

JANE. — Ce que c'est qu'une jeune fille qui se marie. Elle marche à l'autel sans avoir coupé les pages du catéchisme de l'amour. Heureuses celles qui, à la pension, ont pu se faire une idée du mariage. Mais les autres, les pures, les saintes, les vierges...

DE RYONS. — Y en a-t-il beaucoup qui ignorent la théorie ?

JANE. — Oh ! oui, allez. Au sortir de la mairie, elles vont à l'autel, de l'autel à table, de la table au bal, et du bal... Quant au reste, je ne veux pas le connaître.

DE RYONS. — On dit ça... et puis... on finit par faire comme Lucrèce, qui n'a crié qu'après.

JANE. — Après que ma mère m'eut embrassée, elle s'éloigna en pleurant...

DE RYONS. — Tout le monde avait donc bien du chagrin à ce mariage-là ? Et Monsieur votre mari pleura-t-il ?

JANE. — Oh ! lui...

DE RYONS. — Son siège était fait... Pauvre femme ! comme dit Me Lachaud, dans les mitoyennetés conjugales.

JANE — Une jeune fille, à Paris, est élevée dans les sphères de l'idéal. Elle se figure qu'on se marie pour avoir des plumes à son chapeau et pour sortir seule dans les rues, comme papa et maman qui se disaient *vous* et ne s'embrassaient pas devant moi. Un jeune clerc de notaire vient dans la maison. La nature, la poésie, la musique les fleurs...

DE RYONS. — Et l'étude de son patron qu'il veut

acheter pour faire redorer les panonceaux. Allez toujours.

JANE. — Je n'ose pas.

DE RYONS. — Fichtre ! En effet, c'est scabreux ; mais au Gymnase, nous sommes en famille.

JANE. — Enfin je trouve cela révoltant.

DE RYONS. — Si toutes les jeunes filles en disaient autant, que deviendrait la statistique de la population ? Et qu'avez-vous fait ?

JANE. — J'ai fermé les yeux.

DE RYONS. — Très bien. Et après ?

JANE. — Je me suis réfugiée dans la maternité. Nous autres femmes, nous n'avons pas à discuter l'œuvre de Dieu. Je passais toutes mes nuits habillée en toilette de bal. Alors, mon mari, orgueilleux et impatient, est allé porter son amour à d'indignes créatures, et je suis retournée dans ma famille, humiliée, brisée.

DE RYONS. — De fatigue ? Tant de nuits en toilette de bal. Avouez qu'il y avait un peu de votre faute. On vous donnerait le paradis que vous le perdriez encore. C'est Alfred de Musset qui l'a dit... Il avait du talent.

JANE. — Ah ! monsieur, sauvez-moi !

DE RYONS. — Evidemment, il faut que je vous sauve. Je suis le terre-neuve des femmes à la mer, *mademoiselle.*

UN PAMPHLET DE M. VEUILLOT

LA PREMIÈRE AUX ÉCLECTIQUES

ous, estomacs de poulets, ne lisez pas ceci. C'est bon pour ceux qui n'ont pas plié le genou pour boire à la fontaine de Gédéon.

En ce temps-là, les mortels lisaient Molière le puant, Rabelais le chien, Beaumarchais le basilic, Labruyère le goret, et Voltaire le Judas, pendu par les deux oreilles, et cloué au pilori de l'histoire comme une chauve-souris gluante et visqueuse. Dans quel bourbier fangeux, dans quel fumier, dans quelle crotte ont-ils vécu ? Dans quelle hotte et dans quel tombereau leurs feuillets honteux seront-il balayés ? Au lieu de présenter leurs fronts pensifs à la chaleur et à la lumière du soleil de vie et de vérité, ils ont voilé leur face cadavéreuse pour barbouiller, avec de la lie, leurs œuvres de corruption et de ténèbres. Savez-vous ce que vous êtes ? Vous êtes des athées saugrenus. Vous êtes des gamins, des petits truands. Une herbe folle croît sur vos tombes ridicules. Tout le XVIIIe siècle est une *Ecurie Royale*, où les ânes bâtés de la philosophie mangent au râtelier

doré d'un monarque prussien, qui s'amuse avec des fifres et des tambours. Le XVIIIe siècle est un *Musée Dupuytren*, le XIXe siècle est une *Cour des Miracles*. Athées aimables, révolutionnaires de jujube, prenez-moi l'Encyclopédie et les immortelles bêtises de 89, pour élever vos petites barricades de carton. Vous avez planté le mensonge impur et vous récoltez des panais; vous avez semé l'injure et vous récoltez des claques. En vérité, je vous le dis.

Les temps sont proches, l'heure sonne au cadran des âges où vos immondes bouquins seront livrés aux vers, à la poussière et aux bouquinistes. Tout à l'heure, vers, poussière, bouquins et bouquinistes vont être couchés sur une litière de charbon de terre, et ma narine s'emplira d'un céleste parfum, car au nez d'un fidèle, le corps d'un athée ne sent pas mauvais. *Dominus vobiscum*. A la potence. au bûcher, au gril, les philosophes libres-penseurs! Eh! eh! mes gaillards, êtes-vous sur un lit de roses? Au charnier, vos carcasses! Au pilori, vos statues de marbre, pierrots lugubres! Au gibet, vos statues de bronze, ramoneurs de l'enfer! Avez-vous bien digéré vos systèmes métaphysiques? Etes-vous crevés, le ventre en l'air, dans l'*indigestion finale?*

Les voilà, les Pères de l'Eglise du scandale, de l'orgie et de la débauche. Misère et corde sur eux jusqu'à l'ultime génération! Soufre et poix résine! Ah! meute de chiens baveux, mangeurs de soupe froide, le sanglier sort de sa bauge et nous allons en découdre.

Lequel de vous, histrions ordinaires et très ordinaires, joue le *Tartufe* sous les petites colonnes de Vespasien? Est-ce bien cette figure de papier mâché, salie de fard, ce sang de panais qui coule dans des veines appauvries, ce navet blême, cette pomme de terre malade, cette truffe pourrie qui joue *Déodat? Déodat*, c'est moi, mon mignard; approche un peu que je voie ta face de singe. C'est bon, je te reconnais, va escorter monsieur de Pourceaugnac, et dis-lui bien des choses de ma part. C'est en vain, ô histrions, que je prends vos mollets dans mes crocs; vos mollets sont postiches comme votre pourpre, vos couronnes, votre gloire et vos singeries.

Ah! c'est du joli papier sur lequel je vous délivre ce certificat d'insolence, moi, *Déodat*. Vous n'avez pas fini de rire.

Ni les troubles, Elephantus, qui agitent tes abonnés, ni les révolutions caméléonesques de ta politique, n'altèrent la sérénité de ton visage et de ta rédaction sans nuage. Tu es gros, tu es gras, tu es majestueux, tu es obèse, tu es énorme, tu es colossal, et je vais chez un pharmacien homœopathique acheter des petites boîtes d'épithètes en rapport avec ton écrasante personnalité. Ton nom lui-même est lourd comme un poids de quarante. Mais, ô Elephantus, plus tu seras grave, plus tu seras politique, plus tu danseras la carmagnole, plus tu rouleras tes gros yeux furibonds, plus tu me sembleras doué d'un joli rire et d'une bonne petite trompette en fer-blanc.

O quintuple bœuf ! tu parles à cent mille idiots comme toi ! Tu m'as rencontré comme un pâtre désarmé dans la campagne, et tu m'as piétiné comme un hippopotame qui écrase sous sa lourde patte humide une inoffensive grenouille. Elephantus, regarde-toi à la glace, tu as le muffle rose. Tu as aussi le cou court, taureau bestial, goinfre en toutes les goinfreries, et tu crèveras comme La Mettrie, en t'empiffrant d'une poularde truffée. La place d'athée du roi étant vacante, on te remplacera par un philosophe platonicien.

Mais crois-tu, pingret, hôte assidu des crêmeries druidiques et des caboulots raphaélesques, que tes cinquante mille abonnés, cent mille de moins que le petit camarade, m'empêcheront de te casser un encensoir de vermeil sur la figure ? Tu peux t'arracher une plume de l'aile pour me répondre, car tu ignores l'usage des solides plumes de fer. Tu peux même t'écrier : « *Je voudrais ne savoir pas écrire* » ; ton style justifiera ce cri littéraire. Et quand même, double idiot, je te laverais la tête dans un baquet d'eau de la Salette distillée et ramenée à son maximum de densité, ta caboche n'en serait ni plus propre ni mieux débarbouillée. Lavater t'aurait appelé *caput mortuum* et Gall t'aurait accordé la Bosse de l'escalier, car tu vas te cogner partout comme un hanneton contre les vitres. Dans ton ventre de baudruche j'enfoncerai mon épingle, car tu n'es pas digne d'un coup de poignard, et je viderai ma hotte sur tes épaules. Enfin je te convertirai — en oison, et comme les oies du Capitole, tu garderas ton journal, mais tu ne le défendras pas.

UNE

PRIÈRE DE M. RENAN

L'ombre s'avance... Personne... Jésus, nous voilà bien seuls. Non, je ne veux pas que le séminaire de Saint-Sulpice me reproche un manque de convenance ou de mesure, ta biographie sera exquise. Je suis, moi, grand justicier des Majestés divines. L'échafaud est aussi un autel, un trône. (*Il ouvre une boîte.*)

Jésus, tu vois bien cet étui de velours... Regarde cette hache au manche d'ébène sculpté, au fer brillant et poli. Je l'ai affilée de mes propres mains. J'ai aussi ma mission à remplir... Homme divin et incomparable, daigne placer ta tête sur ce billot, et pardonne-moi le douloureux et sinistre honneur de te trancher la tête. Elle ne sera pas frappée à la joue, mais je la saisirai par cette chevelure blonde, aimée de Magdalena, et je la présenterai au docteur Strauss...

Voyons encore le livre du docteur Strauss... le même titre que le mien : La Vie de Jésus... *Pereant qui ante nos dixerunt...* D'ailleurs, je le cite dans l'Introduction. J'aurais bien intitulé mon livre : *Biographie de Jésus*, mais laissons ce titre à M. Eugène de Mirecourt... On trouve certainement dans l'estimable travail de l'illustre docteur, cette ardeur patiente et de longue

haleine, cette laborieuse exactitude et cette minutie consciencieuse qui distinguent les études spéculatives des fils de la Germanie sur les animaux infusoires, mais où est le cadre, la vie, la couleur? C'est l'Evangile au microscope... Je préfère une lorgnette. Les cycles historiques veulent être examinés à distance et par grandes masses d'ombre et de lumière, comme les décors. Il faut, messieurs, calculer l'exagération et les conditions d'optique nécessaires à l'action théâtrale. Le trompe-l'œil, ici, devient nécessaire. Qu'est-ce qu'une morale rigide? Pour mener les hommes à son but, il faut les tromper. Les bourreaux ne portaient pas les manchettes de M. de Buffon. (*A part.*) Ceci plaira à la jeunesse intelligente des écoles.

Voyons cette lettre de Robert Houdin :

« *Si Jésus eût possédé le secret de ma bouteille inépuisable...* »

O impiété! ô révolte!... Il est vrai que Jésus ne savait pas un mot de physique, ni de grec. Il était temps que la mort vînt dénouer une situation tendue à l'excès... Eh quoi! Cayka-Mouni était bien un autre bonhomme... Jésus était un Dieu de petite ville, mais une de ces colonnes, plus hautes que celles de l'Odéon, que l'humanité voit se dresser vers le ciel. Moi aussi, je suis une très haute colonne. Quant à Juda, c'était un brave caissier, au fond. Mes professeurs me décerneront ce petit nom; réhabilitons-le et épargnons-leur cette joie ineffable.

En somme, qu'est-ce que je demande?

Le Christianisme. Seulement...

Que Dieu soit un Homme.

Que la Foi cède le pas à la Raison.

Que le Dogme soit soumis à des interprétations individuelles et à des transformations indéfinies.

Voilà tout. Les philosophes me comprendront. C'est la *Religion naturelle*, illuminée par le reflet d'or de sa divine personnalité. Il ne me reste plus qu'à l'introduire, désormais impeccable, dans sa céleste sérénité. Voilà qui est fait.

Prions :

« O notre père, je travaille à ce que ton règne finisse et que ma volonté soit faite au Collège de France. Pardonne-moi comme je pardonne au libraire Michel Lévy, qui sait bien ce qu'il fait. »

(*Il donne un coup de hache.*)

Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Te voilà bien mort. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts, et passons aux bons Apôtres. N'expliquons pas le miracle de la Résurrection, cela nous servira de suite au prochain numéro.

UNE PAGE DE MICHELET

Amour fit une gambade,
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade . »

Maintenant, jeune homme, sois docile à la parole du vieillard qui t'a parlé du Prêtre et du Soldat, de la Mer, de l'Insecte, de l'Oiseau, de l'Amour, de la Femme, de la Sorcière et de l'Histoire de France. *Sursum Corda!* Des ailes! des ailes!

Écoute quelques bons conseils : La vie est chère et dure à tous. Ton salaire suffit à peine à ton pain quoditien, tu luttes avec tes vingt ans contre la misère. C'est le moment propice. Plonge dans l'Océan populaire, et cherche la perle choisie qui doit être la compagne de ton labeur. Prends-la solide, bonne et brave à la peine. La femme est le premier domicile de l'homme. Seul, tu gagnais à peine de quoi subsister; avec ce surcroît de charge, tu vas faire des économies. Viennent les enfants, te voilà riche! O soleil! ô mer! ô rose!

Si ta femme s'ennuie, achète-lui, aux environs de la cité travailleuse, quelque riante habitation dans un site agreste. Après la journée, elle saluera ton retour avec plus de plaisir, si elle s'est reposée pendant que tu domptais les métaux. Vous élèverez des poules, des canards, des lapins et des babys aux joues fermes et rebondies comme la pomme d'api, et si vous ne vous en

faites pas 3,000 livres de rentes, vous goûterez la paix du cœur. Je veux qu'il y ait un petit escalier tournant à l'extérieur, et surtout n'oublie pas un tapis moelleux sur les marches, pour qu'elle ne blesse pas ses petits petons. Le reste à la Caisse d'épargne.

Tous les mois, regarde la lune, et songe à la coupe d'amour qui ne doit plus désaltérer ta lèvre. Dors à l'écart. Souviens-toi que la femme n'est pas seulement une amie, c'est aussi une malade périodique. Sois patient et doux avec elle dix ou douze jours tous les mois.

Quand un fils ou une fille se détachera comme un fruit mûr de l'arbre aimé du soleil, éloigne les mains mercenaires de la sage-femme ou de l'accoucheur. Rien n'est plus simple que d'accoucher toi-même ton épouse d'élection. Après cinq ou six couches, l'opération te sera familière.

Il arrivera un moment où Madame aura la *Papillonne*. Ne lis pas la *Physiologie du mariage*, ne quitte pas l'atelier pour rentrer à l'improviste. Étudie, observe les signes précurseurs d'un œil attentif, et quand tu seras à peu près sûr de *To be or not to be*, prétexte une promenade aux Indes occidentales. Le climat en est meilleur pour ces sortes d'affections mal placées. Si elle échappe à la fièvre jaune, au choléra bleu et au scorbut, il reste les tigres mouchetés dans les jungles, les serpents constrictors et les crocodiles. Si elle échappe encore, ramène-la au foyer domestique après une absence de dix ans; il est probable que son caprice sera oublié, et tu pourras dormir d'un front plane sur l'oreiller conjugal.

puissante et folâtre, pleine de suaves amertumes et de folles mélancolies, dansait au bout d'un petit flot. L'*Homme-Océan*, dans sa force sinistre et sa grâce féroce, jouait aux boules avec le crâne d'Yorick. Le soleil se cachait comme un pauvre homme, et, des grottes souterraines de ses souvenirs, il évoquait la *taupe-crime*, la *justice-balance*, le *glaive-coupe-papier*, et le *chacal-remords*.....

II

..... Comme un immense reptile déroulant ses anneaux multicolores dans un tourbillon d'écume, filaient, dans la nuée, les lanciers aux flammes échevelées, la cavalerie massive, l'artillerie faisant rebondir ses bronzes sur le pavé et traînant ses tonnerres; hommes, caissons, fourgons, camions, escadrons, bataillons, chevaux, mulets, cacolets, chameaux sobres, éléphants portant les tours Notre-Dame, cloches lancées à larges volées, cris du populaire, chars fauchant la moisson humaine, licteurs aux faisceaux consulaires, vainqueurs aux dépouilles opimes, capitaines et dictateurs aux victoires aptères, triomphateurs traînés par des tigres aux ongles d'or, navires, bricks, frégates et trois-ponts, barques, yoles, canots, pirogues, chaloupes et you-yous, baleines échouées, pavillons arborant l'incendie, landgraves, burgraves et margraves, graves et hâves, têtes coupées, splendeur des étoiles, blessures difformes, tambours-majors dans les seigles, bras sans têtes, têtes sans bras, bonnets à poil pelés, panaches énormes, guêtres de coutil, colbacks, sabretaches et dolmans à cinq rangs de boutons, fournaise de forge, régiments de cire, soldats de plomb fondu aux moustaches gelées, écroulements, écrasements, cataclysme!..... Et l'enfant de troupe, à cheval sur un canon à la gueule éborgnée par les boulets, faisait le salut militaire en riant à ces âmes qui chantaient dans les clairons d'airain. — 4 heures.

D'ALPHONSE KARR

Les tribunaux viennent de condamner à dix ans de travaux forcés un époux qui a empoisonné sa femme.

Et — dans la même journée — dans le même édifice — les mêmes juges — interprétant le même code — condamnaient à trois jours (3 jours) de prison — un épicier vulgaire — qui depuis un nombre illimité d'années — empoisonne quotidiennement ma maison — ma rue — mon quartier — ma patrie — par des falsifications inexcusables.

Le public doit se mettre en garde contre cette classe de la population désignée sous le titre vague, mais énergique, d'épiciers.

*
* *

'ai eu — moi — quatre jours (4) de prison, pour n'avoir pas voulu jouer avec des armes à feu, et chasser les chiens qui violent les murs de l'Hôtel-de-Ville. Je ne dis pas cela pour informer l'Europe que je suis de la garde nationale Non. — Je constate la déplorable facilité avec laquelle — un sergent-major — peut commettre des attentats journaliers à la liberté individuelle.

*
* *

e pèse moi-même les envois de mon épicier. Il faudrait un volume pour écrire le détail de ses prévarications. Ma prochaine livraison sera consacrée à déshonorer cet homme, marqué d'infamie.

*
* *

P larète-Chasles fait un cours de philologie comparée. Il établit, en principe, que — dans les langues vivantes — l'usage fait loi, et qu'il faut dire : « Allez me chercher une petite *queuillère* dans *l'ormoire* au fond du *colidor.* » Je lui vote une *estatue.*

*
* *

La Société des Gens de Lettres continue à exiger deux volumes *in-octavo* pour ouvrir son sein aux littérateurs.

C'est-à-dire que La Rochefoucauld, avec ses cent pages de *Maximes*, serait considéré comme « *donnant des promesses d'admissibilité.* »

*
* *

oute la rédaction des journaux libres demande l'abolition de la peine de mort :

« *Que messieurs les épiciers commencent !!!* »

*
* *

Il y a une faute d'orthographe dans la lettre de réclamation du nommé Nicolas, qui m'invective. Je ne l'insère pas, Je l'envoie à l'Académie.

*
* *

Une dépêche : Au dernier bal de l'ambassade anglaise, la perruque de M*** a pris feu. Rien n'était assuré.

*
*

Je dis que : «*La propriété littéraire est une propriété.* » En éternisant les droits des auteurs, M. X. sera propriétaire d'une petite nouvelle à la main qui n'est pas à lui. Léon Gatayes, qui flatte ma manie, m'écrit

Monsieur ALPHONSE KARR,
Propriétaire de lettres,

NICE

Je suis un Amateur des jardins. — Gatayes est un Ours.

UNE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE

DISCOURS

Messieurs,

Appelé au périlleux honneur de m'asseoir en compagnie de toutes les illustrations et de toutes les immortalités qui daignent m'accueillir et m'écouter (*Les académiciens se saluent et échangent de fins sourires*), je me sens à la fois pénétré de reconnaissance pour une distinction si rare, et de regret d'y avoir précédé tant d'hommes qui, mieux que moi, sans doute, par leur nom et par leurs œuvres, méritaient la rare faveur... (*L'orateur respire.*) Mais ici, messieurs, je m'arrête ; j'ai à vous parler de celui qui était à cette place, dans cette enceinte. (*Suit la biographie.*)

RÉPONSE DU BERGER A LA BERGÈRE

Monsieur,

Celui qui règne à l'Académie et qui gouverne tous les Dictionnaires, à qui seul appartient la calvitie, la palme verte et la taquinerie politique, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi à la littérature et de lui donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons... (*Trois colonnes*.

».... Et maintenant, venez, écrivains, venez poètes, philosophes, historiens, vous qui tenez le sceptre de la plume, vous qui faites vibrer les cordes d'or de la lyre, vous qui enseignez la science aux mortels, vous qui burinez sur l'airain et le marbre les grandes figures du passé, venez contempler la grande Académie ! Des vieillards taciturnes, des hommes politiques entrant par la porte littéraire, des hommes littéraires entrant par la porte politique, des colonnes grattées à neuf qui pleurent autour d'une coupole, et des casse-noisettes gémissant sur leurs cheveux qui tombent et leur ardeur qui s'éteint. »

LA POLITIQUE

Les éléments de ce Pastiche politique avaient été fournis à Clodion par Tamar.

En ce temps de trouble et de confusion, il n'y a pas deux partis à choisir dans la littérature. Il faut étudier la politique, oui, monsieur, la Pô-li-ti-que.

Nous avons donc étudié tous les maîtres de cette dame, qui n'est pas gaie, depuis Machiavel, son mari, jusqu'à M. Boniface, qui a pour elle une passion malheureuse et platonique, en finissant par M. Louis Veuillot, qui lui jette son mouchoir. Par exemple, on n'a jamais su si c'était pour cacher quelque chose ou pour lui témoigner ses feux.

Cette étude m'a désenchanté. Ce n'est pas précisément un plaisir que de lire les journaux, et pour se condamner à cette tâche journalière, il faut y être poussé par une vocation féroce, doublée d'une longue habitude.

Dans cette occupation sérieuse, nécessitée par la marche fatale des choses, j'ai fini par apprendre un peu les secrets de cette matrone voilée, dont le pouvoir despotique est représenté à Paris par les journaux.

On se demandera sans doute s'il est possible à un seul journaliste de lire tout ce que disent ses confrères. On peut répondre que l'exercice et la patience peuvent amener à ce résultat. Il faut d'abord considérer que les journaux français et étrangers, politiques et quotidiens, se ressemblent tous à peu de chose près. Quand on en a lu un, on peut deviner ce qu'il y a dans les autres. Or, quand on a parcouru d'un œil exercé les dépêches télé-

graphiques, le cours de la Bourse, les faits-divers et quelques nouvelles, on sait de quelle façon la question dominante est commentée par chaque nuance d'opinion.

Par conséquent, en une heure, on peut feuilleter ces trente journaux et savoir ce qu'il y a dedans, quand il y a quelque chose.

Quand il n'y a rien, c'est là qu'éclate la force des hommes politiques. Il s'agit de se plonger dans les hypothèses et de sonder la profondeur des événements futurs. C'est en cela que j'admire l'*Indépendance belge*. Où va-t-elle pêcher ses nouvelles? Comment fait-elle pour savoir les secrets des dieux, en laissant soupçonner qu'elle ne veut pas tout dire? Et comment se fait-il qu'elle les sait avant même qu'ils existent?

Depuis longtemps, j'étudie l'*Indépendance*, et je crois avoir surpris son mécanisme. Je suppose donc, si vous voulez, que j'ai à raconter le voyage d'un diplomate. Appelons-le Talleyrand, cela nous évitera sa réponse. Je sais, comme tout le monde, qu'un ambassadeur est un personnage qui voyage d'un Etat à un autre. Là-dessus, je marche. Suivez-moi bien.

NOUVELLES DE FRANCE

Paris, Novembre 18..

Rien n'a encore transpiré sur les notes échangées entre les cabinets des cinq grandes puissances et des dix-sept petites. Malgré la crise actuelle, le langage des journaux semblerait laisser croire que la situation n'a pas changé; mais cette politique de surface n'est qu'apparente, et les esprits clairvoyants pressentent que nous sommes à la veille d'une solution. Est-ce la paix? Est-ce la guerre? La période d'apaisement touche-t-elle à son terme ou fera-t-elle place à une politique plus accusée? Jusqu'ici, nous devons nous borner à la constatation des faits acquis, c'est-à-dire que la diplomatie se renferme dans une réserve absolue que nous ne voulons pas encore pénétrer.

Les journaux, à bout d'expédients, cherchent tous une explication favorable à leur politique dans la marche des événements accomplis. Pour moi, comme je vous le disais dans une de mes dernières Correspondances, les faits sont sans valeur. Une dépêche télégraphique n'a qu'une signification brutale; c'est le prétexte de la politique, ce n'est pas la raison politique elle-même.

Dans les cercles bien informés, on ne s'arrête pas à ces problèmes enfantins. Ce qui me fait supposer que le courant porte plus loin, c'est un mot échappé à M. de Talleyrand au dernier bal de l'ambassade russe, répondant à une dame qui lui parlait de son prochain voyage :

« *Mon Dieu, Madame, il y a des grâces d'état, et* » *c'est une grave erreur de croire que la Russie est* » *un pays froid.* »

Doit-on voir dans ces paroles une phrase banale ou un sous-entendu? J'y vois une révélation. Les uns y trouvent une allusion au refroidissement de la Russie pour le cabinet de Berlin, les autres la chaleur avec

laquelle la cour d'Angleterre accueillerait des ouvertures. Un coup d'œil échangé entre lord*** et le Nonce du Pape en dit plus que toutes les suppositions. Il souligne le sens et la portée d'un mot qui contient les destinées de l'Orient et de l'Occident. Il est donc permis d'affirmer que l'indiscrétion volontaire de M. de Talleyrand, surprise et interprétée par les initiés, a force de chose jugée. Elle précise la date de son voyage, qui paraît fixé vers la fin de l'hiver. Le but de ce voyage ne semble-t-il pas le secret de Polichinelle? En tout cas, il donne lieu aux versions les plus contradictoires.

Est-ce l'alliance avec la Russie? Est-ce une tentative pour l'éloigner de la Prusse? La Prusse se rapprochera-

-elle de l'Angleterre? Constantinople est toujours le point central sur lequel pivotent les rouages de la politique. Est-ce enfin un changement ou une rupture dans l'équilibre? Une phase nouvelle de l'éclipse diplomatique? Un revirement? L'ambassadeur porte-t-il la paix ou la guerre dans un pli de son jabot? Faut-il voir dans ce voyage un indice du *statu quo*, une diversion à la crise actuelle, ou une lenteur calculée qui permette aux événements de suivre un cours régulier?

Je vous rapporte ces rumeurs, sans y ajouter foi, pour vous montrer à quel point les faits peuvent être altérés. Que tous ces récits soient inventés ou qu'il y ait là un fond de vérité, c'est ce que l'avenir éclaircira.

On ne saurait nier que le voyage de M. de Talleyrand à Pétersbourg n'ait une influence capitale, quelle que soit d'ailleurs l'issue des négociations entamées. Si elle est heureuse, on peut espérer une solution favorable aux intérêts engagés; si elle doit aboutir à une mésintelligence entre les cabinets, il peut survenir des complications bien imprévues, à moins cependant qu'il n'y ait stagnation dans les rapports, ce qui n'est pas inadmissible. Un fait certain, que les événements pourront démentir, mais qui, jusque-là, peut être soutenu, c'est que M. de Talleyrand n'en est pas à son premier voyage, et que tout s'accorde à démontrer qu'il ne sera pas le dernier.

AUTRE CORRESPONDANCE

L'envoi de la dernière note, sans faire avancer la question d'un pas, et sans laisser prévoir les extrêmes conséquences qui pourraient amener un conflit européen, laisse pourtant entrevoir la possibilité éventuelle d'un rapprochement. Bien que ce document soit emprunté à des renseignements communiqués par les chancelleries, je n'affirmerai pas qu'il ait été, sinon sans effet, du moins en partie rectifié par les dépêches suivantes. Sans sortir des limites, fort larges d'ailleurs, que la prudence nous impose et que la réserve nous commande, on peut s'avancer jusqu'à dire qu'on ne sait rien et que tout est encore en question. Je me suis assuré d'une façon très positive que la note a été envoyée; vraisemblablement elle est arrivée à destination; mais ce n'est que sous toutes réserves qu'on peut lui attribuer une influence décisive.

L'attitude des puissances semble accuser le maintien des relations. On a été jusqu'à parler d'un changement de ministère. Autant de nouvellistes, autant de versions; les mêmes noms sont toujours en avant. Ce jeu perpétuel de bascule et de contrepoids ne mérite pas un examen sérieux. Les hommes qui tiennent les fils très embrouillés de l'écheveau politique peuvent les enchevêtrer davantage avant de tomber en quenouille. Nous nous croyons autorisé à démentir cette nouvelle, ou tout au moins à ajourner notre jugement. Il faut attendre.

Des informations prises à bonne source me permettront bientôt d'élucider cette question. Si les rumeurs augmentaient, je vous en ferais part. Les suppositions sont faciles ; le plus habile se tait.

J'ai dû attendre, avant de vous parler d'un fait qui confirme mes affirmations précédentes. Le ministre d'une petite cour allemande appelle M. de Bismark : «*Mon collègue le Sergent.* » M. de Bismark l'appelle : *Mon collègue le Maître de danse* ». Cela laisserait croire volontiers qu'il y a là-dessous de la flûte à aiguille.

On parle beaucoup aussi dans les cercles du dîner offert par l'archiduc. Le roi de Béotie et l'ambassadeur de Troie se sont retirés un instant dans l'embrasure d'une fenêtre. L'ambassadeur a souri, et on prétend que le roi a souri aussi, mais d'une manière plus marquée et moins significative. Le roi s'est montré de belle humeur pendant le reste de la soirée ; mais le proverbe dit: « *C'est l'eau qui dort qui noie.* » Les témoins oculaires ne sont pas d'accord sur cette conversation, que personne n'a entendue.

Mlle Angélina a enfin débuté à l'Opéra l'année dernière. Cette nouvelle m'arrive un peu tard, mais le courrier va partir.

Comme nouveauté, on signale à l'horizon un procès des plus intéressants, qui s'est plaidé il y a quinze jours.

On s'entretient aussi d'un nouvel ouvrage de MM. XYZ dont on dit merveille pour cet hiver. La pièce n'est pas encore commencée. Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ?

Il y a encore un bruit qui circule sur l'auteur d'un roman dont le titre m'échappe, qui se décide, paraît-il, à donner un pendant à cette œuvre remarquable. Le livre paraîtra dans quelques années.

Voilà des nouvelles dans leur fleur, et voici l'hiver qui s'avance. Tenez le fait pour certain.

A-Z

TRENLAMOR

ou

COMMENT SE FABRIQUE UN GRAND ROMAN
A SENSATION

PAR CLODION

Pas de Prêtace, pas de Dédicace.
Clodion aborde le sujet avec la désinvolture du Chrétien qui entre dans le cirque.

PROLOGUE

NAISSANCE DE TRENLAMOR

PÈRE ET PARRAINS

Le 8 novembre 1873, minuit sonnait lentement à toutes les pendules.

Paris était enveloppé d'un épais brouillard, à travers lequel on distinguait la silhouette indécise de quelque passsant attardé, à la lueur brumeuse et jaunâtre des becs de gaz.

La rue de Rivoli était déserte.

Le pas régulier des sergents de ville protecteurs troublait seul le silence de la grande ville endormie.

Ils marchaient deux à deux, enveloppés dans leur criméenne à capuchon, semblables aux ombres mélancoliques qui errent dans la vapeur des Champs-Elysées.

Les arceaux rivoliens profilaient la perspective effilée de leur colonnade de pierre.

Soudain, les gardiens nocturnes s'arrêtèrent.

Un coupé venait de déboucher de la place de la Concorde, cette place dont le nom rappelle les plus sombres jours de notre histoire.

Le cheval arrivait au grand trot.

Il s'arrêta court devant la porte cochère du n° 210.

Un homme bondit, lancé par la secousse comme par une catapulte.

Quelle était cette porte cochère ?

Quel était ce cheval ?

Quel était cet homme ?

Dédaignant les artifices enfantins des romans d'aventures, le *Vieux jeu*, nous allons le dire immédiatement, et nous ne nous arrêterons qu'après avoir vu naître TRENLAMOR.

La porte cochère était fermée.

Le cheval était blanc comme celui de La Fayette, pré-

cédé par un postillon en culotte de peau, à la veste galonnée d'or.

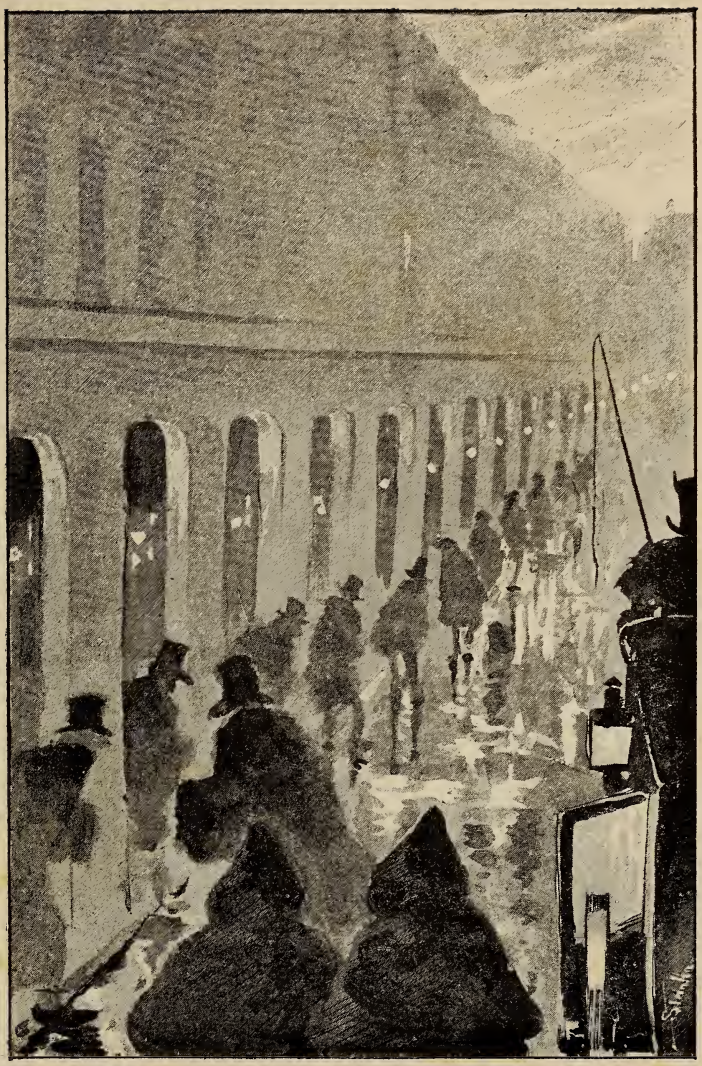
L'homme était petit, comme si les années l'avaient tassé.

Il avait la taille de Napoléon, dont il portait la mèche, le laurier de César.

La bouche, sans râtelier, se fermait comme un porte-monnaie vide. Un monocle, incrusté sous l'arcade sourcillière, lui donnait l'aspect fantastisque d'un personnage d'Hoffmann.

Plénipo était son nom.

Il était emmitouflé dans une pelisse doublée de renard bleu qui lui tombait sur les talons. Autour de son



cou s'enroulait un cachemire *rouge*. Il tenait sous le bras un gigantesque portefeuille, sur lequel on lisait en lettres d'or gaufrées:

MINISTÈRE DES ILLUSIONS

Son geste fébrile témoignait de cette impatience qui caractérise les hommes rageurs, habitués à être obéis.

A ce moment, deux formes humaines, dissimulées derrière les piliers à droite et à gauche de la porte cochère, s'agitèrent dans le brouillard.

Tous deux étaient emmitouflés, comme le premier, de vastes manteaux fourrés, et portaient, l'un un cache-nez *blanc*, l'autre un cache-nez *bleu*.

Ayant ainsi formé les couleurs du drapeau tricolore, — on ne saura probablement jamais pourquoi, — les trois mystérieux personnages se regardèrent sans rire, et ils échangèrent ce mot d'ordre cabalistique :

LA FRANCE. — Chemin de la Vendée.

LE PAYS. — Mimi Véron.

LA LIBERTÉ. — Confiance !!!

Sur ces mots, ils sourirent comme les rois de Lamennais, assis sur leurs sièges de fer.

Un Parisien quelconque qui, d'aventure, serait rentré chez lui à cette heure maudite, aurait pu voir deux autres fantômes sortir de l'ombre des piliers voisins, et circuler à distance comme des satellites gravitant autour des astres supérieurs.

(*Voir la page du milieu de notre* SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *par les maîtres de l'art moderne, 15 centimes le numéro. Indispensable pour suivre les péripéties* de TRENLAMOR.)

Puis, de trois cents piliers, trois cents fantômes, drapés dans de longs manteaux, se dispersèrent à travers le brouillard, comme une nuée de vautours attirés par une odeur morbide de carnage.

Trenlamor ne devait pas être loin.

Le petit homme dit:

— *Painsec*, montez ; *Jolibois*, montez ; *Syndic*, montez ; *Hescof*, montez.

Cette opération accomplie, Jolibois, assis sur les genoux de Painsec, Syndic sur ceux d'Hescof, le petit homme s'élança sur les épaules des privilégiés, formant ainsi le couronnement d'un édifice, élégant comme

la *Fontaine vivante* des féeries, la *Pyramide humaine* du Cirque, ou *la Dernière Scène du déluge.*

Les sergents de ville avaient observé cette scène émouvante.

Aucun muscle n'avait bougé sur leur masque impassible.

(*Nous donnerons samedi, dans notre* SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ, *un Dessin exceptionnel représentant l'intérieur de la voiture.*)

Le cheval partit à fond de train.

Après une course ardente, folle, insensée, les naseaux fumants, la crinière échevelée, comme le coursier de la ballade infernale, *hurra ! hurra !* les morts vont vite, il s'arrêta court.

La grappe humaine s'effondra dans un écroulement grandiose.

(*Un accident épouvantable étant arrivé aux vingt-deux artistes chargés de graver cet épisode de TRENLAMOR, nous remplaçons ce bois par un dialogue vif et animé.*)

Le petit homme, agile comme un écureuil, était sorti par le carreau de la portière, cramponné à son portefeuille comme feu S. E. M. Jules. M. Painsec poussait des gémissements plaintifs, Jolibois rugissait, Syndic et Hescof se démenaient avec une sombre énergie.

Après de longs et patients efforts, ils sortirent l'un après l'autre de la boîte roulante.

Pendant que ces arrangements s'opéraient à l'intérieur, le dialogue suivant s'échangeait entre le petit homme et le cocher.

— Où sommes-nous ? demanda M. Plénipo.

— A la Morgue.

M. Plénipo sentit ses cheveux se coller sur ses tempes et sa mèche se dresser sur son crâne.

— John, reprit-il d'une voix saccadée qui vibrait comme une corde métallique, je vous chasse !...

— Je ne suis pas John, ronfla le cocher d'une voix grave comme le murmure de l'orgue.

Le visage de M. Plénipo se contracta, et son monocle s'élança hors de l'orbite.

Les mains du cocher étaient rouges.

Le fouet laissait ruisseler un filet de sang.

— Pourquoi n'êtes-vous pas John ?

— Parce que je l'ai assassiné. J'ai pris sa place. Du haut de mon siège olympien, je domine les mortels.

— Cet homme paraît instruit, murmura le petit homme.

Il se fit un silence. Il reprit :

— Dans quel but avez-vous supprimé John ?

— Je marche à la destinée fatale, aveugle, indifférente, qui gouverne les créatures.

En quelques mots, les quatre personnages précédemment en salade dans le coupé, furent mis au courant de la situation nouvelle, créée par l'assassinat de John.

— Il faudrait, dit M. Jolibois après avoir réfléchi, aviser à un moyen pratique d'obtenir des renseignements sur ce cocher.

— Ne discutons pas un fait accompli. Rentrons d'abord... Cocher ?

— Maître ?

— Comment vous appelez-vous ?

— TRENLAMOR.

— *Traîne-la-mort ?...* Voilà un singulier nom, qui sent les Pompes funèbres... Peu importe, voici l'heure... Vous allez nous conduire à la *Caverne d'or*.

— Tout à l'heure, dit d'une voix stridente un personnage que nul n'avait remarqué, et qui observait cette scène, les bras croisés sur la poitrine.

L'Inconnu était beau, fier et triste comme la Pauvreté.

En interrogeant le *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau, on apprendrait que celui qui venait de parler se nommait Clodion, littérateur français, l'Hamlet de la Brasserie des Martyrs. Mais n'anticipons pas sur les 365 épisodes qui vont suivre.

— Quel est cet étranger ? dit M. Plénipo en braquant son monocle, et toisant le nouveau venu des pieds à la tête.

— Je marche à travers la vie, les pieds dans le macadam et le front dans le ciel. Mon œil fixe le soleil et ma pensée plane dans la nue. J'habite la morne sérénité des voûtes azurées. Roi solitaire des cîmes inaccessibles, vainqueur des nuages et bercé dans l'étendue, je donne de grands coups d'aile et je m'élance...

— Tu *t'élinces ?...*

— Je m'élance à travers les espaces inter-cosmiques et les routes sidérales au-devant de la lumière !

— Votre nom ?

— Phœbus-Apollo... Philistins, regardez ma chevelure... Pour les mortels, je suis *Tristan Clodion*, le père de *Trenlamor*.

— Plus un mot, articula M. Plénipo d'un ton sec et impératif.

— Il est des paroles qui séparent les destinées comme le coupant du glaive, ajouta Clodion.

— Que faites-vous ici ?

— Chaque jour, j'accomplis le pèlerinage de la Morgue, pour lui arracher le secret de TRENLAMOR.

— Êtes-vous prêt ?

— Comme le bourreau.

— Alors, suivez-moi.

Les six personnages s'empilèrent dans le coupé, le cheval brûla le pavé, et tout disparut.

(*Changement à vue.*)

LA BOUTIQUE A UN SOU

Palais bourgeois à colonnes, semblables à des cervelas colossaux qui rappellent l'architecture du *Temple de la Charcuterie.* — Sous le péristyle, des statues de bronze présentent des jambonneaux figurant des cornes d'abondance. — En façade, quatre cariatides symbolisent les types aimés du *Journal populaire :* un *Concierge*, une *Cuisinière*, un *Titi* et un *Actionnaire.* — A droite, l'escalier d'honneur, aux murs recouverts en *simili-marbre*, galantine truffée. — A l'entre-sol, le laboratoire et la cuisine de la Rédaction. — Au premier étage, une affiche : *Administration judiciaire :* Au-dessous, une plaque de cuivre : CAISSE. — *Le Public n'entre pas ici.* — En tournant le bouton, on se trouve dans une galerie éclairée par un plafond vitré. Au milieu, une table ovale couverte d'un tapis vert qui rappelle celui du *Trente-et-Quarante.* — Au fond, la *Régie des annonces.* — En face, un salon blanc et or, plafond à moulures, cheminée en marbre, bureaux et sièges.

Pendant que MM. Plénipo, Painsec et Jolibois, — trinité politique et financière, — se carrent sous « ces lambris dorés », en compagnie de MM. Syndic et Hescof, le littérateur Clodion, image vivante de la misère stoïque en habit noir, arpente seul, en monologuant, la galerie déserte et silencieuse.

DANS LA GALERIE

CLODION, seul. — TRENLAMOR, simple chef-d'œuvre... Je vais semer des perles, d'autres récolteront des tonnes d'or... Ce qui différencie les marchands de littérature à cinq centimes, c'est le feuilleton, et le salaire du génie atteint les Colonnes d'Hercule d'un rabais affligeant... Le grand art ne fait pas le sou... marasme !... Enfin, peu importe. J'ai cette fantaisie de parler à un million de lecteurs, de plonger dans cette mer d'imbéciles que Rivarol appelle le public, d'atteindre les bas-fonds des couches sociales, de parler aux portiers... C'est un mot, je le savoure avec une âpre amertume. O mon génie ! ô ma Muse ! Est-ce vous ? Est-ce moi ?... Si Paris vaut bien une messe, cela mérite aussi quelque concession. Que l'administration de la *Boutique à un sou* ne recule devant aucun sacrifice ; moi, Clodion, je ne reculerai pas devant sa littérature. Rien ne sera changé ; il n'y aura que des fautes de français de moins.

AU SALON DE RÉDACTION

PLÉNIPO. — Donc, messeigneurs, Clodion propose un grand roman d'aventures.

JOLIBOIS. — Historique ?

SYNDIC. — Non, moderne ; l'action se passe de nos jours.

PAINSEC. — Clodion est un lettré, un ciseleur, un romancier de l'école de Balzac, un assommeur. Ce qu'il nous faudrait, c'est un successeur de Ponson du Terrail.

PLÉNIPO. — *Trenlamor* est un type à la *Rocambole.* Je suis curieux de voir comment Clodion va s'en tirer. Je lirai son roman.

JOLIBOIS. — Moi, ça ne me regarde pas.

(Exit.

PLÉNIPO. — (Il donne un coup de sonnette. Un huissier

paraît. Faites entrer M. Clodion.
(Exit l'huissier. Entre Clodion.)

CLODION déclamant

Chevaliers castillans et dames de Séville,
A chacun un salut, fussiez-vous trois cent mille !

PLÉNIPO. — Vous avez la note juste, monsieur Clodion. Votre roman est accepté en principe. Vous a-t-on dit les conditions du journal ?...

CLODION

Non... Dussiez-vous me dire, avec la voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle,
J'écoute...

PLÉNIPO. — Le prix *maximum* est *quinze centimes* la ligne. Votre roman sera payé intégralement contre livraison du manuscrit complet.

CLODION. — Je n'ai jamais écrit un roman d'avance. Un comédien ne joue réellement que devant la rampe, salle pleine et lustre allumé. Pour donner la vie à mes personnages imaginaires, il faut que je me sente en face du public et talonné par l'imprimerie. Alors, je marche comme un cheval qui a le feu au ventre.

PLÉNIPO. — Où en êtes-vous ?

CLODION. — J'ai un plan complet. Le *Prologue* est

achevé. Deux cents personnages se meuvent, comme des pièces d'échecs sur un damier, à travers les décors panoramiques et les cercles infernaux de Paris, la *Ville de feu*. L'action se transporte à volonté dans tous les siècles, dans tous les pays, excepté à Berlin, capitale de la choucroûte.

PLÉNIPO. — Très bien! Quel titre ?

CLODION. — TRENLAMOR. Ça crève l'œil comme une flèche, et ça sonne dans l'oreille comme une fanfare : *Trenlamor*. Rien qu'à ce nom magique, le sommeil va fuir la paupière de quarante millions d'hommes ; il fera passer sur un peuple entier comme un souffle de vertige et de folie. Je tiens mon bonhomme. Les émotions du jeu, de la morgue, de la cour d'assises, du bagne et de l'échafaud, sont de l'orgeat sucré à côté des atrocités froidement calculées de mes héros. C'est révoltant, hor-

rible, inouï, bizarre, comique, lugubre. Quand je relis mon plan, je recule d'épouvante.

PLÉNIPO. — Quel est le sujet?

CLODION. — Le sujet! ... Il faudrait une conférence qui durerait huit jours pour le raconter.

PLÉNIPO. — Nous lirons cela... Combien de lignes?

CLODION. — On pourrait couvrir la place du Carrousel avec le manuscrit ; mais je tiens à me renfermer dans certaines limites. Vingt mille lignes, quarante feuilletons de douze colonnes.

PLÉNIPO. — Alors, *Trenlamor* ne durerait que quarante jours?

CLODION. — Comme le déluge... On peut faire soixante feuilletons de huit colonnes... Si vous y tenez, j'en écrirai trois cent soixante-cinq.

PLÉNIPO. — Nous verrons. Marchons d'abord comme ça, et entendez-vous avec M. Syndic.

CLODION. — Serait-il indiscret de demander une avance ?

PLÉNIPO. — Une avance de combien ?

CLODION. — Cinq cents francs.

PLÉNIPO. — Accordé. *Painsec* vous fera un bon, on le passera au compte-courant de *Jolibois*, et vous irez toucher à la *Semaine des Quatre jeudis*.

(Exit Plénipo.)

CLODION (à part). — Pourvu que je touche cinq cents francs, le reste m'est absolument égal.

PAINSEC (écrivant). — « *Veuillez payer cinq cents* » *francs, fr. 500, à M. Clodion, auteur, en compte sur* » *son roman* TRENLAMOR, *à douze centimes la ligne.* » » (A Clodion :) Voilà le bon, payable à vue.

CLODION. — Je croyais avoir compris que la ligne était à quinze centimes.

PAINSEC. — Plenipo dit *quinze*, moi je dis *douze*. (Il se frotte les mains.) Plénipo n'entend rien aux affaires.

(Clodion s'élance à la caisse de la *Semaine des Quatre jeudis*, et touche son bon de cinq cents francs.)

(Syndic et Hescof restent seuls.)

SYNDIC. — En voilà, une scie... Il faudra que je lise encore ce roman-là... Je patauge dans les crimes... Dites

donc, Hescof, vous qui avez écrit le *Carcan de fer*, vous me donnerez votre avis.

HESCOF. — A quoi bon, puisque le roman est reçu.

SYNDIC. — Avec avance de cinq cents francs... Et puis, Clodion a l'air de connaître son affaire.

LE BAPTÊME DE TRENLAMOR

Réunion Générale.

PLÉNIPO. — Monsieur Clodion, ayez du succès, et le prix fort du *maximum* de *Trois sous la ligne* sera rétabli.

PAINSEC (à part). — Plénipo n'entend rien aux affaires.

PLÉNIPO (fébrile). — Où est donc Jolibois?... Absent, jamais là, Benoiton... Monsieur Syndic, envoyez une dépêche à Jolibois. Lancez le roman, affiches, annonces, portrait de l'auteur, j'autorise une deuxième avance de Cinq cents. Painsec, en route.

(Plénipo et Painsec sortent.)

SYNDIC (à Clodion). — Allons-y carrément. Nous avons dix jours devant nous. Nous disons: le 30 octobre, cent mille affiches avec ce seul mot :

TRENLAMOR

Le 4 novembre, cent mille grandes affiches. Deux cent mille affiches, timbre à cinq centimes, papier, colleurs, net : *Quinze mille francs*. Notre Supplément, le *Canard illustré* donnera samedi votre Portrait et votre Biographie.

CLODION. — Je suis dans Vapereau.

SYNDIC. — Tout va bien. Voici *M. Cinabre*, votre ami, peintre ordinaire des rois du Roman-feuilleton. Autour du portrait en médaillon, à la première page, il faudrait quatre compositions saisissantes, représentant les principaux épisodes de votre œuvre.

Steinlen
Michelet. 80

CLODION. — *Première composition saisissante :*

Décor suisse. — Un Cottage au bord d'un lac. *Monsieur Jacquin*, l'*Homme-gris*, chef suprême de toutes les polices de l'Europe, masque diplomatique, se promène. Sa fille *Eva*, blonde, quinze ans, un ange, le suit des yeux, appuyée sur la balustrade de la galerie extérieure d'un chalet.

SYNDIC. — Qu'est-ce qu'ils font en Suisse?

CLODION. — Je l'ignore absolument. C'est le côté pastoral de *Trenlamor*.

Deuxième composition saisissante :

Le Pêcheur de cadavres.

Décor nocturne. Effet de lune. Une île de la Seine. Dans une barque, un homme, au visage bestial, fait une pesée avec sa gaffe. Un cadavre de femme, blanc et rigide, émerge du fleuve.

SYNDIC. — Eva?

CLODION.— Comme vous voudrez.

SYNDIC. — Cela fera beaucoup d'effet.

CLODION. — *Troisième composition saisissante* :

Un Couvent en Espagne, bâti comme une citadelle, au sommet d'une falaise à pic sur la mer. Au fond, Gibraltar. Un moine descend à travers les ravins, emportant dans ses bras une novice évanouie.

SYNDIC. — Eva?

CLODION. — Ça m'est égal. *Quatrième composition saisissante* :

Voulez-vous un duel au couteau?... Non?... Alors un duel au revolver, deux femmes en costume d'amazones? Non?... Voyons... un homme poursuivi sur les toits, de cheminée en cheminée?...

SYNDIC. — Cela rappellerait l'*Affaire Dubourg*.

CLODION. — Une baronne qui brûle un enfant dans la cheminée d'un salon somptueux?

SYNDIC. — C'est l'*Affaire Jeufosse*.

CLODION — Une princesse dans un sac, jetée au Bosphore... Non?... Un homme dévoré par un tigre?

SYNDIC. — Il y a tout ça dans le roman?

CLODION. — *Trenlamor*, c'est le monde! Il y a tout, dix, cent, mille romans... Ah! une idée pour la *Quatrième et dernière composition saisissante* :

Deux hommes sur une terrasse. L'un, au profil de médaille romaine, *Tibère*, l'autre, *Hamlet*. Il étend le

bras, et montre une ville immense couchée sous l'horizon.

SYNDIC. — Quelle ville ?

CLODION. — Paris, Londres ou Rome. Si c'est *Paris*, la Terrasse de Saint-Cloud. Si c'est *Londres*, la plate-forme de Westminster. Si c'est *Rome*, une balustrade de marbre et une allée de cèdres.

SYNDIC. — Paris. Quels sont les deux hommes ?

CLODION. — Dante et Virgile... Satan sur la montagne, montrant au Christ les royaumes de la terre... De Marsay au Père Lachaise, regardant Paris dans la brume et disant : « Voilà le chancre qui ronge le vieux monde. » *Trenlamor* murmurant : « A moi, Paris, la *Ville de Feu !*

SYNDIC. — Très bien. M. Plénipo compte sur un succès immense... N'oubliez pas que nous commençons samedi. J'ai le *Prologue*. De la *copie* mercredi.

CLODION. — Entendu.

CINABRE. — J'apporterai la pierre mardi.

CLODION — *All right !*

. . . . . .

. . . . . .

Les événements suivirent un cours régulier. Le littérateur Clodion prenait un bain d'or et de gloire. M. Syndic se livrait à toutes les débauches d'une effroyable publicité. On ne pouvait faire un pas sans donner du nez contre ce mot :

TRENLAMOR

Il y avait des affiches partout, sur les murs des villes et des villages, sur la porte des palais, des maisons et des chaumières, dans les caves, au fond des catacombes et au fronton des monuments publics, dans le cratère du Vésuve et sur les cîmes de l'Himalaya. — Des Hommes-affiches, les *Sandwiches*, se promenaient dans leurs tranches de bois. On en collait sur le dos des passants. On en trouvait dans ses poches, dans ses souliers, sous sa serviette.

La France entière était inondée de bandes jaunes, collées en long, en large, en travers, en carré, en triangle, en losange, en A, en V, en X, etc.

TRENLAMOR ! TRENLAMOR ! TRENLAMOR ! TRENLAMOR !

Dans le même temps, M. Syndic faisait publier la note suivante dans le *Journal populaire :*

Paris, la France, l'Europe, le monde entier se demande ce que signifient ces milliers d'affiches jaunes, portant ce mot

sinistre : TRENLAMOR ! Nous croyons avoir trouvé l'explication de ce mystère : TRENLAMOR est le nom du héros d'un roman à sensation qui va paraître. La curiosité du public sera bientôt satisfaite.

Le 4 novembre, fête de Saint-Charles Borromée, l'inondation des affiches est générale :

SAMEDI 8 NOVEMBRE, NUMÉRO DATÉ DU 9

TRENLAMOR

ROMAN INÉDIT

PAR CLODION

Dans le *Journal populaire*.

Le même jour, on lisait dans ce journal :

Nous commencerons *Samedi* un grand Roman d'aventures.

TRENLAMOR, tel est le titre de l'œuvre puissante et dramatique de *Clodion*.

Le *Canard illustré* reproduira, par le crayon de ses artistes, les principaux épisodes de ce roman, qui obtiendra certainement un grand succès de curiosité et d'émotion.

Le Vendredi :

A DEMAIN

TRENLAMOR

GRAND ROMAN D'AVENTURES

Le Samedi, le *Canard illustré* donnait le Portrait et la Biographie de Clodion. Le Médaillon était encadré des quatre compositions suivantes :

1° LA PROMENADE DE MONSIEUR JACQUIN.
2° LE PÊCHEUR DE CADAVRES.
3° L'ENLÈVEMENT DE LA NOVICE.
4° LA VILLE DE FEU.

BIOGRAPHIE

TRISTAN CLODION

On lit dans le *Dictionnaire des Contemporains :*

Clodion (*Tristan*), littérateur français, est né à Val-D'Ajoye (Jura), le 8 août 1832. Après des études incomplètes et brillantes, Tristan Clodion se fit condamner à cinq ans de travaux forcés, pour observer d'après nature les héros dont la peinture devait lui assurer la gloire et la fortune. On connaît de lui ces œuvres délicates et charmantes qui s'appellent : *Poissy-la-Perle* dit le *Ravageur des deux sexes* (1858), le *Notaire émancipé* ou la *Lime invisible* (1860), la *Chiourme galante* (1861), le *Gibier de potence* (1863), la *Carmagnole* (1865), *Casse-poitrine*, etc., etc. et tant d'autres ouvrages qui nous ont séduits et émus. On a aussi de lui une *Excursion humoristique à Cayenne*, et des opuscules sur le régime des Colonies. Pensionnaire du bagne depuis 1852, Tristan Clodion est rentré dans la société au mois d'octobre 1857, pour se consacrer exclusivement aux lettres sous la surveillance de la gendarmerie.

Telles sont les précieuses qualités qui viennent de le faire attacher au *Journal populaire*, où son roman, Trenlamor, obtient, par avance, un si éclatant et si légitime succès. (*Voir à notre première page le* Médaillon de l'auteur *et les* Episodes les plus saisissants de son œuvre.

(*Le numéro :* 15 centimes, *dans tous les kiosques et dans toutes les gares.*)

Enfin, pour couronner cette popularité orchestrale, La *Vie de Paris* fit l'échange avec le *Journal populaire*, dont elle annonça l'œuvre en ces termes :

On dit que *Trenlamor*, le roman du *Journal populaire*, sera une salade de littérature pimentée, où se retrouveront tous les éléments et les types inventés et créés par les maîtres de l'École noire, le *Répertoire du crime*, la *Grammaire des assassins*, le *Livre d'or* des voleurs, des filous, des escrocs et des faussaires. PLUS D'ÉMOTIONS ! Après la lecture de *Trenlamor*, l'âme sera trempée comme l'acier, les yeux de marbre, le cœur de bronze. *On déterre les cadavres !* Ce sera terrible et sublime comme une page de la Bible. Cinq centimes, un sou !

(Changement à vue.)

L'IMPRIMERIE

Le 8 novembre, vers minuit, on aurait pu voir tous les personnages mis en scène au commencement de ce récit, quitter le grand salon de la *Caverne d'or*, descendre lentement les larges degrés de l'escalier d'honneur, traverser une cour obscure, puis disparaître, un à un, par l'orifice d'un escalier en spirale aboutissant à un immense sous-sol recouvert d'un vitrage : c'était l'imprimerie.

Un Philistin qui se serait égaré dans ce labyrinthe, aurait pu se croire transporté dans les Cercles de l'*Enfer de Dante*.

Huit presses à réaction dorment rangées, comme de hauts catafalques, au fond d'une crypte. La machine à vapeur fonctionne à vide, brillante comme un joujou neuf. Le piston va et vient, inexorable et doux comme l'huile qui baigne ses engrenages d'acier. Pour parler la langue pittoresque des imprimeries, l'*Ours* (le correcteur) fait tête droite et tête gauche en corrigeant les épreuves ; les mains des *Singes* (les compositeurs) voltigent sur la *casse* (boîte à compartiments qui renferme les caractères), alignant les lettres de plomb sur la

galée. Le *metteur en pages* déficelle les paquets composés et les bloque en colonnes. Des appels se répondent comme les commandements répétés sur le pont d'un navire : « Envoyez l'*F* 12! — Qui est-ce qui tient le quatre? — Moi. — La cote *H*! — Ici. » Les vingt-quatre colonnes du journal sont ensuite rassemblées sur le *marbre*; puis, le *bon à tirer* donné sur la *morasse* (dernière épreuve en grande feuille), on serre les pages dans les cadres de fer à coups de maillet.

Une certaine agitation commence à se produire. Par une porte ouverte, on aperçoit une cuve de plomb fondu, et des hommes sinistres qui le versent comme du potage. C'est la *clicherie*. On moule *Trenlamor*. Bientôt on rapporte douze masses solides qu'on glisse sous les presses. On fixe les cylindres de papier, qui ressemblent à des rouleaux de madapolam; l'encre commence à suinter comme une boue noire; une large courroie de cuir saisit l'axe moteur des engrenages; un bruit aigu, strident, déchire l'oreille comme un râle métallique; les margeurs grimpent au sommet des presses comme des écureuils; une voix crie : « Roulez ! »

Tout se met en mouvement avec un vacarme infernal. En moins de deux heures, les machines vomissent huit cent mille feuilles de papier, qui vont s'envoler jusqu'aux extrémités du globe, emportées par les locomotives.

. . . . . .

M. Plénipo saisit un numéro tout humide du baiser de la presse. Ceux qui l'avaient accompagné l'imitèrent, et tous disparurent, comme ils étaient venus, en remontant les spirales de l'*Escalier du crime*.

TRENLAMOR allait bouleverser le monde.

TRENLAMOR

LE ROCAMBOLE DE L'INDE

[illegible]

ON A COMMENCÉ Samedi, 8 novembre, 75 jours
ON A COMMENCÉ après la date de l'anniversaire
ON A COMMENCÉ de la Saint-Barthélemy.
Charles IX au balcon du *Journal populaire.*

Venez voir son arquebuse !!!

9.

C'EST FINI !!! C'EST LE BOUQUET!!!

ÉCRASEZ-VOUS!!!

Si vous avez des propriétés foncières,
Si vous possédez des immeubles,
Des actions nominatives,
Des titres au porteur,

VENDEZ TOUT Réalisez. Vous pourrez lire en fa-
VENDEZ TOUT mille Trenlamor.
VENDEZ TOUT Il est impossible de joindre l'utile à l'agréable et de trouver une acquisition à un prix aussi exceptionnel.

Si vous avez des affections lointaines,

OUBLIEZ la patrie!
OUBLIEZ la famille!
OUBLIEZ Timothée Trimm!

Retenez votre vendeur,
Enfermez-le chez vous à triple tour,
Mettez à sa porte des factionnaires.

Le sol de la capitale sera jonché des débris arrachés des numéros du JOURNAL POPULAIRE.

Emportez les numéros vainqueurs du

CHAMP DE BATAILLE

après la lutte énergique des faubourgs.

37,000,000 de Français

sont aux prises sur 790 kilomètres carrés.
C'est à la Rue La Fayette que se décidera la victoire.

NOS POSTILLONS ONT DES CHEVAUX BLANCS!

Le Drapeau rouge lui-même

A FLOTTÉ SUR

L'AQUARIUM-FRASCATI.

Les fondations de ce palais regorgent de tonnes d'or.

CE DRAPEAU ROUGE EST L'ORIFLAMME DE LA DÉESSE SYLVA

La Messaline des Indes

AUX SIX MAINS
PIÉTINANT DES CADAVRES VERDATRES ET PANTELANTS
CONSTELLÉE DE CRANES ET D'OSSEMENTS

Le *Journal populaire* ne reçoit pas d'abonnement pour

Les femmes enceintes

LA FRANCE SERAIT PEUPLÉE DE MONSTRES !!!

C'EST EN VAIN

que les Souverains étrangers réclameront les numéros parus.

Les collections sont détruites,

Les clichés sont calcinés,
Les imprimeries ravagées par le feu.

Trenlamor a passé par là.

LE JOURNAL POPULAIRE

Est le quartier général :

Des JEMADARS, chefs de bandes (*Plieurs*).
Des BUKAS, chefs inférieurs (*Colleurs de bandes*).
Des GOOROO, grands-prêtres (*Affranchisseurs pour la poste*).

Ce n'est pas tout!!!

Il y a encore :

Les SOTHACES, Enjôleurs chargés d'attirer les victimes.

Les BURTHOTES, Etrangleurs.
Les CHEYLA, Enleveurs d'enfants.

Les Aspirants-Étrangleurs

sont enchaînés vivants par les serpents enflammés!!!

Les émotions du jeu, de la cour d'assises, de la morgue, du bagne et de l'échafaud, sont de l'orgeat sucré à l'usage des estomacs débiles et destinés

AUX HOMMES AFFAIBLIS

LE ROCAMBOLE INDIEN

CHEF DES TRIBUS ASSASSINES

boit du vitriol, il rampe dans les savanes en flammes, nage dans le sang écumeux et se bat à coups de poings avec des troupeaux de tigres et de panthères!!!

Cinq centimes — Un sou.

IL EST TROP TARD!

On a commencé

LA FRANCE EST HALETANTE!

Le jour où cette affiche flamboyante sur papier bleu, vert et rouge, sortit des imprimeries, un compositeur,

essoufflé comme le Messager de Salamine, traversa les groupes qui stationnaient sur les boulevards, et pénétra comme un boulet dans le cabinet de M. Plénipo en criant:

— Il faut enlever les affiches! C'est à recommencer!

— Il est fou! il est fou! il est fou! s'écria Plénipo.

— Non, monsieur, c'est le prote.

— Qu'on l'enferme! Expliquez-vous! C'est de la fièvre! de la démence! du délire! Mon ami, vous avez le vertige.

— Non, monsieur... on s'est trompé... à la mise en pages... toutes les lignes sont interposées, et les caractères indiens sens dessus dessous, la queue en l'air.

(*Stupeur générale.*)

PLÉNIPO. — Cet homme simple m'ouvre des horizons... il me révèle une série d'idées nouvelles... Tenez, mon ami, voilà vingt francs, courez à l'imprimerie... on roule, n'est-ce pas?

L'HOMME. — Le tirage est arrêté.

PLÉNIPO. — Allez. Au lieu de tirer les affiches à cinq mille dites qu'on tire à soixante mille. L'affiche est cent fois plus indienne avec ces caractères renversés que lorsqu'ils étaient en place. Je la trouve bizarre et fantastique, cette affiche... Elle est fort étrange... Portez mes félicitations à l'imprimerie... Le hasard est un maître... Allez! mon ami, allez!

Feuilleton du Journal populaire.

SOMMAIRE ÉPOUVANTABLE

COUR SUPRÊME

TRENLAMOR

OU LES COMPAGNONS DES FOULARDS DE L'INDE,
CRIMES DANS LA GRANDE LARGEUR

JAMAIS Les hommes au visage pâle n'avaient jugé
JAMAIS un procès aussi terrible, révoltant, inouï,
JAMAIS effrayant, bizarre, horrible!!!
La justice a reculé d'épouvante.

3,266 ACCUSÉS VIVANTS

84,000 gendarmes, 168,000 bottes cirées.

Les mandarins traducteurs du *Journal populaire* respirent les sels les plus violents.

Le dossier des atrocités insondables et révoltantes forme une Encyclopédie colossale, qui effondrerait les rayons des bibliothèques européennes.

Chaque accusé met toute sa gloire à éclipser l'horreur de dépositions du témoin précédent.

C'est donc 3,266 romans atroces

que nous publions à partir du 8 Novembre courant, Numéro daté du 9.

Nos arrière-neveux trembleront à la lecture de l'arrêt, dans la postérité la plus reculée.

A PARTIR D'AUJOURD'HUI

le sommeil a fui les paupières de tous les Français abonnés.

Notre tirage est illimité. — Confiance! !!

— On commence. On a commencé.

TRENLAMOR

CHAPITRE PREMIER

On le retrouve enfin. C'est lui!

... Au temps d'Eugène Sue, l'*Ile des Ravageurs* était le repaire des écumeurs parisiens. Cette île, située dans les environs d'Asnières, tombeau des Rocamboles vieillis et oubliés, est aujourd'hui un séjour de *high life* et de délices.

Ce qu'on désigne sous le nom de *high life*, dans le langage aristocratique, est une mode d'importation anglaise qui relate, dans la chronique du *Nord*, les assassinats et les aventures des personnages du grand monde.

Le peuple, dans ses mœurs pittoresques et énergiques, ignorera sans doute encore longtemps le sens d'une langue bien inférieure à son argot plein d'humour et de fantaisie.

Mais revenons à notre entrée en scène.

L'Ile des Ravageurs est aujourd'hui un séjour enchanteur, où les reines de l'orgie et de la débauche se rendent au bal trois fois par semaine.

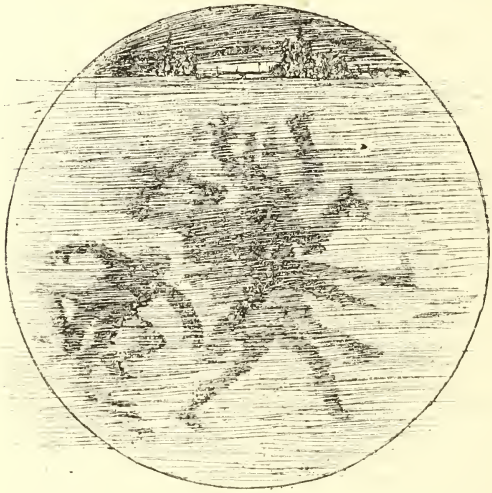
Ceci posé, transportons-nous à la pointe de la Cité, qui tombe sous le marteau des civilisations.

CHAPITRE II

Etait-ce lui?... Etait-ce un rêve?...

La nuit estompait le ciel noir et noyait, dans une ombre épaisse, les toits des vieilles maisons.

De loin en loin, les monuments tranchaient en



masses plus sombres leurs profils grandioses à l'encre de Chine

C'était la *Sainte-Chapelle* et son campanile, fin comme un mât de navire à l'ancre.

C'était *Notre-Dame*, comme un éléphant chargé de ses tours massives, arrêté au milieu d'un océan solide.

C'était aussi la statue du *Vert-Galant*, le Père du peuple, dont la poitrine de bronze semble défier les Ravaillacs futurs.

C'était encore la *Colonnade du vieux Louvre*, cherchant, par ses hautes fenêtres, la *Tour de Nesle*, sentinelle avancée des orgies royales.

Dans l'espace compris entre l'*Archevêché* et l'*Hôtel-Dieu*, la Seine ne roule plus ses eaux entre des rives de verdure fleurie.

Ses flots, boueux et noirs comme de l'encre fétide, dorment étranglés entre ses quais de pierre.

La *Morgue*, accroupie à gauche, semble interroger les mornes profondeurs du fleuve muet, qui roule incessamment ses cadavres flottants.

Plus loin, du côté de Courbevoie, de Sèvres et de Saint-Cloud, les flots redeviennent bleus, limpides, et murmurent sur la grève verdoyante.

Revenons à l'Hôtel-Dieu.

Là, ce n'est plus un fleuve majestueux et fier du progrès de ses eaux.

C'est un canal alimenté par les gueules béantes des égoûts borgnes grillés de fer.

. . . . . .

Dans la nuit apparut un radeau immense, qu'en langage vulgaire on appelle un train de bois.

Quatre silhouettes se détachaient à ses angles, comme des victoires aptères autour d'un tombeau.

C'était *Casse-Poitrine*, dit le *Ravageur des deux sexes*.

Poissy-la-Perle, le *Défonceur d'estomacs*.

Le *Notaire émancipé*, dit la *Lime invisible*, et surnommé aussi la *Chiourme galante*.

Enfin, *la Tortue exaspérée* qui, aux jours de sa jeunesse, donnait le ton à la *Haute pègre* parisienne et aux *Bonnets verts* de Toulon.

Outre ces quatre héros des colonies transatlantiques, qui ont fait leurs preuves dans les vingt arrondissements de Paris et aux environs, un jeune homme, presque un enfant, la *Folle Jeunesse*, espoir des anciens, se tenait debout à côté d'un colosse herculéen, dit la *Poigne rayée*, qui manœuvrait une poutre de navire en guise de gouvernail.

Au milieu de ce radeau de bois pourri s'élevait une tente de pourpre éclatante, aux arabesques de soie et d'or.

L'intérieur, tendu de cachemire et de tapis de Smyrne de nos premières manufactures, resplendissait

des richesses du luxe asiatique et de pierres précieuses.

Au premier abord, cette cachette orientale, habilement dissimulée par des piles de bois entre-croisées, paraissait vide; mais en regardant avec attention à la lueur d'une lampe d'albâtre transparente, à travers la vapeur des parfums des deux mondes, on aurait pu distinguer une jeune femme demi-nue, belle comme une esclave circassienne de quelque pirate ou de quelque corsaire, roulant nonchalamment entre ses doigts les grains d'ambre d'un collier dont les grappes étincelaient dans la pénombre, insouciante, et suivant, dans sa pensée mystérieuse, son rêve de haschich et d'opium.

Quand le train de bois flotté s'engagea sous l'arcade du pont de l'Hôtel-Dieu, une forme noire apparut au milieu, pendue par les mains.

Les mains lâchèrent prise...

Une masse tomba...

On entendit comme un clapotement...

L'eau s'ouvrit et absorba sa proie...

Quatre cris surhumains, partis des angles du radeau déchirèrent l'étendue...

Puis, d'un seul bond, tous disparurent sous les flots.

Ce fut comme une lutte grouillante et silencieuse dans l'abîme...

Au moment où les têtes reparurent à la surface, la jeune femme, qui se balançait au souffle de la brise, s'élança sur la poutre qui servait de gouvernail, la traversa avec la grâce agile d'une danseuse de corde, et plongea dans le gouffre...

Cinq hurlements étouffèrent le bruit de sa chute, et l'un des cinq nageurs s'élança comme une flèche dans l'abîme pour la seconde fois...

Les quatre mariniers étaient toujours debout sur le radeau, qui continuait sa course... Une main blanche sortit des flots, puis, à la lueur des becs de gaz, un homme se pencha.

(*La Suite au prochain numéro*).

Avis. — *Nous croyons devoir rappeler à nos souscripteurs que le prix du* JOURNAL POPULAIRE *reste fixé à* **Cinq centimes**. *Aucun sacrifice ne sera négligé par l'administration.*

NOS POSTILLONS ONT DES VESTES NEUVES!!!

CHAPITRE III

Si c'est Lui, ne le réveillons pas!!!

Laissons le vicomte penché sur la page inachevée, franchissons les montagnes, les plaines et les océans, et entrons dans la *Pagode sacrée.*

C'est là que les Brahmines restent trente années sans parler, tousser ni cracher, contemplant les nombrils sacrés, moyennant quoi il leur est permis de manger des oignons, d'épouser trois femmes et de porter une chemise.

La déesse Kâly trône au milieu des prêtres et prépare les *Mystères des initiations.* Là est l'asile inviolable des *Serments terribles* et des *Ordres indiscutables*, de l'*Obéissance aveugle*, des *Machinations infernales.* La Déesse aux Six mains sanglantes éternue une fois dans le *Mouchoir sacré.* La *Caverne ténébreuse* s'éclaire. L'*Abîme insondable* s'ouvre. La *Fête sinistre*, les *Saturnales* et les *Sacrifices humains* s'accomplissent. Le fer de la justice se lève. Un homme apparaît au seuil du Temple. Tous se lèvent en tumulte, et au moment où son nom va sortir de trois cent mille poitrines, il fait un signe, et dit :

(*La Suite au prochain numéro.*)

Malgré les mesures de l'administration, les femmes enceintes l'ONT LU!!!

LE MAL EST IRRÉPARABLE!

Elles peuvent continuer!!!

CHAPITRE IV

Oui, c'est bien Lui!!!

Amis, Frères, Étrangleurs, Chefs, c'est moi!!!

Quel était l'homme qui venait de parler?

. . . . . .

La veille, le fleuve l'avait englouti; mais la jeune fille au corsage moiré, légère comme les phalènes des lacs bleus et paisibles, l'avait jeté inanimé aux quatre conducteurs du radeau.

Quand il revint à lui, il porta la main à son front.

Il se souvenait!!!

Vingt fois, sous vingt ponts, supendu à vingt arches, vingt suicides avaient été déjoués.

Vint fois le fleuve l'avait absorbé!

Vingt fois la jeune fille, toujours souriante, avait repris sa proie!

Il se leva, debout devant elle, ruisselant encore, les cheveux collés sur les tempes, impassible et calme comme un jeune dieu.

— Ecoute, dit-il, je suis las d'un amour que tu m'imposes... Depuis le jour où je t'ai rencontrée, mille femmes qu'on envie, mille femmes pour lesquelles on se ruine, on devient fou, on meurt... mille femmes ont tenté comme toi d'être aimées de l'homme que tu crois avoir sauvé... Ah! tais-toi et ne m'interromps pas... Ces femmes, elles se sont tordues à mes pieds, comme des reptiles, dans un impuissant délire; ces femmes épuisées ont roulé du trône de l'idéal au ruisseau de la

honte; je leur ai dit mon nom... Ah! ah! ah! tais-toi, maudite!...

— Arrière! cria la jeune femme, la main crispée sur un poignard turc au fourreau d'ivoire. Arrière! A moi!!!

Les hommes parurent.

— Saisissez-le.

Au moment où ils s'approchaient pour exécuter cet ordre, tous reculèrent en s'écriant :

C'est LUI! C'est LUI!! C'est LUI!!!

LUI, se tournant alors vers la femme renversée en arrière, les cheveux épars et les reins brisés :

Voici mon dernier mot.

Je suis TRENLAMOR.

— C'est faux!

— Dirigez ce radeau sous les latitudes les plus boréales de l'Océan Pacifique.

— Tu es...

— ROC...

— AMBOLE. Enfer et damnation! Est-ce ton DERNIER MOT?

Un sinistre ricanement fut sa seule réponse, et lui posant le genou sur la gorge...

(*La Suite à demain.*)

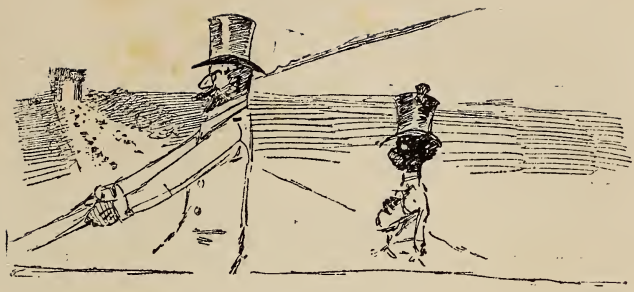
DERNIER AVIS. — *Les souscripteurs dont l'abonnement expire sont invités à le renouveler pour* DIX ANS AU MINIMUM, *et ne recevront pas ce qui a déjà paru* de TRENLAMOR.

CHAPITRE V

Où Trenlamor, issu de race royale, prend le commandement des Etrangleurs.

Par une soirée tiède et parfumée des tropiques, une pauvre esclave, les fers aux mains, s'agenouillait aux pieds de la déesse farouche, gardée par six porteurs du *Journal populaire*. C'était elle ! ! ! *Fleur de Marie*...*Le Chourineur*... *Salvator*... *Monsieur Javal*... TOUS ! TOUS ! ! TOUS ! ! !

FIN DU PROLOGUE



TRENLAMOR

L'ENVERS D'UN ROMAN NOIR

Par une belle crotte du mois de février de l'année 18**, vers deux heures de l'après-midi, une américaine, attelée d'un trotteur russe, noir comme l'ébène, filait le long du boulevard, dans la direction des Champs-Elysées, conduite par un jeune homme, sec et correct comme un gentleman, immobile sur le siège, les jambes à peine pliées, les bras étendus, le cigare aux lèvres. Sur le siège fixé à l'arrière de la voiture, un groom, noir comme le diable et gros comme le poing, taille de gnôme et face d'Arlequin, se tenait les bras croisés, semblable à un automate.

Les initiés, familiarisés avec les héros des romans à rallonges, à tiroirs, à trucs et à surprises, auraient sans doute reconnu un échantillon choisi de la *Manufacture de crimes* : mais ce n'était pas un héros de Balzac, de Frédéric Soulié, d'Eugène Sue, d'Alexandre Dumas et de Ponson du Terrail; ce n'etait ni de Marsay, ni

l'Homme noir, ni le prince Rodolphe, ni Monte-Christo, ni Rocambole. C'était un personnage étrange et bizarre, un dieu terrestre, hardi comme Lovelace, brave comme don Juan, fort comme Spartacus, savant comme Faust, mélancolique comme Hamlet, pâle comme César, ardent comme Desgrieux, bercé sur l'Océan féminin comme Roméo sur son échelle de soie.

Qui est-ce?

Cet homme est TRENLAMOR, marquis de Brest, duc de Toulon, prince de Cayenne et autres lieux de plaisance dont j'ignore les noms, ambassadeur extraordinaire de la Nouvelle-Calédonie, grand'croix des Deux-Larrons du Golgotha, gouverneur des succursales occultes de la Banque de France, conservateur du musée des planches à billets, trésorier des filous internationaux, général des Chevaliers du roman-feuilleton.

A sa seule apparition, les femmes deviennent folles et se roulent à ses pieds comme des panthères. Dans toutes les villes du globe, il est sûr de trouver un oreiller pour reposer sa tête. Il magnétise, il ensorcelle, il tue les jeunes filles. C'est Barbe-Bleue, doublé d'un vampire. Il traverse le monde comme un triomphateur sur son char, avec un rictus léonin et les beaux yeux de Tibère. Les balles ne peuvent le trouer, la flamme le caresse comme une salamandre, la vague le rejette au rivage, le vitriol le ranime, le poignard rebondit faussé sur ses muscles marmoréens. On le verra ramper dans les savanes en feu, nager dans le sang écumeux, se battre à coups de poings avec des troupeaux de tigres.

Où va-t-il?

C'est l'heure nocturne.

Arrivé au pied du mur du Père-Lachaise, il lance un câble terminé par une ancre.

Le mur est franchi. Trenlamor se dirige d'un pied familier vers un mausolée de marbre, et descend l'escalier qui conduit au caveau souterrain, éclairé par la faible lueur d'une lampe d'albâtre.

LA BELLE COMTESSE

Là dort un cadavre enfermé dans sept cercueils.

Trenlamor presse un ressort. Une dalle de marbre

noir se soulève, les sept cercueils s'ouvrent... Une femme, — qu'elle avait dû être belle! — apparaît étendue, roide, dans un costume de parade, le front cerclé d'un diadème dont l'éclat flamboie au milieu des ténèbres. Le manche d'un poignard sort de sa poitrine de neige. Un cordon est noué à son poignet, dont la main a été coupée.

Trenlamor la contemple un instant, les bras croisés, la lèvre tordue par un rictus infernal.

— Eh bien, dit-il d'une voix stridente, qui résonnait

avec une vibration tombale dans la sonorité du vide, es-tu prête à me suivre?

Le cadavre se souleva. Trenlamor dégagea le cordon passé autour de son poignet et murmura à son oreille :

« La lune se lève derrière les peupliers. Les vierges pâles attendent le Vampire! »

Soudain des murmures troublèrent le silence de la nuit, des ombres blanches flottèrent. C'était l'heure de la grande mélancolie du soir.

— Voilà le signal, dit Trenlamor. La *Folle-Jeunesse* s'approcha...

(*La suite à demain.*)

L'aube estompait d'un reflet blafard les toits et les cheminées, quand les derniers coups de marteau retentirent sur la caisse fermée portant ces indications :

HAUT — BAS -- FRAGILE.

Cette opération terminée, Trenlamor fit charger la caisse sur la berline, puis il partit à fond de train dans la direction de la rue Jean-Jacques-Rousseau en murmurant :

« Cette lettre, il me la faut, à tout prix, dussé-je la payer au poids de l'or ! »

(*La suite à demain.*)

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR

Monsieur le rédacteur,

Je suis avec sympathie les péripéties du roman de *Trenlamor*, et le feuilleton d'hier m'inspire une réflexion. La

lettre dont il s'agit doit être d'une importance capitale, et la payer au poids de l'or, — deux francs le gramme, — c'est peu.

Veuillez agréer, etc.

L'ABONNÉ DE LA FONDATION.

La grande Boîte aux lettres de la rue Jean-Jacques-Rousseau montrait son ouverture béante, sinistre et mystérieuse comme la Gueule de bronze.

Un factionnaire se tenait debout dans la crypte, beau comme un licteur de César.

— Qui vive!

TRENLAMOR! répondit l'homme du cimetière, en accompagnant ce nom d'un coup de poignard.

Le factionnaire roula comme un gladiateur sur le sable du cirque.

Trenlamor traça rapidement ces mots au crayon et les glissa dans le canon de son fusil : P. P. C. T. F.

Puis il jeta à la boîte le cadavre du factionnaire et la caisse qui renfermait le cadavre de la *Belle Comtesse.*

La première levée était faite quand le coupé de Trenlamor s'arrêta au N° 19 de la rue des Martyrs.

A ce moment, un rassemblement obstruait la rue dans toute sa largeur.

Les omnibus s'étaient arrêtés.

Une femme, prise des douleurs de l'enfantement, venait d'accoucher sous la porte cochère...

(*La suite à demain.*)

L'ACCOUCHEMENT MYSTÉRIEUX

Il pleuvait à verse.

Depuis quelques instants, un personnage singulier observait cette scène.

Par intervalles, son œil brillait d'un éclat métallique et un éclair mourait sous sa paupière.

— Place! place! cria la foule, un médecin!

Il s'approcha. Les groupes s'écartèrent respectueusement devant ce grand vieillard, sec et nerveux, aux allures diplomatiques.

Il était vêtu d'une redingote bleue boutonnée, d'un pantalon noisette et d'un gilet de satin noir. Un chapeau gris, des gants clairs, une cravate blanche et un lorgnon d'or complétaient son costume.

Ce roi silencieux de Paris était connu sous le nom du *Sanglier*, le Chasseur d'hommes.

C'était *Monsieur Jacquin !*

— Arrêtez cette femme, dit-il d'un ton sec.

Une sourde rumeur s'éleva du milieu de la foule qui l'environnait.

Il ajouta : Cette femme est un homme déguisé, et l'enfant est faux comme la mère... Il est en porcelaine.

Ces mots à peine prononcés, un jeune homme s'avança et dit d'une voix respectueuse, en montrant le fiacre qui l'avait amené : — Montez, Madame.

Trenlamor et Jacquin étaient aux prises.

Ils s'observèrent un moment en silence, comme deux athlètes.

La foule s'écoula, comprenant qu'un drame se jouait entre ces Hommes-tigres.

Monsieur Jacquin fit un signe...

Le fiacre roula emportant Trenlamor, la fausse mère et le bébé artificiel.

. . . . . .

Le soir même, on lisait dans tous les journaux de la capitale :

« Un drame terrible et mystérieux vient de jeter la consternation dans le quartier de la rue des Martyrs, etc., etc.

» Au moment où nous mettons sous presse, l'enfant a été retrouvé dans le bassin de la Fontaine-Molière,

emmaillotté dans des langes aristocratiques portant les indications suivantes :

» *Mané — Thécel — Pharès* — T. F. — P. P. C.

» L'instruction est commencée. L'Académie des Sciences se réunira ce soir pour étudier l'enfant de porcelaine. — A demain les détails. »

(*La suite au prochain numéro.*)

T. F. — P. P. C.

L'heure était solennelle.

Champollion apparut, comme autrefois l'Ombre de Samuel.

Toutes les poitrines étaient oppressées.

Champollion prit la parole, et prononça un discours qui se prolongea pendant trois séances consécutives. A

la quatrième, il aborda l'explication du *Mané — Thécel — Pharès*, qu'il enveloppa dans cette formule mystérieuse :

MANÉ — *Le Bon Bock.*

— Quant aux initiales T. F., poursuivit l'ombre de Champollion, diverses versions s'offrent à l'imagination ravie :

1° *Théâtre-Français,* — Dans cette hypothèse, l'enfant trouvé serait réexpédié à la Porte-Saint-Martin.

2° *Travaux Forcés.* — Interprétation qui laisserait supposer que l'enfant a quitté la Nouvelle Calédonie, comme Moïse flotté sur le Nil, ou M. Rochefort.

Enfin, Messieurs, après avoir interrogé l'Obélisque, je me suis arrêté à cette version :

TRÈS FRAGILE

Passons maintenant au dernier problème hiéroglyphique P. P. C.

P P. C. — *Pour Prendre Congé,*
P. P. C. — *Parti Pour Cayenne.*
P. P. C. — *Pétrolez Paris Capitale.*
P. P. C. — ???

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR.

Monsieur le rédacteur,

Je fais volontiers la dépense d'un deuxième timbre-poste pour vous signaler quelques erreurs de détail échappées à l'auteur de *Trenlamor* dans le feu de la composition.

Le héros apparaît dans une *américaine*. Au Père-Lachaise, c'est une *berline;* à la poste aux lettres, un *coupé;* rue des Martyrs, un *fiacre*, puis un *landau* et une *victoria.* Le cheval et l'attelage de ces véhicules filent constamment avec rapidité, pendant plus de soixante heures, sans que personne songe à leur donner à boire et à manger. Je comprends

très bien qu'on jette un cadavre dans la boîte aux lettres, sans cela un roman ne serait pas une œuvre d'imagination; mais quelques détails vrais sont agréables au lecteur.

Veuillez agréer, etc.

L'Abonné de la fondation.

CARTE POSTALE. — *A Monsieur* CLODION.

Toute a copie est composée. Elle sera lue en première et en pages ce soir. Il y a dix-sept lignes de moins pour le feuilleton n° 4, et quatorze pour le feuilleton n° 5. Avec du blanc, nous tombons en belle fin. Je n'ai plus assez de copie pour les douze colonnes du n° 6 ; il manque trois colonnes. Je compte que vous apporterez de la copie demain en venant lire vos épreuves.

Le Metteur en pages.

AU JOURNAL

— Dites donc, s'écria le rédacteur en chef à la vue de l'illustre auteur de *Trenlamor*, ça ne va pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Le feuilleton.

— Bah!

— Non. J'ai reçu ce matin la lettre d'un concierge, M. Scévola, rue des Martyrs. Il se plaint de ce que vous placez une scène de votre roman dans sa maison.

— J'avais mis en effet le n° 19, comme j'aurais mis 69. Il n'y a qu'à faire venir ce concierge irascible, et lui dire que le fait provient d'une erreur d'imprimerie. Je mettrai le n° 319.

— Mais il n'y a pas de n° 319, rue des Martyrs.

— Si je mets un numéro existant, je tombe de Charybde en Scylla, de concierge en portière, et ce sera à recommencer.

— Voilà la lettre.

A *Monsieur* CLODION, *au Journal*

Je suis le concierge du 19 de la rue des Martyrs. Dans l'histoire de *Trenlamor*, je joue un drôle de *personage*. Songez, *mossieu*, qu'il y a quarante-sept mille concierges à Paris, électeurs et éligibles, et qu'un *hauteur* qui se respecte doit parler avec considération de citoyens honorables, qui ont le droit de ne pas être bafoués dans votre journal.

Je compte sur votre loyauté pour rétracter vos calomnies, qui courent dans mon quartier.

Je vous salue.

SCÉVOLA M...

— Ce n'est pas tout, reprit le rédacteur en chef.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— On nous menace d'un procès... Et puis, je vous dirai que votre feuilleton n'est pas dans le genre du journal. Il y a du récit et du dialogue.

— A moins d'écrire en vers, je ne vois pas...

— Enfin, ça n'est pas ça. On voit que vous ne connaissez pas notre public, mon cher monsieur Clodion. Il lui faut des cadavres.

— Des cadavres? Mais *Trenlamor* sème des cadavres comme des petits pois.

— Vous n'y êtes pas. Il faut qu'on voie le sang, les *tripes!*... puis vous mettez du latin: *Alea jacta est!* Comment voulez-vous qu'on comprenne ça?

— Vous savez que César avait une maîtresse qui s'appelait *Léa*. Après avoir franchi le *Rubicon*, lequel devrait s'appliquer à l'écarté au lieu du jeu de piquet, il s'écria: *A Léa, jacta est!*

— Eh bien, il fallait expliquer cela aux lecteurs et le mettre en français.

— Je prends note.

— Voyez-vous, ce qui nuit au succès de *Trenlamor*, c'est que vous n'avez pas l'air de croire que c'est arrivé. Votre début est absolument raté. Ces machines-là sont passées de mode. Le public n'en veut plus, il faut trouver autre chose... A propos, voici des lettres pour vous.

Mon bébé,

'achète ton journal tous les matins. Tu serais bien aimable de me le faire envoyer. J'ai vu ton portrait, mais tu n'es pas si joli que ça.

BICHETTE.

Monsieur,

Vous excuserez ma demande si elle est indiscrète. *Eva*, dites-vous, est un ange de la terre qui fait croire au ciel. Ce nom est le mien, et je m'intéresse à votre héroïne.

Je vous en prie, Monsieur, ne la faites pas mourir.

Agréez mes salutations sympathiques.

ÉVA STANLAY.

Londres, rue du Muséum,

Espèce de muffe, n'as pas l'air de te fiche de la *Folle-Jeunesse*. C'est un bon zig. J'ai casqué de mes trois sous pour acheter ta gueule. Blague pas les amis.

Ton bonhomme est un feignant. Je comprends rien à cette machine-là; ça m'embête, mais je la lis tout de même.

CREVANT.

CHASSE A L'HOMME

Arrêtez cet homme !

Ce fut une poursuite insensée. Paris a environ cinquante mille maisons. Trenlamor les parcourut une à une, de toit en toit, poursuivi par trois cents limiers du service de sûreté.

Abrité par une cheminée, il criait de temps en temps : *Coucou ? — Le voilà.*

Forcé dans ses retranchements et arrivé sur le bateau de la Samaritaine, il se lança dans le fleuve.

L'eau se creusa en entonnoir...

Tout disparut...

On vit alors un étrange spectacle. Pour la première

fois depuis Philippe-Auguste, on démarra ce bateau légendaire, dont la cheminée corinthienne est ornée de palmes métalliques en éventail. Mais c'est en vain qu'on sonda le fleuve. Trenlamor avait nagé entre deux eaux jusqu'à la pointe de l'île, gardant sa respiration pendant plusieurs heures.

Le soir venu, il put gagner le *Chalet du Vert-Galant* sans encombre. Quelques instants après, il trouvait un asile dans le ventre du cheval d'Henri IV. Une fois là, il flamba une allumette et consulta sa montre. Par suite de son séjour prolongé dans l'eau, elle s'était arrêtée... Onze heures sonnèrent aux horloges voisines... C'était la minute choisie où des mains dévouées avaient tout préparé pour sa fuite. Une lueur rougeâtre planait sur Paris. Les pompes arrivaient au pas de course.

Trenlamor sortit de sa cachette.

La chasse à l'homme recommença, folle, ardente, insensée.

La maison était en feu.

Trenlamor s'élança dans les escaliers, dont la spirale se tordait au milieu de la fournaise.

Personne n'avait osé le suivre.

Bientôt on vit sa silhouette noire apparaître dans l'encadrement d'une croisée du troisième étage qui vomissait des flammes.

La lettre était là.

Au moment où il venait de s'en emparer et se disposait à la lire, debout dans cette apothéose infernale, un phénomène inattendu se produisit. La lettre brûlait dans sa main !!! Il avait eu le temps de déchiffrer ces mots magiques, qui dansaient devant ses yeux comme les étincelles de l'incendie :

« Le Testament... deux enfants... village de Sicile... »

Mais le secret fatal lui échappait toujours, et la comtesse l'avait emporté dans sa tombe.

Le toit s'effondra. Les six étages s'abîmèrent les uns sur les autres.

En fouillant les décombres fumants, on retrouva un corps carbonisé.

On put croire un instant que Trenlamor avait enfin succombé dans ce long duel contre la Mort, mais elle ne tenait pas encore sa proie.

Le cadavre était celui d'un épicier débonnaire, mais prévaricateur, qui avait voulu sauver un stock de conserves alimentaires caché dans sa cave.

LA MAIN COUPÉE

Vers trois heures du matin, au premier cri d'alarme : « *A moi ! à l'assassin ! au secours !* » les bourgeois hoquetonnés de la bonne ville de Paris sortirent en armes et en chemise de leurs demeures.

Le guetteur de Notre-Dame-de-Lorette avait tendu

les chaînes pour barrer toutes les rues du carrefour formant étoile autour du lieu d'asile.

Mâchefer, poigne d'acier et crâne de plomb, avait mis

en fuite une troupe de jeunes débauchés, et avait tenu tête aux spadassins en attendant du secours.

. . . . . .

Tout est rentré dans le calme. Les ravisseurs ont pu gravir les hauteurs, où leurs repaires sont perchés comme des nids d'aigle, et les bourgeois grelottants ont regagné leurs maisons, appuyés sur leurs longues épées.

Le bruit d'une voiture rapide se perd dans l'éloignement. Le Vampire emporte sa proie, qui se débat comme une colombe surprise par un aigle.

Quelque chose brille sur la terre rouge de sang.

C'est un diamant au doigt d'une main coupée.

« Et maintenant, murmura M. Jacquin en sortant de l'ombre, à nous deux, Trenlamor ! Eva est ma fille ! »

MONSIEUR JACQUIN

Monsieur Jacquin, le terrible Chasseur d'hommes, avec lequel le lecteur a fait connaissance lors de l'accouchement mystérieux de la rue des Martyrs, était le

chef occulte et suprême de toutes les polices européennes. Son œil gris, qui perçait à jour, sondait une

conscience cuirassée comme il lisait une lettre au fond d'un tiroir fermé. Il entrait dans le palais des rois comme dans une taverne, et son redoutable pouvoir s'étendait jusqu'aux extrémités du globe. Partout où Trenlamor avait marqué l'empreinte de son pas, Monsieur Jacquin suivait la piste.

Leur première rencontre avait eu lieu, — il y a bien des années de cela, — le jour même où la comtesse Impéria était conduite à l'autel par le comte Fridolin de la Barbèche.

Depuis cette époque, Monsieur Jacquin faisait filer à vue, jour et nuit, son insaisissable adversaire, par le plus habile de ses lieutenants : *l'Ombre*. L'Ombre excellait dans les cochers, les commissionnaires et les joueurs d'orgue, mais on peut dire qu'il était universel et apte à jouer tous les rôles. Quelque temps avant, Eva avait disparu. Elle allait atteindre sa quinzième année. L'Ombre, mis en campagne, l'avait ramenée à son père. C'était son quatrième enlèvement, mais elle était toujours pure. Fatigué du crime, Trenlamor aspirait à la vertu ; rassasié de plaisirs, il avait la nostalgie de l'amour.

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR

Monsieur le rédacteur,

Je suis le roman de *Trenlamor* avec un plaisir énorme qui serait sans nuage, si la manie de l'exactitude dans les détails n'empoisonnait mes joies les plus pures. Il y a trois cent vingt-sept personnages en scène dans le Prologue, lequel précède les événements de vingt-cinq ans. Il serait désirable que l'auteur eût songé à leur concordance.

Ainsi, M. Jacquin, vieillard aujourd'hui, n'aurait eu que sept ans au prologue, et sa fille Éva, au contraire, avait dans le feuilleton d'hier, soixante-sept ans. Elle a donc pu voir notre immortelle République de 1789, la scène se passant en 1848. (Voir *Trenlamor*, feuilleton du 22, daté du 23,

4e colonne de la 2e page.) Je crois que la semaine dernière, M. Jacquin a fait des perquisitions dans une maison qui

doit avoir au moins dix-huit étages, mais je n'insiste pas.

Veuillez agréer, etc.

L'Abonné de la fondation.

DUEL A MORT

Cette fois, Trenlamor allait reprendre le secret qui pesait sur sa vie, et soulever un coin du voile qui enveloppait sa destinée.

Un homme était debout devant lui, un masque rouge sur le visage.

— Que veux-tu ? dit Trenlamor.

— Votre vie contre la mienne.

— Un duel ? dit Trenlamor avec un sourire.

— Monsieur le comte, c'est un duel à mort.

— Je ne le propose jamais, mais je l'accepte toujours.

— C'est la volonté de celui qui...

— N'achève pas... Ton heure ?

— Quatre heures.

— Le lieu ?

— La place de Grève.

— Ton nom ?

— Je suis le bourreau.

Trenlamor éclata de rire.

— Ainsi, dit-il, je me bats en duel avec un adversaire qui n'a jamais manqué son homme ?

— Jamais.

— Je préfère le pistolet à bout portant, une seule arme chargée.

— En ce cas, dit M. Jacquin avec courtoisie, je tire le

premier.

Trenlamor, couché en joue, laissa échapper un ricanement sec, et un rictus sardonique plissa sa lèvre.

— Un instant, de grâce.

— Ah ! des révélations ?

— Oui...

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte.

— Mon cher Monsieur Jacquin, au lieu de venir me chasser en forêt comme une bête fauve, je vous conseille de vous assurer que la *Colombe* est toujours dans l'arche.

— Trenlamor !!!

— Eh bien ?

— Eva est ma fille

— Eva est ma...

Une détonation se fit entendre.

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR

Monsieur le rédacteur,

Depuis trois jours, j'attends avec impatience le dénouemen du duel à mort de M. Jacquin et de Trenlamor. Cette détonation n'a pas été expliquée, et nous retrouvons les deux adversaires amis pour la vie. Je me plais à supposer que quelque garde-chasse aura tiré un lapin dans la forêt, ou que le coup de pistolet sera parti par mégarde.

C'est égal, M. Jacquin est un homme bien fort. Quant à Trenlamor, c'est tout simplement mon idéal. Grande poésie, monsieur, que cette création. Hier, mon concierge a dit à son épouse, par ordre du médecin, que le journal était supprimé Cette malheureuse femme ne dormait plus.

Veuillez agréer, etc.

L'Abonné de la fondation.

L'ÉVASION

Il n'y a pas d'exemple, dans les annales criminelles, d'une évasion de Mazas ; mais Trenlamor, dans un cachot muré, eût fait éclater son armure de pierre. Plus

tard, nous le verrons sortir vivant de la tombe. N'anticipons pas sur les événements.

Une fois dans sa cellule, gardé à vue par deux hommes Trenlamor avait obtenu l'autorisation de fabriquer des ballons captifs. A l'heure de la promenade au préau, comme il expliquait à ses gardiens la théorie de la pesanteur spécifique du gaz hydrogène, il s'élança d'un bond et disparut au milieu d'un nuage rouge, qui s'éleva majestueusement dans les airs.

Au moment où il planait dans l'espace, il aperçut un ballon-monstre qui arrivait en sens contraire, jetant son lest et faisant des signaux de détresse. Puis ces deux mots retentirent à douze mille mètres au-dessus du niveau de la mer :

JACQUIN ! — TRENLAMOR !

LE MUSÉE DES CADAVRES

Monsieur Jacquin avait surpris le secret de Trenlamor. Il avait une copie de ses soixante-sept contrats de mariage et il voulait voir ses épouses.

Arrivé à l'hôtel Barras, il fit jouer un ressort, une porte s'ouvrit, et il se trouva au milieu d'une vaste salle, tendue de velours noir, semé de larmes d'argent et de têtes de mort.

Soixante-sept cadavres de femmes étaient alignés et soigneusement étiquetés, au fond d'une série de chapelles ardentes, illuminées *à giorno* par des cierges énormes et des lampes colossales.

Comme il arpentait ces catacombes du moderne Barbe-

Bleue, une porte secrète s'ouvrit, la tapisserie se souleva, et Trenlamor apparut, tenant par la main la *Comtesse de cire*.

— Qu'avaient-elles donc fait pour mourir si jeunes? demanda M. Jacquin d'une voix grave.

Trenlamor répondit simplement :

— Elles m'aimaient.

. . . . . .

LES OUBLIETTES DE L'HÔTEL BARRAS

Dans les salons de l'hôtel Barras se pressaient les aristocraties parisiennes. Tout ce qui avait un nom, de l'or ou du talent, assistait à cette fête unique; toutes les femmes étaient belles, oh! mais belles à faire damner. La comtesse Impéria était la reine de ces enchantements. Un timbre d'or annonçait, de minute en minute, l'arrivée de quelque cavalier joyeux ou d'une patricienne. L'or ruisselait sur les tables de jeu, au rhythme voilé

d'une valse en sourdine. Les couples tourbillonnaient dans les salons.

Trenlamor avait entraîné la comtesse dans la serre.

— Vous aimez Eva? dit-elle d'une voix saccadée.

— Oui, je l'aime.

— Et moi?

— Je t'adore.
— Choisis.
— Ah! comtesse...
— On nous écoute.

Pendant cette conversation, un jeune homme était entré dans la serre pour y trouver un peu de fraîcheur, peut-être pour y rêver.

— Monsieur, dit Trenlamor en marchant à lui avec désinvolture, il y a des secrets mortels, des secrets, monsieur, qui brûlent les poitrines, des secrets, monsieur, qui doivent être étouffés par une poignée de terre dans la bouche.

Le jeune homme, surpris, était resté immobile, les pieds cloués au sol.

— Il est nécessaire, ajouta Trenlamor avec le ton de la plus exquise courtoisie, pour le repos de madame, pour le vôtre et pour le mien, que vous disparaissiez pendant quelques heures.

Disant ces mots, il posa la main sur une caisse d'oranger, qui se changea en fauteuil magique, et le témoin muet de cette scène s'entonça dans des profondeurs inconnues.

— Maintenant, comtesse, dit Trenlamor en lui présentant la main, direz-vous encore que j'ai des caprices?

— Vous me faites horreur, dit la comtesse; mais rentrons au bal, j'aurai la force de sourire... Ciel!... le comte!...

— Le comte sera mort demain, Madame.

— Allons, je vous pardonne.

Le comte fit un pas à leur rencontre.

(*La suite à demain.*)

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR

Monsieur le rédacteur,

J'espérais avoir des nouvelles, dans le feuilleton de ce matin, du jeune rêveur qui a disparu dans les *Oubliettes de l'hôtel Barras;* mais il n'en est pas question depuis plusieurs jours. Je comprends que des préoccupations supérieures

plus immédiates, absorbent l'intérêt et fassent oublier les personnages épisodiques. Cependant, Monsieur, je ne vous dissimulerai pas que ce jeune homme, en habit de bal dans une cave, m'intéresse. Son seul crime est d'avoir entendu quelques mots d'une conversation de Trenlamor et de la Belle comtesse. Que Trenlamor le supprime, je le conçois; mais a-t-il songé à donner des ordres pour qu'on passe à boire et à manger à ce témoin au secret? Au moyen âge, on avait quelquefois cette précaution. Je serais désolé d'apprendre que ce jeune homme est mort de faim; un tel malheur serait immérité. Malgré tout le talent si sympathique de l'auteur, j'ai peur qu'il n'ait décidément oublié le jeune homme du bal. Mais la comtesse est femme, j'aime mieux espérer qu'elle est allée le consoler.

L'Abonné de la fondation.

CHAPITRE ESCAMOTÉ.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à demain la suite de notre émouvant feuilleton:

TRENLAMOR.

PARIS NOCTURNE

UN COUP DE FILET

Paris ne dort pas. Jamais la lumière ne fait place à l'ombre, le bruit au silence, l'activité au repos. Au milieu de la nuit, quand on prête l'oreille, on entend le bouillonnement de la grande cuve en fermentation, semblable à la plainte infinie de la mer sur ses grêves. Paris a son flux et son reflux. A l'heure où les boutiques se ferment, où les théâtres se vident, où les rues se dépeuplent, où les dernières voitures filent plus rapides, un roulement sourd recommence. Ce sont les charrettes des maraîchers et les camions des chemins de fer, affluents des environs et des provinces, qui viennent se jeter dans le Grand Océan parisien.

Puis la mer monte. Le monstre s'éveille.

L'aube commençait à blanchir les toits et les cheminées, quand la comtesse Impéria, suivie d'Eva tremblante, pénétra dans un des bouges de la Halle.

— Je vous ai amenée ici, dit la comtesse, pour vous apprendre à connaître celui qui vous aime.

Eva fixa sur elle son œil bleu comme l'azur du ciel, limpide comme le regard des enfants, farouche comme l'œil des gazelles.

La comtesse poursuivit :

— Son nom est *Trenlamor*... Trenlamor le faussaire, le bandit, l'assassin, le vampire...

— Quel bonheur! dit Eva, les mains jointes.

— Ignorez-vous que Trenlamor s'est marié soixante-sept fois, et qu'il a tué toutes ses femmes?

— Comme Barbe-Bleue ? dit l'enfant, pour qui le mot crime était un mot vide, un conte de fées. Où est-il ?

— Le voilà, dit la comtesse, en désignant une forme humaine accroupie dans un coin. Il est ivre-mort.

— Comme il dort bien.
— Vous l'aimez encore?
— Oh! maintenant, je l'aime bien mieux.
Trenlamor ouvrit les yeux.
A la vue de la comtesse et d'Eva, il comprit que la colombe était sous l'influence du regard fascinateur de la vipère.
— Eva, dit-il, cette femme vous a parlé. Elle a empoisonné votre âme. Elle va mourir.
— Avec ma permission, dit une voix sonore. Tu ne m'attendais pas, Trenlamor?
— Qui es-tu?
— Le Commandeur.
— J'ai soupé.
— Alors écoute ceci :

(*La suite à demain.*)

NAUFRAGE

Après l'enlèvement d'Eva, cachée au couvent des Miramionnes, et descendue du sommet des falaises au moyen d'une corde de dix-sept cents pieds, le navire s'éloigna des côtes.

Une fusée s'élança dans les routes de l'atmosphère, et une étoile bleue s'éteignit à la surface des flots, comme si les étoiles du ciel avaient chassé cette sœur de la terre égarée dans les régions sidérales.

Bientôt la fumée du vapeur, qui flottait comme un panache en traçant un sillon aérien, se perdit sous l'horizon.

Seul dans une barque avec *L'ombre*, son lieutenant fidèle, Monsieur Jacquin allait fouiller le monde pour retrouver sa fille.

Un mois environ s'était écoulé, lorsque la frêle em-

barcation se trouva par 147° de latitude N.-N.-O. dans les parages du Pacifique.

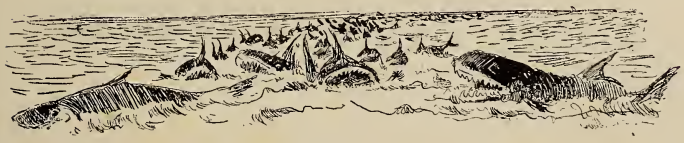
Un navire était en vue.

— Eva ! cria Monsieur Jacquin.

Un appel déchira les airs. Puis trois coups de canon, prolongés comme des grondements de tonnerre, roulèrent dans l'étendue.

De loin, M. Jacquin put encore apercevoir une forme blanche qui se débattait à l'arrière du navire, puis elle disparut, lancée dans les abîmes bleus...

(*La suite à demain.*)



TERRE

Latempête se déchaînait dans son horreur magnifique. Quand la barque accosta le vaisseau comme une ga-

zelle à la rencontre d'un mastodonte, les vagues s'écroulaient autour des flancs du navire qui ne gouvernait plus. Les coups de mer avaient éteint les feux. Le pont était désert, abandonné.

— Doublons le cap Horn ! murmura M. Jacquin.

Au moment où Trenlamor avait reconnu que la lutte de l'homme contre les éléments était désormais inutile, il avait pris Eva sur ses épaules et s'était jeté à la mer.

Le calme était revenu; mais il allait rencontrer un danger plus menaçant que le tombeau liquide.

Il nageait au milieu d'une troupe de requins !

Ses deux mains, armées d'un poignard à manche sculpté, fendaient les flots avec énergie. A chaque élan, deux légers nuages roses coloraient la surface de la mer.

En moins de trois heures, il put faire ainsi quinze cents brassées et poignarder trois mille requins, qui flottaient autour de lui, le ventre en l'air.

Enfin Eva, toujours à cheval sur ses épaules, laissa échapper une exclamation joyeuse : *Terre !*

A peine sur le rivage, Trenlamor aperçut une troupe de cannibales qui allumaient des feux. On devinait que la civilisation européenne n'était pas inconnue à ces peuplades barbares. Les hommes portaient des caleçons de couleur.

. . . . . .

Au moment où l'infatigable M. Jacquin abordait à son tour, le chef de la tribu lui présenta un voile. C'était celui d'Eva. Puis, d'un geste expressif, il lui montra les profondeurs d'une forêt vierge.

— Ami, murmura M. Jacquin avec tristesse, j'arrive trop tard, et je ne puis conserver la moindre illusion sur le compte de cette forêt. Ma fille !...

(*La suite à demain.*)

LEQUEL, MON DIEU?

Pendant qu'Eva était ainsi enlevée en pleine fête, l'enfant avait été confié à une paysanne, qui s'était réfugiée dans les montagnes de Sicile.

Lorsque Trenlamor jugea que le moment était venu

pour l'enfant de passer des mains des femmes entre celles des hommes, il se rendit dans cette retraite, par une nuit sombre, à travers les sentiers de montagne qui lui étaient familiers. Le jour se levait quand il frappa à la porte de la cabane.

A sa vue, la paysanne lui montra deux enfants, vifs comme des lézards, aux cheveux ras et brillants, qui portaient sur leur visage cuivré la livrée du soleil.

— Femme, dit-il en lui jetant une bourse d'or, je viens chercher l'enfant que je t'ai confié.

— Ma foi, mon beau monsieur, répondit la fille de la nature, prenez celui que vous voudrez. J'ai élevé le vôtre avec le mien, et je n'ai jamais su les reconnaître.

— Par l'enfer! dit Trenlamor en levant le poignard sur le plus rapproché, tu parleras.

Après avoir renouvelé l'expérience et s'étant assuré que le *Jugement de Salomon* n'aboutirait à aucun résultat, il songea au *Massacre des Innocents;* mais après quelques instants de réflexion, il fit sortir les deux enfants, enferma la paysanne et mit le feu à la chaumière. « Morte la bête, mort le venin », dit-il en s'éloignant. Cette femme emportera mon secret.

C'est au retour de cette expédition que Trenlamor avait fait exécuter les deux enfants, l'un en faïence et l'autre en porcelaine, après avoir constaté que ce dernier portait sur la poitrine le signe fatal de la comtesse. Quant à la mère, elle figura en cire dans le Musée des cadavres, jusqu'au moment où Trenlamor put enlever son corps, déposé au cimetière du Père La Chaise.

Mais l'heure approchait où l'enfant allait connaître le mystère de sa naissance.

(*La suite à demain.*)

ASSASSINAT EN CHEMIN DE FER

Trenlamor, sous sa quarante-septième incarnation du marquis de la Rapière, et le comte Fridolin de la Barbèche, étaient seuls dans un compartiment de l'express de *Paris à Bordeaux*.

Le comte était monté à la station d'*Épernay*. Trenla-

mor ne pouvait exécuter son projet qu'à la faveur de la nuit. L'occasion favorable se présenta entre *Angoulême* et *La Rochelle*.

Vers *deux heures du matin*, ils étaient seuls. Pas une étoile ne brillait au ciel, et l'obscurité était profonde. Trenlamor avait tiré le store de soie sous la veilleuse du wagon.

Le comte Fridolin de la Barbèche, enveloppé d'une ample couverture de voyage, sommeillait dans un angle en face de lui.

Le train marchait à grande vitesse, comme si la locomotive était emportée par le vertige.

Trenlamor observait le visage débonnaire de son compagnon, écoutant machinalement le bruit de sa respiration régulière.

Se penchant alors à la portière, interrogeant l'ombre, il allongea doucement le bras, étreignit la gorge du dormeur, que sa main serra comme un étau, puis le renversant sur les coussins, il posa le genou sur la poitrine de sa victime étouffée en murmurant ce mot magique :

TRENLAMOR

Jugeant que le comte Fridolin de la Barbèche avait cessé de vivre, il enleva son portefeuille, ouvrit la portière du wagon et précipita le cadavre sur la voie.

Il s'était trompé de poche !

Le testament n'y était pas.

Une heure après, il déjeunait au *Café des Phares*, en face de la *Gironde*, et sablait une bouteille de *Volnay* à la santé du comte.

Le soir même il était à *Venise*.

(*La suite à demain.*)

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR

Monsieur le rédacteur,

Le roman de *Trenlamor* devient de plus en plus invraisemblable, et j'en suis affligé. Dans l'*assassinat en chemin de fer*, un crime s'accomplit entre Paris et Bordeaux. La victime prend le train à *Épernay* (station de la ligne de Mul-

house); elle est assassinée entre *Angoulême* et *La Rochelle* (la section d'embranchement des Charentes est à Poitiers), vers *deux heures du matin* (l'express de nuit passe à Angoulême à 4 heures 20 minutes du matin, et il fait jour). L'assassin arrive à Bordeaux, malgré ce singulier itinéraire; mais il ne peut déjeuner au *Café des Phares*, qui n'a jamais existé, ni en face de la *Gironde*, puisque c'est la *Garonne*, qui ne perd son nom qu'au Bec-d'Ambez. Il faut n'avoir aucune idée de Bordeaux pour supposer qu'un tavernier quelconque vendrait une bouteille de *Volnay*. Attribuant cette fantaisie à l'erreur d'un homme du Nord, il répondrait qu'il y a peut-être des vignes en Bourgogne, mais qu'il l'ignore, attendu que, hors de Bordeaux, il n'y a que de la piquette, des vins de pays non classés; bref, qu'il déteste les mystifications de commis-voyageurs.

Veuillez agréer, etc.

L'Abonné de la fondation.

Ici, une lacune de plusieurs feuilletons. La lettre suivante renouera la filière des événements :

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR

Monsieur le rédacteur,

Je ne doute pas que Trenlamor ne soit fort opulent, puisque son industrie est la fabrication des faux billets de banque mais il y a des bornes à la prodigalité. Qu'il jette un louis à un ouvreur de portières et paye cent francs un bouquet de violettes, c'est dans l'ordre. Cependant, d'après mes calculs approximatifs, il a dépensé près de vingt millions en deux jours aux acquisitions suivantes :

Enlèvement de mademoiselle Jenny l'ouvrière ; à ses complices, silence payé par des rentes viagères.

Acheté un château et ses dépendances dans les Pyrénées pour y passer sa nuit de noces.

Acheté un navire à vapeur pour l'emmener à Cadix.

Équipé deux mille volontaires pour prendre un couvent d'assaut, etc.

Je passe sur les menues dépenses, telles que de faire chauffer des trains spéciaux pour franchir vingt kilomètres, et d'assurer l'avenir d'une marchande de journaux; mais est-il nécessaire de dépenser le budget d'un État européen pour enlever une petite demoiselle qui ne demande pas mieux?

L'Abonné de la fondation.

LETTRE DU RÉDACTEUR EN CHEF

Cher monsieur Clodion,

Laissez-moi vous dire franchement que Trenlamor *n'a aucun succès, n'ayant aucun intérêt. Abrégez, abrégez donc, et terminez le plus promptement possible, si vous voulez prendre votre revanche.*

Cordialités.

Plénipo.

— Ah çà mais, se dit le littérateur Clodion, *Trenlamor* marche à toute vapeur sous une pluie de pommes cuites... Je commence à m'amuser prodigieusement... Ces incidents ne manquent pas d'une certaine gaieté.

Sans balancer, il dénoua son roman d'un seul coup. Le 122e et dernier feuilleton éclata comme une bombe.

EPILOGUE

LAISSEZ PASSER LA JUSTICE DE DIEU

Le pont d'un navire, tel fut le théâtre sur lequel allait se dénouer le drame sinistre de *Trenlamor*.

— Ecoute, dit M. Jacquin, il est des paroles qui séparent les destinées comme le coupant d'un glaive. Ton sort est entre mes mains.

— Décidez.

— Tout ou rien.

— Et que veut dire tout?

— Tu épouseras Eva, et ce navire vous emportera dans les mers du pôle.

— Lequel?

— Le pôle antarctique.

— Soit, dit Trenlamor en courbant la tête. J'ensevelirai l'amour d'Eva dans un linceul de neige.

Le navire quitta le rivage, et M. Jacquin murmura en le suivant des yeux sous l'horizon :

— *Laissez passer la justice de Dieu.*

Mais l'aurore de la régénération n'était qu'une aurore boréale, et à travers d'autres péripéties, M. Jacquin allait assister à la sombre tragédie des *Dernières armes de Trenlamor* !!!

FIN

LETTRE DE L'ABONNÉ ÉPILOGUEUR

Monsieur le rédacteur,

Je lis le mot *fin*, qui clôt le feuilleton de *Trenlamor*. Ce brusque dénouement, aussi inexplicable qu'inattendu, me plonge dans la consternation.

Il y avait une idée profonde dans *Trenlamor*. C'était un héros taillé sur le patron de Don Juan, qui épouse toutes les

emmes qu'il désire, et de *Polichinelle*, qui tue son enfant, assassine sa femme, rosse le commissaire, pend le bourreau et blague le diable. Permettez-moi, Monsieur, de vous dire que vos lecteurs n'y ont pas compris un mot, et *Trenlamor* a couronné ses crimes par la plus vaste des plaisanteries, celle de se moquer de moi. Je lui en fais mon compliment.

L'ABONNÉ DE LA FONDATION.

CLODION.

PROMENADE AU SALON

PAR LES COMPAGNONS DE LA MÉDUSE

LE SALON

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

AUTREFOIS

UN SALON DU XVIIIe SIÈCLE

Il est grand temps, mon cher ami, que vous veniez reprendre le tablier de votre enragée boutique. Je suis enseveli sous les épreuves et les planches, obsédé par les libraires, tracassé par des fâcheux, encombré d'affaires comme un procureur, de sollicitations comme un ministre, obligé d'aller voir la nouvelle tragédie de Voltaire, d'écrire des lettres pressées, sans compter celles de mon amie, qui n'attendent pas. Au lieu d'aller au Grandval, malgré la parole donnée au Baron, j'ai été au *Salon*. J'ai vu en courant les 3,000 chefs-d'œuvre de l'école moderne; me voilà sur les dents, mais la besogne est prête à l'heure. Je vous envoie un paquet de feuilles pêle-mêle; classez cela, et taillez en plein drap.

Il faudrait écrire plusieurs in-folios pour seulement analyser tous les objets de cette *Foire aux Tableaux*,

dont les trois-quarts sont admirables pour faire des paravents de cheminée. La mode est aux tableaux anecdotiques. Je remarque que la plupart des peintres cherchent l'originalité dans l'idée, au lieu de la chercher dans l'exécution. Est-ce que tous les sujets ne sont pas un prétexte suffisant pour faire de la mauvaise peinture? Mettre de l'esprit dans un tableau et de la couleur dans un livre, n'est-ce pas le renversement des lois naturelles de l'art, n'est-ce pas peindre avec un style et écrire avec un pinceau? On peut décerner un prix général de satisfaction. Là où il n'y a pas de choses exécrables, il ne

saurait y avoir beaucoup de chefs-d'œuvre, par la raison que là où il n'y a pas de grands crimes il ne saurait y avoir de grandes vertus. Ce qui doit consoler les hommes de talent, c'est ce principe indiscutable que plus une œuvre s'élève, plus le public se restreint.

Vous connaissez mes systèmes, je vous en fais grâce, et je n'écrirai pas une deuxième édition de ma théorie sur l'influence Postérité.

Tous ces artistes sont des négociants estimables et honnêtes, tous ces tableaux sont présentables et richement encadrés; mais j'aimerais mieux que les peintres

fussent des assassins, à la condition d'avoir du génie. Je pardonnerais volontiers à un artiste d'avoir égorgé une cuisinière s'il devait, dans son cachot, reproduire cette scène atroce avec vigueur, et remplacer son blaireau par une brosse de chiendent. Je le féliciterais de grand cœur s'il trouvait, en rentrant chez lui, une famille expirante de faim. A cet aspect, il jetterait sur la toile une esquisse inspirée ; il se représenterait lui-même au fond, dans l'attitude du repentir et du remords, les yeux fixés sur la statue de Polymnie. Que m'importeraient d'innocentes victimes si, pendant des siècles,

l'humanité se consolait par la contemplation de grandes œuvres ?

J'ai noté en passant une douzaine de toiles. Je ne vous les donne pas comme la fleur du panier, mais elles valent une mention.

Les apothicaires s'arrêtent volontiers devant *Madame Putiphar*, car il y a toujours une Putiphar au Salon de peinture. Elle se présente généralement au spectateur dans la pose d'une personne qui ne tient pas à montrer son visage. Elle retient Joseph à bras-le-corps, car le manteau classique n'est qu'une allégorie de vestiaire, un accessoire ridicule, aussi inutile que la chemise dans les arts plastiques. Il y avait là l'étoffe d'un sujet hardi; mais madame d'Aine vous dira que cette Putiphar est une c.... qui a bien le plus vilain c.. qui se puisse voir. Elle prétend qu'il ressemble à celui de Mlle Anselme, qu'elle a vu toute la nuit, en rêve. Je me plais à supposer que Mlle Anselme gagnerait à la réalité. Toujours est-il que Joseph n'a rien de bien sédui-

sant, mais je comprends qu'à la vue de Madame Putiphar, il cherche meilleure fortune ailleurs.

De même, il y a toujours un tableau galant, *La Querelle*. Un petit homme noir, mélancolique; une jolie marquise en robe de satin, avec un grand pli à la taille, faisant la moue, tous deux marchant sous le couvert d'une allée royale, un matin de printemps, les pieds dans la rosée et les yeux dans le ciel. Ajoutez une Faune de marbre ricanant à travers les feuillages, ou quelque

petit Amour appuyé sur son arc. C'est du Marivaux en peinture, et cela me plaît assez.

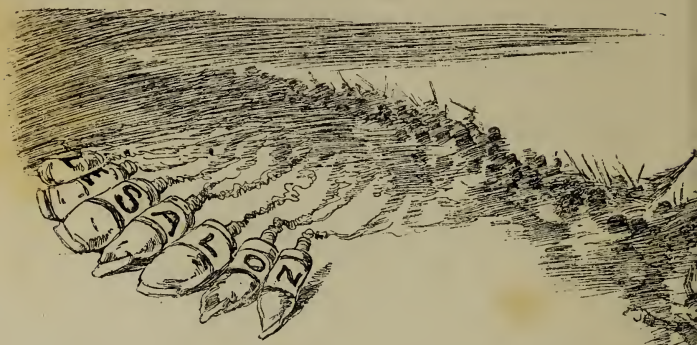
Monsieur *Broie-du-Noir*, c'est à vous que je m'adresse : Pourquoi cette grande dame ressemble-t-elle à cette femme de chambre, qui fait la chatte avec son minet fourré ? C'est que la grande dame n'est pas imposante, et que la femme de chambre est trop bien ajustée. Chiffonnez-moi cette jupe et cette figure. Une caméristе qui n'a pas un minois fripon est au-dessous d'une Hottentote, on ne sait ce que c'est.

Un peintre qui chiffonne, c'est M. *Broie-du-Rose*. Rappelez-vous que Louis XV appelait ses quatres filles : *Loque*, *Chiffe*, *Graille* et *Madame Torchon*, et qu'il disait à sa femme, un jour d'abstinence pendant la lune de miel : « *Votre Majesté est une bégueule.* »

Il y a de beaux Paysages et de bons Portraits. C'est par ces deux genres que notre école se soutiendra.

Pour les portraits, c'est une autre gamme. On n'imagine pas combien de gens tiennent à ce que la postérité confirme l'opinion de leurs contemporains, et dise : « Cette dame a d'énormes appas, et ce monsieur est pro-

digieusement ridicule », ce qui est exact. *Pinxit.* J'aime assez les portraits de grandes dames aux allures patri-



ciennes; je n'ai rien vu de comparable à celui de Mme *** au dernier Salon. En revanche, il y en a un autre bien extravagant, robe bleue et dolman rouge. A côté, l'Amour conduisant un attelage de papillons :

Fleur sans tige,
Qui voltige...

Avec *Madame Putiphar*, il ne faut pas oublier *Messaline*; c'est encore une tradition. Lisez Tacite, relisez Tacite, et si Tacite vous ennuie, faites comme s'il vous amusait. L'histoire a ses haines comme ses engouements. Messaline a pris son plaisir où elle le trouvait, et ses amants un peu partout. Qu'est-ce que cela nous fait, à nous autres gens de Paris? Est-ce que les fantaisies de Messaline ont empêché la terre de tourner sur elle-même en vingt-quatre heures? Si Messaline eût été la femme d'un cordonnier romain, qui songerait à critiquer ses mœurs? C'est une reine, on s'ameute. *Lassata viris, sed non satiata recessit.* C'est la volupté de la canaille; mais si on mettait Platon au creuset, on trouverait bien au fond une parcelle de saloperie. Ces figures extraordinaires, surhumaines, monstrueuses, sont d'admirables

personnages de tragédie, et bien autrement troussées que celles des bourgeoises vertueuses, pleurardes et tracassières. Il faut juger Messaline avec les beaux yeux de Tibère.

Je ne vous dirai qu'un mot de la Sculpture. Ne me parlez pas de tout ce qui porte la défroque du costume moderne. Une courtisane à Ceinture dorée, en vertu du même principe, vaut mieux qu'une bonne Renommée avec sa trompette. *A quoi rêvent les jeunes filles* est d'un sculpteur athénien. Il y a un petit Amour rose, qui profite du sommeil de la nymphe endormie pour lui passer un anneau au doigt. C'est le contraire que je devine. Malgré la formule : « *Le marbre ne rit pas,* » je citerai cette réponse de la Deschamps, profonde comme sa corruption, que Plutarque eût enregistrée. On lui demandait, comme à la statue, à quoi elle rêvait. Alors la Deschamps soupira : « A coucher toute seule. »

DIDEROT.

AUJOURD'HUI

LE CRITIQUE FLAMBOYANT

Il y a de tout, des tableaux d'église et des tueries, des Vénus et des carnages, des tableaux anecdotiques, des marines, des paysages, des portraits et des ruisselle-ments de cuirasses. Si vous aimez le bleu, on en a mis

partout; c'est une débauche de bleu, et on a une idée parfaite de l'*Influence du bleu dans les arts*. J'ai cru lire une page de Dante avec des lunettes bleues. O bleu!

couleur de la constance et des perruquiers! Le ciel, le paysage, les figures, c'est le triomphe du bleu. S'il y avait eu un dahlia, les horticulteurs auraient vu le *dahlia bleu*. Tout est bleu, je vois bleu, je suis bleu !

Il fallait faire une œuvre à la Rubens, une grande toile rouge comme une fournaise: vingt mille cardinaux entassés sur les gradins en amphithéâtre, l'arène semblable à une mer de sang, les lions roux et les tigres mouchetés déchirant les chrétiens de leurs ongles d'or. Au fond du tableau, l'incendie de Rome, le ciel ensanglanté, et Néron, drapé dans la pourpre des Césars, disant un chant d'Homère, aux éblouissantes lueurs d'une arabescale *fantasmagoriminospriff !!!* Je vois le Capitole se dresser dans les flambescences crépitantes du feu, sous les gerbes d'étincelles tourbillonnant comme des nuées de mouches d'or sur le Tibre phosphorescent, et Rome, sinistre et noir symbole de l'éternité terrestre, les pieds dans l'ombre et le front dans cette apothéose, découpant les profils sévères de ses colonnes, de ses temples, de ses arcs, de ses dômes et de ses statues, au milieu de l'éventail de flamme largement déployé sur les profondeurs du ciel noir. Il fallait des artificiers, et on a appelé les pompiers. L'art n'a qu'un drapeau: le drapeau rouge, qui est le drapeau de Rubens, le peintre-roi, le peintre-soleil, le peintre des longues trompettes!

LE SALONNIER FANTAISISTE

Je n'entends absolument rien à la peinture, et je ne voudrais pas décourager des artistes de talent par des critiques inutiles. J'ai, il est vrai, entendu parler de différentes écoles, école italienne, espagnole, flamande, française, etc.; mais je dirais volontiers comme le peintre d'Ornans, (*Bonjour, monsieur Courbet*) : « *Rophoël*, je *ponse* que c'est un galopin. » Je ne vous parlerai donc pas des innombrables *Sous-Bois*, *Fleurs et Fruits*, *Automne*, *Départ et retour de la pêche*, *Environs de...*, *Bords de... le Soir et le Matin*, *Une Rue à...*,

ni des *Rêveries* et des *Confidences*, des *Intérieurs* des *Lavoirs* et des *Abreuvoirs*, du *Fumeur* traditionnel et du *Liseur* indispensable, des *Cléopâtre*, des *Madeleine* et des *Ophélie*, à peupler des sérails, des déserts et des étangs sans nombre. Une Exposition ne serait pas complète sans ces éléments obligatoires. Par exemple, je trouve qu'il y a trop de femmes nues. Je les aime assez, mais on en abuse.

Je me suis demandé bien souvent ce qu'il adviendrait des artistes, si l'art était soumis au suffrage universel.

Allez à une Exposition de peinture et approchez-vous des tableaux où la foule se presse. Il ne faut cependant pas trop s'étonner de son absence de goût, quand on considère que les critiques, les experts et les hommes du métier eux-mêmes ne s'accordent jamais sur la valeur d'une chose d'art.

Je me suis amusé parfois à écouter les dialogues des groupes, et j'ai recueilli des appréciations désopilantes.

Le Livret lui-même n'est quelquefois pas exempt d'une douce gaieté. Il me souvient d'un tableau représentant une fille d'Ève, dans le costume primitif de sa mère et vue de dos, inscrite avec cette mention : « *Mutinerie.* »

LE CRITIQUE SAVANT

Par ce temps de fléchissement universel, de lassitude morale et d'énervement intellectuel, l'art cède décidément le terrain au métier ; on n'est plus peintre, on fait de la peinture. Les vendeurs encombrent le Temple en si grand nombre que les acheteurs ne sont pas tentés. Au milieu de cet énorme gaspillage de talent et d'étude, il faut parcourir plusieurs kilomètres pour rencontrer une œuvre solide. Il y a certains tableaux qui ont une valeur de curiosité historique ; mais rien, dans ce papillotement de couleurs, ne laisse dans l'œil de l'observateur une image persistante.

Il est désolant de voir les Grâces exposées au jugement de la foule, et recevoir une pomme digne tout au plus, si cette expression familière nous est permise,

d'être jetée toute cuite à la tête de quelque Vénus de carrefour. Pourquoi le génie, comme l'étoile, ne brille-

t-il pas à l'œil du pâtre ? Dans toutes les écoles de peinture, etc., etc.

LE REPORTER

J'avais pu me faufiler pendant le dernier classement des tableaux. Hier, profitant de la visite officielle, je suis retourné au Salon, et je me suis amusé à écouter les dialogues des groupes, que j'ai sténographiés sur mon carnet.

En même temps, j'ai noté les noms des personnes de marque. (*Suit la série des noms, la description des toilettes*, etc., etc.) Le Ministre des Beaux-arts est arrivé à deux heures vingt; sa visite s'est prolongée jusqu'à trois heures quarante, et non trois heures et quart, comme le dit un confrère. L'erreur vient de ce que le ministre s'est promené prés d'une demi-heure dans le Jardin de la Sculpture.

LES VÉNUS

Parmi les 5895 chefs-d'œuvre des Docks de la Peinture et de la Halle de la Sculpture, il y a, chaque année, une note qui domine: Vénus, Batailles, Paysages et Marines, Portraits, Sujets religieux ou d'histoire, Tableaux mythologiques, etc. Cette fois, le Ministre avait dit: « Le dessin, la couleur, très bien, très bien ; mais la moralité avant tout. » De sorte que les Vénus sont plus rares ; mais, en revanche, beaucoup de femmes décolletées et plus ou moins habillées, qui donnent à téter,

d'autres qui lisent des lettres. On a tourné la difficulté en faisant des *Vénus de famille* sous toutes les formes.

Ici, les impressions sont purement académiques.

La Syrène.

Montrant son sein, cachant sa queue.

Pour la moralité, il fallait retourner le vers :

Cachant son sein, montrant sa queue.

La Vague est une baigneuse de haute-école, qui professe pour le caleçon le mépris absolu de Vénus pour les chemises.

Séléné subit le suplice de la roue autour d'un cerceau de papier. C'est le comble de la flexibilité.

La *Néréïde* rentre dans sa grotte d'azur, avec un petit sourire à l'adresse du Ministre, qui s'arrête indécis devant la *Messagère des Tempêtes*.

Mais la statistique est impitoyable. Il y a des Vénus : La *Naissance de Vénus*, *Vénus Astarté*, *Vénus en exil*, et *La Source*, *Une Baigneuse*, qui enlève sa jupe couleur de feu comme si elle était toute seule, — *Une Jeune romaine avant le bain*, — est-ce qu'elle va descendre dans ce puits? — *Une Nymphe*, peu effarouchée, — *et j'ai ri*, — *La Chatte métamorphosée en femme*, et à quatre pattes, encore, et, pour finir, *Une jeune fille*, qui cherche sa feuille de figuier, pendant qu'un petit Amour perché sur son épaule, lui dit à l'oreille : « Méfie-toi voilà le Ministre ! »

Après les *Vénus*, une demi-douzaine de *Lédas*, à qui on n'a pas envie de dire : « *Faites-moi signe.* » Dans l'une, Jupiter se fait suivre par son aigle ; mais la plus originale est une dame, en toilette de la Restauration et en châle rouge, assise sur un banc vert, qui semble

murmurer à un cygne qui s'avance : « *Les canards l'on bien passé.* »

Le Salon est rempli de *Chastes Suzannes;* mais qu'est-ce qu'un vieillard en ferait quand un vieillard en sort? dit le Livret, qui appelle cela : « *Idylle* ».

On remarque également quelques *Cléopâtres*, avec ou sans aspic ; des *Madeleines* dépeignées, sans le moindre repentir, debout, à genoux, étendues sous tous les aspects ; et des *Sultanes*, en veux-tu, en voilà : *La Sultane*, *La Favorite*, *Zourah*, *La Fille du Caïd*, *La Belle au Bois dormant*, *La Sieste*, *la Danse des glaives!*

Quelques *Eves*, épreuve avant la pomme, et beaucoup de *Bacchantes*, avec de la gaze noire, rose ou blanche, etc.

Allons voir les Portraits habillés.

QUELQUES PORTRAITS DE FEMMES

Cette dame baisse les yeux ; oui, elle a toutes les pudeurs de la femme. En face, une autre les braque carrément: « *Que voulez-vous? la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, et même souvent ce qu'elle n'a plus.* » Voici une personne majestueuse, décolletée, vue de dos, cheveux d'ébène, épaules de marbre. C'est dur — à dire, mais on doit la vérité aux femmes dès qu'elles ont le dos tourné. Une jeune fille en sucre : « *Est-ce que je ne suis pas ressemblante ?* »

Diverses réflexions : « *J'ai peut-être eu tort de mettre de l'astrakan ? — Savez-vous ce que coûte un collier comme celui-là ? — Qu'est-ce que tous ces gens-là ont donc à me regarder ? — Voyez, Messieurs, essayez votre adresse ; on a deux coups pour un sou. — Mais comme je m'ennuie, mon Dieu, suis-je assez collée au mur, etc.*

Peu font songer aux vers du poète :

> Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
> Puisque, tout beau qu'il est, le portrait ne vaut pas,
> Crois-moi sur ma parole, un baiser du modèle.

Je n'en disconviens pas ; mais pourquoi cette lampe étrusque ? D'abord je n'aime pas les robes vertes et j'en suis content.

Ce qui frappe les yeux, ce qui honore la peinture, ce sont les portraits de jeunes mariées qui semblent dire : « *Vous voyez, j'étais vouée au blanc; maintenant je vais être vouée aux bleus, et je serai l'Ange de la tripotée,* »

Une simple observation : Pourquoi un livre blanc de première communiante ? Pourquoi se marier dans un parc, près d'un jet d'eau, dans le voisinage d'un cygne en fer-blanc ?

« *Tout ça, c'est une dame.* »

Ce vers chante dans ma mémoire, à l'aspect d'une personne décolletée à faire crier au passage les bébés sur les bras d'une nourrice alsacienne. Elle ferait mieux sur un socle, à la vitrine d'un coiffeur, trente tours à l'heure.

Si ce portrait à mantille n'est pas celui de Mme de Maintenon, c'est donc son frère ?

Tout à côté, une mère et ses deux filles nous offrent un Portrait-phénomène à trois têtes, non loin d'une personne coiffée d'un chapeau argenté, qui motive cette exclamation : « *Ma sœur est couverte en zinc, les peintres ne montent pas dessus.* » Dans la salle pro-

chaine, une dame, qui a une fluxion, semble murmurer : « *Que voulez-vous ? quand on souffre...* » Elle essaie de sourire à une autre qui démêle des cheveux de deux couleurs, blonds et noirs, et qui a la conviction que ces cheveux lui appartiennent.

Arrêtons-nous devant ce profil d'un sentiment magistral de nostalgie.

Décidément, trop de portraits, magistrature assise et debout, militaires, artistes, etc.

Mais le gros lot, c'est celui des Etoiles du Théâtre.
Le Comble de l'indifférence, le Comble de l'étonnement, le Comble de l'enfantillage, le Comble de la rêverie, le Comble de l'éblouissement: Robe bleue et jaune, avec un perroquet vert et rouge.
On préférerait le *Moineau de Lesbie*. Le perroquet est parlant et semble articuler: « *Tu es malade?* »

Il y a encore beaucoup d'autres portraits à la sculpture, mais ils sont en pierre, en marbre, en terre-cuite, en cire; et puis, ce serait prolonger cette promenade kilométrique.

L'ALBUM DU SALON

COMMENTAIRES DU LIVRET

J'ai une commande de l'Angleterre et une de la Russie, de sorte que, cette année, j'ai fait une infidélité à mes petits lignards, déguisés en Zoulous et en Russes.

PEINTRE OPPORTUNISTE

Piété de Saint Louis envers les morts.

C'est le Roi de pique qui retourne : David, il n'y a que ça.

PEINTRE CLASSIQUE

Ayons le respect du masque humain, qui est la photographie de son créateur.

PEINTRE IDÉALISTE

Le Créateur? Une Tête de fleuve... De mon temps,

on ne se serait pas permis de torcher une toile comme ça sans y placer un factionnaire.

PEINTRE RÉALISTE

La sentinelle suffit.

PEINTRE NATURALISTE

Je me serais contenté d'un fragment de journal, avec le titre déchiré.

PEINTRE IMPRESSIONNISTE

Le rouge est une fanfare de couleur : Rubens est une trompette !

PEINTRE COLORISTE

C'est comme ça que j'entends les nouvelles couches, j'empâte.

PEINTRE INDÉCROTTABLE

Moi, je suis plus radical, je peins au couteau.

PEINTRE INTRANSIGEANT

Des vessies pour des lanternes. Moi je ne peins plus. C'est toujours les mêmes qui sont sur la cimaise.

PEINTRE IRRÉCONCILIABLE

Le Carreau des Halles.

Nous sommes des naturalisses,
Et des artisses très réalisses;
C'est pour faire plaisir à Zola,
Que nous faisons cette peinture-là.
Zim la i la, Zim la i la!

Heures tristes.

C'est comme ça qu'on se coule, mais pas en bronze.

BON BOCK. — THÉCEL. — PHARÉS.

La Favorite.

Voilà ce que j'appelle un Opéra de couleur : «*Ange si pur. — Une femme inconnue. — Plus belle et plus infâme encore. — Viens, je cède éperdue. — C'est ma voix qui t'appelle, ouvre les yeux, c'est moi.*

Arrestation de la duchesse.

QUESTION. — Pourquoi offre-t-elle une fleur au militaire qui croise la baïonnette ?

Jeanne d'Arc.

Jeanne d'Arc ressemble à Rose Tapageur.

La Rêveuse.

C'est bien simple : Cette dame, qui se rend à un bal, est surprise par l'orage au milieu de la forêt. Elle se déshabille, s'assied sur ses habits, et rêve.

Le Manchon de Francine.

Mimi qui avait un polichinelle dans le tiroir, avait envie de dévorer le manchon de Francine...

Scènes de la Vie de Bohême.

Eglogue ? ? ?

Dans une sombre forêt,
Y a un joli cabaret,
Où y a une jolie fille
Qui joue du flageolet,
Ah ! le joli cabaret !

Chanson populaire.

Une Lionne.

La grâce de Chaplin, unie à la force de Courbet.

UN CRITIQUE INFLUENT

Fillettes des bois.

Oui, elles sont de Strasbourg.

Astolphe et Joconde interrogent la Fiammetta.

Quel farceur que l'Arioste. Une si jolie enfant, en robe bleue, lui dire des bêtises atroces.

L'Extatique au XVIIIe siècle, épreuve du crucifiement.

Le Comble de l'insensibilité, quand on a des clous plantés dans les mains.

Blanche de Castille offre des bonbons à des inondés.

Le Comble de la bienfaisance.

Hercule et les deux Déesses du carrefour.

Il choisit la Vertu, qui lui sembla plus belle.

Je ne trouve pas.

Les gamins de Naples, poursuivant des femmes à âne, avec des parapluies de toutes les couleurs.

Un des gamins à un petit moinillon :
— Eh ? l'abbé, où as-tu dit ta messe, ce matin?
— A la chapelle de ta sœur.

Voltaire célèbre aux Délices son Centenaire avec Mme d'Epinay.

Ça me fait rire.

Le Portrait de la Marquise.

La marquise est sortie de sa robe à paniers, qui reste dans le fauteuil. Le peintre studieux achève son portrait.

Retour de la promenade.

Ce n'est pas une raison suffisante pour que le canapé soit rouge.

L'Appel des Girondins.

« C'est inconvenant ; nous n'avons pas fini de déjeuner, et voilà notre ami couché qui a une forte indigestion. D'ailleurs, la liste n'est pas dans le *Moniteur ;* allez vous promener. »

THIERS. — *Histoire de la Révolution française.*

La Cruche cassée.

Trop de Rébeccas, plus de chameaux ; j'ai changé ma cruche d'épaule, et j'ai remplacé Eliézer par une petite fille. Allez vous laver, Rébecca, à la fontaine.

Désert de Palmyre.

Moi, j'ai mis trois chameaux. Des goûts et des couleurs, on ne discute que de cela.

Très bien ; je vois les chameaux. Où est Palmyre ?

La Tentation de Saint-Antoine.

Dans un champ d'asperges colossales, Triboulet montre à un Capucin de baromètre deux cuisinières toutes nues, l'une de face, l'autre de dos, et lui dit : « Cela dépend du côté où on envisage la question. »

Vie des Saints.

Chevaux de l'Ukraine.

Un cocher vient d'atteler soixante chevaux à une petite voiture, et cause de nombreux accidents au milieu d'une plaine déserte.

Délivrance des Emmurés de Carcassonne.

Les habitants de Carcassonne, croyant toujours Charles X sur le trône de France, délivrent des émigrés.

Une Noce chez le photographe.

QUESTION. — Quel est le photographe à jambes de aucheux ?

RÉPONSE. — C'est Bibi.

Un Ange au ciel.

En Andalousie, dès qu'un enfant meurt, les parents et les voisins se réunissent et se mettent à danser. J'ai prêté mon pinceau à l'expression de cette touchante coutume. Que de choses, monsieur, dans un Menuet.

Don Quichotte.

Il relit les Œuvres du vicomte Ponson du Terrail.

Auguste et Livie.

AUGUSTE. — Comment en finir avec les assassins?
LIVIE. — Parle à Clémence.

Madeleine de Commercy.

Ah! malheureuse, je ne puis plus prier.
(*On ne patine pas avec l'amour.*)
Eh! Mademoiselle, est-ce ma faute?

Providence.

J'ai voulu faire un ange patriotique, qui donne à manger aux petits oiseaux; c'est pour cela qu'il est tricolore: Une tunique rose, des ailes bleues et les mains blanches.

La Tribune du manége.

Un cavalier et une amazone franchissent une loge pleine de monde, au cirque, et saluent le public. M. Loyal paraît enchanté.

Retour du bal.

Madame pleure. Monsieur ôte ses gants. Deux questions :
1° Monsieur a-t-il découvert un odieux rival?
2° Madame soupçonne-t-elle une créature?
Mais, mon Dieu, qu'est-ce que ça me fait?

La République.

Eh bien, oui, c'est une forte femme, aux puissantes mamelles, aux durs appas. On peut planter le drapeau. Quel cadre!

Diane surprise.

Les nymphes font un rempart autour d'elle et semblent dire : « Entrez-donc là-dedans. »

(*Lettres a Emilie sur la Mythologie.*)

Le Supplice de l'adultère.

On attachait la femme adultère au cadavre de son amant et on les ficelait solidement. Si l'amant n'était pas mort, ce n'était point par trop désagréable.

MONTESQUIEU. — *L'Esprit des lois.*

Saint Isidore, laboureur.

Un jeune agriculteur de la Nouvelle-Calédonie prie le bon Dieu que ça brûle. Un ange conservateur pousse sa charrue.

Le Tir.

L'As de pique. Dans le mille.

Sur le terrain.

Duel au sabre à quinze pas, sans marcher l'un sur l'autre.

L'Indiscret.

Un moine expulsé trouve un asile chez une jeune Espagnole. Un autre moine entre à l'improviste, avec un énorme parapluie, et chante : « Pour Saint-François-xante-quinze, on ne peut pas avoir un parapluie tout neuf. »

(*Acquis par la Cathédrale de Tolède*).

Deux Amazones dans une forêt vierge.

On s'est trompé sur le compte de la forêt.

Portrait.

Ce qui prouve la supériorité de la peinture sur la nature, c'est qu'au lieu d'une rose jaune, je pouvais faire une rose bleue.

Renaissance.

Moi, j'ai fait de l'Henri II, robe blanche à garniture

d'or, sur fond rouge; mais avec l'influence du bleu, je faisais un portrait tricolore.

Têtes d'étude.

Moi, toujours deux portraits, mais pas ressemblants.

Le Billet de logement.

J'ai bu le vin de ma tante,
Avec sa servante
J'ai fait le sé—ducteur

(*Vieille romance.*)

Le Mercredi des Cendres.

Les masques, mis au poste le soir, sont distribués dans Paris par les courriers du matin.

L'Enfant prodigue et les Petites baigneuses.

Le comble de l'inanition et de l'anémie, mais non de indécence.

Premier nez.

Il sera blond.

Une Mode nouvelle sous le Directoire.

Quand je laisserai, comme cela, la *Fille de Madame Angot* se promener aux Tuileries, toute nue, avec une simple tunique de gaze noire, il fera chaud.

Renaud et Armide.

Le sujet demande une petite explication : Ce n'est pas Armide, c'est une jeune personne nue qui se promène dans ses Jardins. Renaud, qui tient une hache à la main, lui demande si elle est mariée. Sur sa réponse affirmative, il s'apprête à la séparer en deux.

L'Arrivée de la mariée.

Tarde venientibus ossa.

Mort de Chramm.

Un des frères Davenport, ficelé comme un saucisson, fait une farce de fumiste à Clotaire.

Le Jugement de Pâris.

Junon montre ses yeux de bœuf. Minerve ôte son casque. Vénus joue à l'écarté. Pâris lui offre une orange. Mais que fait le deuxième berger? Mystère insondable. Deux dames s'arrêtent: une brillante discussion s'engage.

L'École des tambours.

Non, ce n'est pas empâté. C'est un jeune tambour, qui a mangé du fromage à la pie sur sa caisse.

Emma et Eginhard.

Il est tombé de la neige. La fille de Charlemagne emporte son amant dans ses bras pour cacher la trace de ses pas. Combien de femmes dans le monde ne pourraient pas en faire autant?

Une Ligueuse.

Avec son casque sur la tête, elle est gentille comme tout et mignonne tout plein, n'est-ce pas?

Jeune femme du XVIe siècle.

La mienne porte son casque sous le bras. C'était la mode.

Coup de fantaisie.

GIL PÉREZ. — Fais-tu un beillard?
BRASSEUR. — J'y vais quéquefois.

(*Tricoche et Cacolet.*)

La Leçon.

A combien les vingt-cinq cachets?

Dante et Virgile.

Pendant une inondation du Styx, Dante entre résolument dans l'eau et retire des noyés par les cheveux, encouragé par Virgile, qui ne sait pas nager.

DANTE. — *L'Enfer.*

Dante et Virgile?... Des poseurs.

Saint-Cuthbert, triptyque.

1° Saint Cuthbert s'apprête à tuer un mouton.
2° Un aigle lui apporte une morue.
3° Il jette les arêtes aux moineaux des Tuileries.

La Chanteuse.

Allons, ma mignonne, ouvrez vos rideaux.

C'est moi qu'on nomme avec orgueil
Charlotte la républicaine,
Je suis la rose plébéïenne
Du quartier Montorgueil.

C'est pas le vieux,
Que j'aime le mieux.

Ugène, Ugène,
Tu m'fais languir;
Où y a de l'hygiène,
Y a pas de plaisir.

Le Soir sur les Terrasses.

Les femmes de l'Empereur du Maroc sont à plat ventre sur les cheminées du Palais.

Quand elle chatouillait le nombril des guitares.

Les Quêteurs.

Des moines font la Pyramide humaine pour gagner leur vie, et atteignent la fenêtre de *Jenny l'ouvrière*, qui se laisse faire.

(*Voir aux dessins.*)

La Chaise brisée.

C'est la seconde fois que cela arrive. L'une de ces demoiselles est tombée sur le nez, qu'on a recollé; l'autre a cassé le verre de sa montre. Un si joli cadran.

Les Jeunes époux.

Coucou? — La voilà. — Elle est charmante.

La Reine Berthe.

Du temps qu'elle ne filait pas.

Les Dames romaines. Une leçon à l'Ecole des Gladiateurs.

Une leçon où on risque de se faire embrocher.

Ménélas.

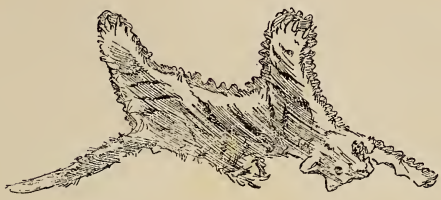
Un ménage à Troie.

Charlotte Corday.

De ce pauvre Marat on plaindra la souffrance
Pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance.

DIVERSES FANTAISISTES. — Glaces — vanille — citron — groseille — framboise — pistache et café.

DIVERS ANIMALIERS. — Meutes, sangliers appri-



voisés, etc. — Lions et tigres, semant la terreur dans un magasin de fourrures. — Descentes de lit, canapés et tapis.

CONCLUSION

La Moralité avant tout.

LES COMPAGNONS DE LA MÉDUSE

FOLLE JOURNÉE

Un jour, par une belle après-midi du mois de juillet Absalon, commis d'administration de dix à quatre heures et poëte le reste du temps, revenant de Versailles à Paris, s'entendit hêler à la station de Ville-d'Avray.

Ayant mis la tête à la portière, il reconnut un Compagnon de la Méduse, habitant du Château de Bohême, qui n'était autre que le peintre très illustre et très précieux, en famille, Cinabre.

— Absalon, c'est le ciel qui t'envoie ; descends et suis-moi dans la cage des animaux féroces qui attendent leur nourriture.

— Le Chrétien va entrer dans le cirque, répondit Absalon, en s'élançant hors du wagon.

Comme ils suivaient le joli chemin qui, de la station, conduit à la place de l'Eglise en traversant une verdoyante oasis de parcs, de jardins et de maisons de campagne, Cinabre rompit le silence :

— Ne savais-tu pas que nous étions installés à Ville-d'Avray depuis trois mois ?

— Si, j'ai eu de vos nouvelles.

— Pourquoi n'es-tu pas encore venu?

— Tu n'ignores pas que je suis attaché au ministère, et solidement.

— Tu sors à quatre heures; qui t'empêche de partir un samedi soir et de t'en retourner le lundi matin?

— C'est vrai; enfin, me voilà

— Chance. Imagine-toi que le propriétaire de l'immeuble que nous avons loué ici a exigé un terme d'avance. Nous l'avons payé; mais les termes se suivent et se ressemblent; le second est échu. Le château étant dénué de tout calendrier, personne n'avait guetté la date, et le propriétaire inattendu est arrivé aujourd'hui, heure de midi, avec une belle quittance. Il a été reçu avec les plus grands égards, et nous avons profité de cette circonstance pour l'inviter à dîner.

— Il a accepté?

— D'emblée, et nous avons l'espoir qu'il sera dans l'impossibilité la plus absolue d'exhiber sa quittance au dessert.

— Alors, tout va bien.

— Non, ami, tout ne va pas bien, et voilà pourquoi je me suis écrié : « C'est le ciel qui t'envoie. »

— Je ne crois pas.

— Figure-toi la situation. Réglementairement, nous sommes dix locataires fixes de la Méduse au Château de Bohême ; mais tu sais comme la population flottante tend à s'accroître rapidement à la campagne, et nos frères trouvent toujours ici une hospitalité que je qualifierai d'écossaise. En ce moment, il faut compter au Château : Quatre jeunes vestales, qui nous font la cuisine pour ne pas laisser éteindre leurs réchauds, ce qui fait douze

personnes, toi, treize, et le propriétaire quatorzième. Or, la présence de ce bourgeois étranger exige un dîner régulier; il a sans doute des préventions ridicules à l'endroit des artistes; s'il nous prend pour des bohêmes, cela nuira prodigieusement à notre considération, ce qui m'est égal, et à notre crédit, ce qui ne m'est pas indifférent, attendu que nous en avons plus besoin que jamais.

— Juste.

— Après avoir éloigné les femmes, en leur livrant le propriétaire, nous avons tenu conseil sur les mesures d'urgence à prendre, relativement à l'ouverture d'un crédit extraordinaire au budget nourricier. Il a été voté à l'unanimité; mais l'appel des capitaux a donné des résultats décevants, pour ne pas dire illusoires. Les subsides de famille sont absorbés, celui que nous attendons dans un avenir peu éloigné n'arrivera pas avant le premier août; nous avons épuisé les emprunts; les montres et les bijoux dorment au *Conservatoire*. Pour comble d'infortune, tu sauras que les fournisseurs

de ces localités forment une Bande noire, se renseignant les uns les autres sur la clientèle nomade. Au début, tout a bien marché. Le premier mois, on a tout payé au comptant; à la fin du second, on a donné des acomptes et le crédit général s'est soutenu jusqu'à ce jour; mais il y aurait de l'enfantillage à se dissimuler que la corde a atteint son maximum de tension. Nous avons déjeuné ce matin par un miracle de charcuterie, et j'ai la certitude, la conviction arrêtée que si on va aux provisions pour quatorze personnes, la corde restera dans nos mains comme la queue légendaire de Méphisto. Cependant nous n'avons pas désespéré du salut de la Méduse, et, comme frapper le sol n'en aurait pas fait sortir des ananas, nous avons centralisé les derniers capitaux, se

montant à la somme de neuf francs. Il en faut au moins cinquante, et l'heure presse. Deux éclaireurs sont partis pour Paris; j'appréhende qu'ils ne reviennent les poches vides et l'estomac criant famine. Voilà la situation, ami, et si elle n'est pas neuve, elle est encore moins consolante. Nous sommes dans le lac.

— J'ai sept francs, sauf un pour m'embarquer demain; ils sont à votre disposition.

— Ce n'est pas le Pactole, mais c'est quelque chose. D'abord, tu ne t'en iras pas demain; ton devoir impérieux est de doubler avec nous ce Cap des Tempêtes. En attendant, allons prendre un verre de madère sous la verte tonnelle de ce café champêtre, que tu aperçois entre les arbres.

— Ne serait-il pas prudent de faire une sage économie?

— Insensé! Nous avons un petit œil chez ce tavernier. Le garçon nous approvisionne abondamment de cigares, et même de liqueurs variées; mais tous ces accessoires ne constituent pas les éléments sérieux d'un festin... Oui, ce propriétaire a mal choisi son moment. C'est égal, admire le génie de Balzac : Il avait acheté une maison dans ces parages, jadis hospitaliers, et il devait huit cents francs de côtelettes au restaurant de la Grille du Parc. Encore une tradition perdue; aujourd'hui, il n'y a plus de grille du parc que dans les drames du temps des chaises de poste.

Comme ils approchaient du petit café, orné d'une treille à l'italienne où s'enchevêtraient les tiges flexibles de la vigne vierge, de la glycine et du chèvre-feuille, des rires jeunes, vibrants, joyeux et sonores arrivèrent à leurs oreilles, couronnant les dernières notes d'un couplet de Musette, jeté par la voix fraîche de miss Fauvette aux échos des bois d'alentour.

— Ce sont nos amis, dit Cinabre, qui fit une entrée l'opéra.

On chante, et l'Helvétie
Pleure, pleure sa liberté.

— Que la fête continue, ajouta Absalon.

Leur arrivée fut l'objet d'une ovation bruyante.

— Qu'avez-vous fait du propriétaire ? demanda Cinabre.

— Il a rencontré un autre propriétaire; mais il reviendra pour l'heure du dîner.

— Cinabre, dit Mérovée, nous avons fait le menu des agapes.

— Ah ! Ah ! voyons.

— Potage... La fruitière a d'excellent bouillon; nous en avons retenu une marmite. Elle a promis d'y ajouter des choux, du petit salé et une forte saucisse.

— Cette idée ne manque pas d'originalité.

— Le poisson est réservé, Deux des nôtres sont à la pêche, à l'étang de Ville-d'Avray. L'entrée a été l'objet d'une délibération savante. On a adopté la motion d'un gigot; mais un gigot serait insuffisant ; les voix se son

ralliées à l'amendement complémentaire d'une solide choucroûte garnie. Le gibier étant introuvable, même les lapins, nous avons pensé à un pâté monumental. Comme légumes, des épinards au jambon et des pommes de terre frites. Le fromage couronnera le festin, qui offre cet avantage de n'exiger aucune cuisine extraordinaire. Baptiste, ici présent, nous apportera une bombe glacée, du café, des liqueurs et des cigares.

— Et, sans doute, pour compléter l'addition riante vous remplacerez le vin par un dialogue vif et animé ? objecta Cinabre, avec un flegme glacial, l'œil sombre et les bras croisés.

— Nous avons du Beaujolais en bouteille, insinua Baptiste ; je proposerai à ces messieurs d'en essayer, il est excellent.

— Eh bien ! va pour le Beaujolais ! vingt-cinq bouteilles suffiront ; ajoutez-y autant de canettes de bière.

Une heure s'écoula, et on peut dire, sans exagération, qu'elle ne fut pas mélancolique.

Vers cinq heures et quart, il se fit un silence profond. Albertus, un des deux délégués des Compagnons de la Méduse, venait d'être signalé. A son air, à sa démarche, tout laissait pressentir le résultat, sinon négatif, du moins peu brillant de son ambassade. Un signe indiqua le nombre cinq.

Mérovée lui présenta un verre de madère en disant : « L'intention est réfutée par le fait », allusion à laquelle le délégué répondit avec modestie :

— La capitale est dépeuplée ; c'est un désert où je n'ai

rencontré que des bêtes féroces. Je n'ai pas vu le Philosophe à Paris ; il a manqué le train de quatre heures, et il doit se passer quelque chose d'étrange.

— Nous irons l'attendre à la gare.

La Reine de Saba se leva. C'était la plus belle fleur du bouquet féminin groupé sous la tonnelle. Mlle Rose Tapageur, miss Fauvette et Mlle Colombe, la Gloire d'Avignon, imitèrent leur compagne.

— Messieurs, dit-elle, nous rentrons au Château ; n'oubliez pas que le dîner est pour sept heures.

— Allez, dit Cinabre, et si le vent favorable pousse le propriétaire sur le rivage, couronnez-le de fleurs.

— Maintenant, à tout de suite les affaires sérieuses, dit Albertus ; allons attendre le Philosophe.

— La Méduse est en danger, murmura Cinabre.

On prit le chemin des écoliers et on arriva à la gare, en devisant sur le mépris des richesses et le marasme du grand art.

Le train s'arrêta.

— Voilà le Philosophe !

— Il est sur l'impériale !

— Il a un panier !

— Descends le colis, Philosophe.

— Fragile !

— Envoie tout de même ; il est à deux anses.

— Jamais, articula le Philosophe en descendant l'escalier du wagon.

— Eh bien ! demanda Cinabre, d'où vient ce panier ?... De chez Chevet ?

— Prudence et mystère, répondit le Philosophe ; prends-le par une oreille et dévallons.

— As-tu de l'or ? dit Tamar avec autorité.

— Encore trois louis.

Comme le Philosophe ne plaisantait jamais sur les

questions financières, l'annonce de ce subside fut accueillie avec une joie silencieuse, et on se mit en marche.

Chemin faisant, le Philosophe donna la clef de l'énigme. Muni d'une lettre de Daniel, il s'était présenté chez le notaire paternel, qui lui avait avancé cent francs sur le deuxième subside attendu.

Comme on approchait du Château, situé sur une éminence, La Reine de Saba et ses amies accoururent, pendant que le Philosophe, hissé par des bras robustes, était chargé en triomphe sur les épaules de ses compagnons.

— Le propriétaire est reparti, dit la blonde miss Fau-

vette, avec cette voix harmonieuse qui lui avait valu son joli nom.

Cinabre fredonna :

Si nous le revoyons, ce sera dans un rêve,
Miss Fauvette, fermez les yeux.

— Pourquoi donc ça ? C'est un homme charmant Ecoutez le billet qu'il a écrit

« Messieurs et chers locataires,

Une affaire urgente m'oblige à repartir pour Paris, sans avoir le plaisir de dîner avec vous aujourd'hui; mais j'aime les artistes et ce n'est que partie remise.

Selon une vieille coutume de province, j'apportais mon plat à votre banquet hospitalier, et si ma place reste vide, j'espère que vous ne refuserez pas de porter un toast à ma santé, aussi cordialement que je porte la vôtre ».

— Quel est ce plat ?

— Deux douzaines d'œufs frais, avec une bouteille de rhum.

— Comme omelette, ce sera fantastique.

— Il a aussi envoyé un melon, et quatre bouteilles de champagne.

— Messieurs, dit Tamar, ce propriétaire est étrange. Il doit être d'une susceptibilité ombrageuse; il conviendra donc d'ajourner le paiement du terme, et d'attendre avec patience un désir de sa part formellement exprimé.

— Je ferai le portrait de ce propriétaire pour le Salon, dit Cinabre.

— Moi, son buste en marbre, dit Albertus.

— Je le célébrerai dans des strophes immortelles, dit Capsule.

— Et je broderai sur ce thème des variations mélodieuses, dit Mérovée.

— Moi, je l'adore, ajouta miss Fauvette avec une roulade.

— Voici les deux pêcheurs d'étang... Eh! Clodion, Daniel, qu'avez-vous pris ?

— L'absinthe, répondirent en chœur les deux retardataires.

Il faudrait un long chapitre pour raconter les joyeuses

folies du festin qui eut lieu ce jour-là au Château de Bohême, et que nous nous bornerons à résumer en deux vers :

Je laisse à penser la vie
Que firent les treize amis.

Tout fut ravagé. Le panier mystérieux du Philosophe

contenait, avec des provisions, les éléments d'un feu d'artifice, qui fut suivi d'une illumination du jardin *à giorno*, avec des bougies et des lanternes vénitiennes. On cassa du sucre. C'était absurde et charmant. Ce fut, en vérité, une de ces fêtes de l'intelligence, dont les survivants des Compagnons de la Méduse gardent encore le souvenir.

VENDU AU POUVOIR

Le premier cap trimestriel avait été doublé sans encombre, malgré quelques journées difficiles. Le second et dernier subside de Daniel tomba comme la manne au désert, et il y eut encore de belles heures au Château de la Misère. On arrosa les fournisseurs, le patron du petit café fut intégralement payé, et le garçon Baptiste reçut une forte gratification. Les quinze cents francs, sagement administrés, permirent ainsi de faire face à la situation présente et d'assurer la fin de la saison.

Cependant les Compagnons de la Méduse s'ingéniaient en prévision du retour à Paris et de l'hiver à passer. Chacun se mit bientôt en campagne, pour vendre ou pour placer ses productions.

La Vie de Paris fut hospitalière. Daniel y publia des

fantaisies, Capsule des vers, Cinabre des croquis. Le Philosophe éclectique lui-même, sortant de son silence, y donna une étude intitulée *Le Petit art*, où il groupa les Dieux du jour dans un Olympe en carton. Un jour viendra, sans doute, où les curieux rechercheront, dans *La Vie de Paris*, ces lignes oubliées, les seules qui soient tombées de la plume de l'auteur du *Grand Art*.

Clodion, remorquant Daniel, fit une tournée dans les journaux, en quête d'un rez-de-chaussée pour son *Olym-*

pia et le *Clocher* de son ami. De leur côté, Capsule et Mérovée assiégeaient les théâtres et les éditeurs de musique avec le *Faux Smerdis* et autres compositions.

Cinabre fut le premier qui obtint un résultat positif. Il trouva un marchand de tableaux qui lui acheta ses quatre toiles, en bloc et pas cher, mais qui lui fit une commande sur des sujets déterminés. Tout chemin mène à Rome, comme disait le Philosophe éclectique.

Ajoutons que les Compagnons de la Méduse ne perdirent rien pour avoir attendu le succès un peu plus long-

temps. En art, on arrive toujours; mais quelquefois on arrive mort.

— Il n'y a donc que moi dont la tête restera à jamais stérile, s'écria un jour Tamar, mû par un généreux désir d'apporter aussi sa part à la Cagnote des Danaïdes. Je n'ai donc rien à vendre?

— Si, tu as quelque chose à offrir, dit le Philosophe.

— Plus je cherche, moins je trouve.

— Vends ta pensée, tes idées, tes opinions, ta science, vends-toi au pouvoir.

Vendu au pouvoir.

C'était un trait de lumière, un éclair de génie.

— Philosophe, dit Tamar, tu viens d'avoir là une de ces idées neuves, originales, qui attestent une puissance d'imagination extraordinaire, une capacité de jugement exceptionnelle. Tu as trouvé, dans une minute favorisée, la formule en trois mots de ma destinée politique, simple comme toutes les conceptions supérieures. Depuis longtemps je cherchais un moyen de jouer mes convictions politiques à pile ou face, mais je n'avais pas encore songé à les négocier, et je vais de ce pas me vendre au pouvoir.

— Il a plu toute la nuit, tu pataugeras dans le macadam.

— La boue des rues est la sœur du gâchis politique. A qui me vendre, Philosophe?

— Au plus offrant, et le plus cher possible.

— On demandera mon chiffre.

— Cent francs.

— Voilà ce que je pèse dans ta balance?

— Demande d'abord cent francs ; celui qui t'aura planté t'arrosera.

— Très profond; raisonnement logique et judicieux. Au revoir, amis, vendu au pouvoir, c'est dit.

Par une belle crotte du mois de septembre, — nous préférerions « par une belle matinée », mais on était en septembre et il faisait une belle crotte, — Tamar débarquait à la Gare Saint-Lazare. Ces trois mots : *Vendu au pouvoir*, brillaient à ses yeux ravis comme l'Etoile polaire au regard du navigateur.

Une fois lancé sur cette pente, Tamar n'avait plus qu'à se laisser glisser, et c'est ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde, d'après ce raisonnement qui n'est pas dénué de logique :

« Etant donné un publiciste sans antécédents politiques qui veut se vendre, à qui se vendra-t-il ? A l'un des vieux partis qui se divisent l'opinion, légitimistes, orléanistes, bonapartistes, républicains radicaux et modérés, centre droit, centre gauche, tous les centres, excepté le *centre de gravité*. »

Cette classification faite, Tamar s'interrogea. Vers quel parti penchaient ses sympathies personnelles ? Il dut s'avouer qu'il n'en savait rien, étant philosophe éclectique comme son illustre ami.

« Or, se dit Tamar, puisque je n'ai aucune préférence, il me semble logique de me vendre à celui qui voudra m'acheter le plus cher. »

Cette résolution prise de prêter son serment d'ivrogne et sa parole du dimanche au plus offrant et dernier enchérisseur, il fit tirer des cartes de visite à la minute :

TAMAR

Avocat et Publiciste.

Battons le fer pendant qu'il est chaud, se dit encore Tamar ; il faut que j'en aie le cœur net dans cette journée, et que je sois négocié séance tenante. »

Il se rendit immédiatement, mais sans précipitation,

chez un des hommes du pouvoir, fit passer sa carte et fut introduit. On le reçut debout.

— Monsieur, dit il, mon nom, sans être célèbre, ne vous est peut-être pas inconnu. Des amis indulgents veulent bien m'accorder quelque esprit et quelque talent; mais aujourd'hui la littérature est dans un marasme absolu, le grand art ne fait pas le sou. En présence de cette situation, j'ai pensé que la politique, que j'ai cultivée jusqu'ici comme un art d'agrément, nourrirait mieux son homme. Je n'ai jamais rien demandé ni,

obtenu, je suis libre de toute attache, et je viens vous prier de m'accueillir pour travailler, dans ma sphère d'activité, au triomphe des principes supérieurs et inflexibles que votre politique tend à faire prévaloir; je les soutiendrai avec un zèle, un dévouement et une énergie qu'on peut mettre à l'épreuve, et je leur appartiendrai corps et âme, sans arrière-pensée.

Un sourire vague flotta un instant sur la bouche de l'homme d'État, qui répondit :

— Et quel est le prix, monsieur, que vous attachez à votre dévouement?

— L'honneur de servir une cause juste, la satisfaction du devoir accompli, et cent francs.

— On me trouvera toujours disposé à encourager de tous mes vœux ceux qui sont décidés à travailler au bien ; mais c'est avec regret que je dois vous dire qu'il n'existe, au budget, aucun chapitre sur lequel je pourrais faire ordonnancer la somme de cent francs, qui est une des conditions de votre dévouement, même sur le *Fonds des reptiles.*

Quand Tamar se retrouva seul sur le pavé, il reprit sa course et fit les réflexions suivantes :

« Il est évident que tout va bien, sauf les cent francs. On m'encourage à soutenir le gouvernement, mais sans nul subside. Je dois maintenir cette somme de cent francs, si minime quelle soit ; c'est la véritable pierre de touche de ma situation. Si on ne me donne pas cent francs de prime, pour m'enrégimenter, j'aime autant rester publiciste comme devant. »

Monologuant ainsi, il arriva chez une des notabilités du parti légitimiste. Après le cérémonial d'usage, il récita son discours sans y changer un mot.

—Monsieur, répondit le défenseur des trônes et des autels, votre proposition n'a rien en elle-même que de très acceptable ; vous me permettrez seulement de vous faire observer que la question d'argent ne présente aucun caractère chevaleresque dans une question de principes.

« Toujours les cent francs, » soupira Tamar, perdant sa deuxième illusion.

Se dirigeant alors vers la troisième station de son calvaire, sans désemparer, il se rendit chez le représentant officiel de l'orléanisme. Carte de visite. Réception. Même discours.

— Cent francs, dit le représentant rêveur... Cent francs... somme énorme pour l'époque... chiffre fantastique pour un dévouement. Monsieur, la question d'argent écartée, nous pourrions nous entendre; mais, en

ce moment, l'économie est plus qu'une vertu, c'est un devoir, et l'économie politique est la richesse des peuples.

« Je n'en rabattrai pas un sou, songeait Tamar, en entrant dans un Office où se trouvaient des églises républicaines de toutes les paroisses.

La réponse fut stéréotypée :

« Sois soldat à l'heure du combat, tu seras chef le jour de la victoire. »

— Et la solde ?

— Il n'y en a pas.

« Allons au Café des bonapartistes, » se dit Tamar, de plus en plus désenchanté.

Là, un habitué le regarda comme un sergent recruteur qui toise un conscrit. Tamar s'assit à sa table, demanda un petit verre de cognac, et ne fit aucun discours.

— Monsieur Tamar ?

— Avocat et Publiciste.

— *Aigle et Violette*, dit l'habitué.

— *Appel au peuple*, répondit Tamar.

— Vous marchez avec nous ?

— Carrément.

— Je vous inscris pour une préfecture.

— Non.

— On vous poussera au Conseil général et on vous chauffera pour la députation.

— Non.

— Sénateur ?

— Non.

— Un portefeuille ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

— Cent francs.

— Cent francs ?

— Espèces contre reçu motivé.

— Monsieur Tamar, est-ce bien sérieux ?

— Très sérieux.

— Voyez ailleurs ; si vous ne trouvez pas mieux, donnez-moi la préférence.

— Non ; tout bien pesé, j'aime autant ne rien faire.

Depuis cette mémorable journée, quand on parle d'un homme *vendu au pouvoir*, Tamar hausse les épaules et dit avec autorité :

— A cent francs, il n'y a pas marchand. Il faut qu'il y ait des gens qui aient gâté le métier et qui se vendent pour rien, pour le plaisir. *Vendu au pouvoir*, cliché, pas vrai.

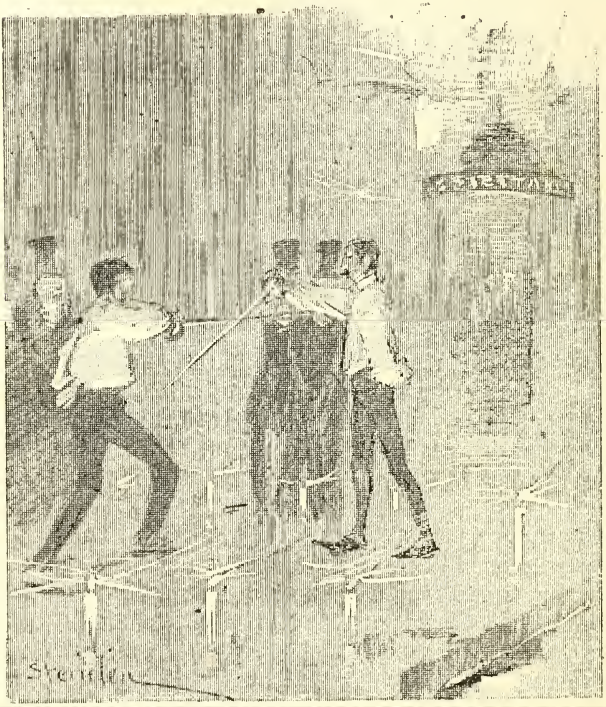
UNE PAIRE DE PHILOSOPHES

Vers le même temps, il arriva au Philosophe une aventure que Plutarque aurait recueillie, et que nous enregistrons comme une des plus belles pages de la vie de cet éclectique illustre.

Parmi ses nombreuses connaissances, il comptait un compagnon bizarre, qui méritait une place à part dans la Galerie des Originaux de Paris. Son nom était Brocard, et il avait une réputation qui tenait de l'histoire et de la légende. C'était un ancien officier de la Restauration, le dernier des Don Quichotte. On racontait sur lui des traits de folie chevaleresque et des aventures d'un comique macabre. Il s'était battu en duel au milieu de la nuit, sur le Boulevard des Italiens, devant le Café anglais, à la lueur de dix lampes. Une autre fois, le combat avait eu lieu sur un billard. Il y avait encore le récit désopilant d'une affaire, où son adversaire lui

avait douché la tête en la maintenant sous le robinet d'une pompe. Il se battait pour rien, pour le plaisir.

D'échelon en échelon, de chute en chute, devenu vieillard, il était tombé dans la Bohême, finissant ainsi



comme les jeunes débutent. Un jour, dans un cabaret borgne des barrières, il commit l'imprudence de payer la *Consolation* avec un louis d'or. Entouré par des escarpes, il voulut leur tenir tête au lieu de s'exécuter,

cingla de sa badine les assaillants à sa portée et, finalement, resta sur le carreau, à moitié assommé et une jambe cassée.

Depuis cet accident, l'âge, la misère et l'alcool aidant, il était devenu mélancolique, mais toujours aussi brave. C'est lui qui disait le 25 février au gardien de la Barrière Blanche :

— Pardon, monsieur, est-ce que ces faquins de républicains sont encore à l'Hôtel de Ville ?

— Oui, monsieur.

— Ayez-donc l'obligeance de leur faire dire que j'ai des courses à faire dans Paris, et que je n'y rentrerai pas avant Sa Majesté Henri V.

Malgré ses petits travers, Brocard poussait le courage jusqu'aux limites les plus insensées. C'était un homme à dire à une armée : « *Vous êtes des polissons.* »

Voici maintenant l'histoire :

BROCARD. — Cher ami, maroufle, drôle, sais-tu quelle est la personne la plus démocrate de l'Europe ?

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — C'est nous.

— Impertinent faquin, c'est la princesse de... Lis cette lettre dans la *Gazette*, au bas de laquelle le roi, son auguste frère, a décrété l'abolition de la peine de mort.

— Brocard, je vais lui adresser un épître flatteuse, et je la ferai mettre en vers par un ami.

Le Philosophe médite et passe plusieurs heures à noircir du papier. L'épître écrite au net, il la jette à la poste, à l'adresse du poète Capsule.

Quelques jours après, les deux amis se retrouvent.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Brocard, je te dois une des plus nobles inspirations de ma vie. La princesse vient de m'accorder...

BROCARD. — Pas un mot de plus, maraud. L'auguste princesse te fait donc l'insigne honneur d'avoir donné des ordres pour te faire expédier...

—Le brevet de chevalier de l'ordre de...

— Drôle, manant, faquin, polisson!

— Le voilà.

— Ote ton chapeau.

— Et trois cents francs pour acquitter les droits de chancellerie. J'ai partagé avec le poète Capsule.

— Trois louis suffiront ; courons à la chancellerie, c'est ton premier devoir.

— Nous avons le temps. Les Compagnons de la Méduse organisent une fête en l'honneur de la princesse, et je suis chargé de t'y inviter. En attendant, commençons par déjeuner.

(*Entr'acte de trois jours.*)

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — Brocard, je me trouve réduit à une extrémité bien dure... Je n'ai plus un sou vaillant.

BROCARD. — En cette occurrence, n'ayant pas acquitté les droits, le port de la décoration t'est formellement interdit, démocrate famélique.

— C'est ce que j'ai pensé, et je l'ai vendue.

— Combien?

— Vingt-cinq francs. Mangeons-les.

(*Entr'acte d'un jour.*

BROCARD. — Il faudrait cependant déjeuner.

LE PHILOSOPHE ÉCLECTIQUE. — J'ai trois francs.

(*Après le dessert :*)

— Brocard, sais-tu ce que tu as mangé à ton déjeuner?

— Je désire l'ignorer.

— Dois-je le dire?

— Dis-le.

— Tu as mangé l'autographe de la jeune princesse.

— Polisson!

Un beau jour, à la suite de cette aventure, le Philosophe éclectique disparut de la circulation parisienne. Ses amis firent une enquête infructueuse, et pendant de longues années, personne n'entendit plus jamais parler de lui.

. . . . . .

L'automne touchait à sa fin; il fallut dire adieu à la campagne et décamper avec armes et bagages.

De retour à Paris, les Compagnons de la Méduse se dispersèrent. Les relations ne furent pas interrompues; ils se voyaient et se rencontraient souvent, mais chacun avait tiré de son côté et organisé sa vie dans une alvéole de la grande ruche parisienne. Le Phalanstère du Château de la Misère avait été le dernier asile de leur existence commune et partagée, la première étape sur le chemin du Travail, la première station du Calvaire de l'Art.

VINGT FRANCS

I

Malgré sa foi robuste dans le grand art et dans l'amour vrai, le peintre Cinabre accordait volontiers, en réservant ses croyances personnelles, que ces deux belles choses étaient assez démodées. Il en était quitte pour fabriquer des tableaux anecdotiques, qu'il décorait du nom de paravents de cheminée, et en attendant l'apparition de sa Fornarine, il se contentait de Mlle Colombe, la Gloire d'Avignon, qui, par échappées, lui servait de modèle.

C'était une belle fille, brune, à l'œil hardi, aux allures tapageuses. Elle attendait, de son côté, le prince, charmant ou non, qui lui montrerait le chemin de la Grande-Cascade du Bois de Boulogne. Cinabre la rencontrait souvent à la Brasserie de la Souris verte, où elle passait le temps en joyeuse compagnie, à jouer au bésigue, à boire de la bière et à fumer des cigarettes.

Ces relations intermittentes et sans poésie duraient depuis quelque temps, lorsque par un beau soleil du dimanche qui commençait à dorer les toits de Montmartre, on était en plein mois de mai, un frou-frou de robe

de soie dans l'atelier signala la présence de Mlle Colombe.

Cinabre était debout devant une toile, la palette à la main.

— Tu n'es pas venu hier à la Souris? dit Mlle Colombe avec un clair regard.

— Non.

— Je t'ai attendu. Qu'est-ce que tu as fait?

— J'ai passé la journée à copier des costumes Louis XIII à la Bibliothèque.

— Et le soir?

— Au théâtre.

— Voilà qui n'est pas vrai.

— Des soupçons? Tu m'inspires une certaine mélancolie.

— Tu me paieras ça.

— Sur le chapitre de la fidélité, pas de reproche.

— Ce ne sont pas les occasions qui me manquent, au moins.

— Alors, c'est toi qui manques les occasions.

— Ah! non, par exemple, et la première qui passera...

— Tu la saisiras par le chignon. Méfie-toi, Colombe, il y en a de faux qui vous restent dans la main.

— Au fait, ça m'est égal. Es-tu riche?

— J'ai la richesse du sage. On ne considère pas assez que les véritables biens, la santé, la jeunesse, la beauté, le talent, l'amour, sont à tout le monde; pour ces biens-là, pas de classe privilégiée; le plus pauvre peut les avoir, le plus riche ne peut pas les acheter. L'argent ne fait pas le bonheur, la misère, non plus, c'est vrai; mais enfin l'or est une chimère, c'est Pétrarque qui l'a dit.

— Avec la santé, la jeunesse, la beauté, le talent et l'amour, on ne peut pas aller à la campagne, si on n'a pas un louis par-dessus le marché.

— Ou vingt francs.

— C'est la même chose.

— Non, ce n'est pas la même chose. On dit un louis au café, c'est l'argent de poche, le superflu ; on dit vingt francs à la maison, c'est l'argent du ménage, le nécessaire.

— As-tu un louis?

— Non, j'ai cinquante francs.

— Si tu voulais être bien gentil, nous irions déjeûner à Ville-d'Avray, tu sais, où tu as fait une esquisse... Elle était accrochée là... où est-elle?

— Vendue.

— Combien?

— Cent cinquante francs.

— Clodion t'a dit que ce paysage valait mille francs comme un sou.

— J'aime mieux cent cinquante francs aujourd'hui que mille francs quand je serai mort.

— Alors, nous allons à la campagne?

— Je veux finir ce bonhomme-là. Nous déjeunerons chez Tranche-gueule, et nous irons flâner toute l'après-midi loin des fortifications.

— A pied?

— Je préfère les voies rapides jusqu'à destination, et la promenade dans les bois.

— Tu finiras le bonhomme demain.

— Non. Tu peux exercer sur moi l'orgueilleux pouvoir de la beauté; mais quant à me faire dévaller à huit heures du matin, c'est une plaisanterie absolument déplacée à l'heure de l'inspiration qui m'anime.

— Nous prendrons le train de neuf heures et demie et nous serons à Ville-d'Avray à dix heures. Regarde, le beau soleil. Voyons, mets ta jaquette, prends ton chapeau, et filons au chemin de fer.

— Allons, c'est le printemps qui parle par ta bouche.

— Nous déjeûnerons à la Grille.

— Je connais un bon endroit. Poursuis le cours de ton rêve étoilé.

— Nous louerons un bateau et nous canoterons sur l'étang.

— Accordée, la nacelle.

— Nous reviendrons dîner au Palais-Royal, à l'heure de la musique militaire.

— Ensuite?

— Nous irons à l'Ambigu.

— Je te défends de pleurer.

— Est-ce que tu me prends pour une borne-fontaine ?

— Pas pour une fontaine, non.

— Voilà tous les compliments que tu as sur toi?

— Colombe, mon cœur s'attendrit à la perspective de goûter avec toi ces plaisirs de l'âge d'or. Mon bonheur serait complet si tu avais un bonnet de linge, une robe légère d'une entière blancheur, et s'il m'était permis de te donner un baiser virginal sans avoir de la poudre de riz au bout du nez. Tu ornerais ma boutonnière d'une simple fleur des champs, et au retour de cette expédition, nous lirions ensemble ce feuilleton comme tu les aimes, où il y a des haleines confondues, un tas de machines effrayantes, avec des femmes du grand monde qui

Steinlen
Michelet sc.

vivent dans la soie et le velours, et qui repoussent l'amour d'un honnête ouvrier.

— Habille-toi donc, au lieu de jacasser comme une pie.

— On y va.

Ce programme fut exécuté avec une légère modification. Cinabre et Colombe arrivèrent à Ville-d'Avray de bonne heure. Après la promenade à travers bois, le peintre esquissa l'étang dans son cirque de verdure, pendant que sa compagne naviguait en canot sur le miroir liquide. Vers midi, ils déjeunèrent sous une tonnelle du restaurant de la Grille, et Cinabre, mis en belle humeur par un joli vin de Beaujolais, promit un chapeau Louis XIII à Mlle Colombe, en souvenir des héroïnes de la Fronde.

Ils auraient sans doute fait plus longtemps l'école buissonnière ; mais on sait que l'homme propose et le ciel dispose, surtout dans les parties de campagne. Un nuage orageux vint jeter une ombre sur le paysage ; moyennant quoi ils revinrent à Paris à trois heures de l'après-midi.

II

Que faire un dimanche ? aller au Louvre. Ils eurent le temps de gagner les arcades de la rue de Rivoli, au moment juste où les premières gouttes de pluie tombaient, larges comme des sous, sur l'asphalte des trottoirs.

A l'angle de la rue Castiglione, ils entrèrent chez un pâtissier en attendant la fin de l'averse, trop violente pour être de longue durée, et mangèrent chacun deux petits pâtés au macaroni.

Cinabre déposa une pièce de monnaie sur le marbre du comptoir et s'éloigna rapidement avec Colombe. Après une visite au Musée, ils dînèrent près d'une fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin du Palais-Royal, puis ils suivirent les boulevards et arrivèrent à l'Ambigu, où Cinabre prit deux stalles. On jouait *Les Fugitifs*, un drame du Nouveau-Monde, dont les décors enchantèrent le peintre, et Mlle Colombe déclara qu'elle ne s'était pas beaucoup amusée.

En rentrant, décidé à offrir à son modèle favori le chapeau Louis XIII promis, Cinabre constata, avec une surprise bien naturelle, que les cinquante francs avaient été volatilisés.

— Je n'ai pas dépensé cinquante francs, dit-il. Je vais récapituler le bilan de la journée en chiffres ronds :

Chemin de fer.....	4 fr.	»
Bateau.....	1	50
Déjeuner.....	12	»
Petits pâtés.....	1	»
Dîner.....	5	»
Théâtre.....	6	»
Café.....	1	»
Total.....	30 fr.	50

— J'ai perdu vingt francs, ajouta-t-il avec un soupir.

— Fouille dans tes poches.

— C'est inutile. J'ai l'habitude de mettre tous mes œufs d'or dans le même panier; mais je vais établir le compte juste, car je trouve cinquante centimes de trop.

Après s'être livré à des calculs mathématiques rigoureusement exacts, il reconnut qu'il ne lui manquait que dix-neuf francs.

— On ne perd pas dix-neuf francs; comment cela peut-il se faire ?... J'y suis! s'écria-t-il avec une exclamation de triomphe, j'ai dû donner vingt francs pour vingt

sous. Ce sont les petits pâtés au macaroni ; ça fait le compte.

— Oui, ça fait le compte, mais ça ne fait pas le mien, dit Mlle Colombe d'un ton amer. Tu as l'air enchanté, comme si tu avais retrouvé ton louis.

— D'abord, je n'ai pas perdu un louis, je n'ai perdu que dix-neuf francs.

— Je comprends très bien que tu en fasses ton deuil, puisque tu devais me les donner. Je me passerai de chapeau, voilà tout.

— Non, tu auras le chapeau.

— Comment ça?

— *Primo*, on a pu s'apercevoir que j'avais donné de l'or pour de l'argent.

— Cours après.

— Certainement, je courrai après.

— Moi pas.

— C'est une manière de voir. *Secundo*, si on ne s'est pas aperçu de mon erreur, en faisant la caisse, on a dû trouver dix-neuf francs de trop dans la balance de la journée.

— Assieds-toi dessus, pour voir combien tu pèses.

— Je reconnaîtrai parfaitement la demoiselle, en costume de taffetas à mille raies bleues et blanches, qui nous a servi les petits pâtés. C'est une blonde, avec des yeux d'un bleu violet, les traits fins, du chic et du zinc, bien d'aplomb et une belle paire de mains, une tête de Gavarni.

— Tu l'as assez regardée; si tu la trouves mieux que moi, ne te gêne pas.

— Comme peintre, je suis forcé d'en convenir.

— Un ange, tout de suite.

— Je n'ai pas vu les ailes, mais cela ne lui siérait pas mal. J'irai demain.

— A ta place, j'irais tout de suite.

— C'est fermé.

— Si je compte là-dessus pour un chapeau, j'aurai le temps d'aller en cheveux.

— Il y a un moyen plus sûr ; je ferai l'étang et je le vendrai cent cinquante francs. C'est un prix fait qui me rappellera les petits pâtés ma chemise brûle.

— Je te connais, tu feras l'étang l'année prochaine. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi ; tu me portes la guigne.

— Ah ! je te porte la guigne.

— Oui, je l'aurais parié.

— Eh bien ! tu as gagné. Dette de jeu ; demain, le chapeau sera chez toi, avant midi, et je ne demanderai pas ma revanche.

— Si je vois ce chapeau-là, ce sera dans un rêve.

— Ce rêve marchera dans sa réalité magnifique. Bonsoir.

— Ah ! c'est comme ça ?

— C'est comme ça ; va te faire fiche.

— Eh bien, tu sais, mon petit, j'y vais tout de suite.

III

Dans les périodes de marasme ou dans certaines crises financières, Cinabre donnait des fantaisies humoristiques à un journal illustré. Décidé à tenir sa promesse, il ouvrit son album et jeta rapidement une série de croquis sur son Odyssée.

Le lendemain matin, de bonne heure, il les porta au directeur du journal, qui les paya cent francs. Après avoir touché ce subside à la caisse, il mit un louis sous

une enveloppe avec sa carte, à l'adresse de Mlle Colombe, confia le message à un commissionnaire, et libre de soins et d'inquiétudes à la suite de cette rupture en règle, l'artiste, aux illusions persistantes, alla droit chez le pâtissier de la rue Castiglione.

A cette heure matinale, il n'y avait personne dans la boutique.

En le voyant entrer, la jolie demoiselle blonde s'avan-

ça à sa rencontre, fouilla dans la pochette de son tablier de soie, et lui tendit une papillotte.

— C'est vous, monsieur, qui êtes venu hier, et qui avez donné cette pièce de vingt francs ?

— Oui, mademoiselle, je vous remercie.

— J'ai couru après vous ; à cause de la pluie, il y avait foule sous les arcades, et je n'ai pas eu la bonne chance de vous rejoindre. J'ai été jusqu'à la Place des Pyramides; mais, le dimanche, il y a toujours beau-

coup de monde au magasin, et quand je suis revenue, on a trouvé que je m'étais absentée trop longtemps.

— Ainsi, bien involontairement, mademoiselle, je suis la cause de ce reproche ?

— Oh ! non monsieur.

— J'ai un franc à vous remettre.

— Oui... désirez-vous un petit pâté ?

— Volontiers.

— Au macaroni, comme hier ?

— Comme hier.

Elle apporta le petit pâté sur une assiette et le présenta avec un joli sourire.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous adresser une question ? reprit Dominique, à qui nous restituons son nom de chrétien et de gentleman, et qui ne se pressait pas trop de manger son pâté.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous été au Salon ?

— Non, monsieur.

— La peinture ne vous intéresse pas ?

— Oh ! si, j'aimerais beaucoup à voir les tableaux, mais je n'ose pas y aller toute seule.

— Voici le Livret, que je vous prie de conserver en souvenir du hasard qui m'a valu le plaisir de vous remercier. Je m'appelle Dominique Pierron ; vous trouverez mon nom, mon adresse et le titre de mes deux tableaux. Il y a un portrait de femme.

— Est-ce la jeune dame qui ?...

— Non, non, c'est un modèle qui ne pose pas la figure..... je vous demande pardon, mademoiselle.

— De rien, monsieur.

— Je voulais simplement vous dire que si vous avez l'occasion d'aller à l'Exposition, et si le portrait vous plait, je considérerai comme une grande faveur la permission de faire le vôtre et d'en garder une copie.

— C'est qu'il faudrait aller dans votre atelier, et je n'ai qu'un jour de sortie par semaine.

— Je viendrai manger des pâtés au macaroni, et trois ou quatre séances suffiront. Avez-vous seulement une photographie ?

— Oui, très ressemblante.

— Voulez-vous me la confier ?

— Je suis vraiment confuse, monsieur, de votre gracieuse intention.

— C'est moi qui vous devrai des remercîments, et si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous offrirais de vous accompagner au Salon.

— Quand ?

— Je suis toujours libre.

— Entièrement libre ?

— Sous tous les rapports.

— Aujourd'hui ?

— Tout de suite.

— J'espère qu'on ne me refusera pas la permission de sortir.

— Il est inutile qu'on sache que vous avez un cavalier. Je vais aller me promener sur la Terrasse des Feuillants.

— Si j'ai ma sortie, je vous rejoindrai dans un quart d'heure ; si je ne l'ai pas, vous me verrez sans chapeau et sans mantelet, comme en ce moment, sur la porte du magasin.

— J'espère que vous obtiendrez cette faveur ; à tout hasard, je reviendrai vers quatre heures, et vous me direz le jour où vous serez libre.

— Je vous écrirai, pour ne pas vous déranger.

— Je préfère venir.

Toutes ces combinaisons étaient parfaitement inu-

tiles. Le quart d'heure n'était pas écoulé que la jeune fille franchissait le seuil de la boutique, vive et légère comme un oiseau qui trouve la porte de sa cage ouverte, correctement gantée, coiffée d'un joli chapeau à plume bleue, la taille enveloppée d'un manteau de dentelle noire sur une robe de toile écrue. Elle marcha rapidement, d'un pas élastique, et glissa son bras sous celui

de Dominique, qui errait mélancoliquement sous les arbres.

— Voici ma photographie, dit-elle.

— Ah! merci, mademoiselle. L'épreuve est bonne, mais trop de trois-quarts, ce qui gâte un peu la finesse des lignes du profil.

Il serra dans son portefeuille la carte qui portait au verso :

« GENEVIÈVE LAUGIER.
5, rue Mont Thabor. »

— Où allons-nous?

Cinqbrie et Colombe.

— Départ en première classe pour Villeneuve-l'Avray. Le printemps semble sourire aux jeunes tourtereaux, Pinxit et Colombine, qui font un voyage d'agrément sur la Carte du Tendre. — Aller et retour, 4 francs.

L'Etang.

— L'artiste Pinxit et Colombine se livrent aux plaisirs champêtres qui réjouissent les cœurs purs. 1 franc 50 centimes.

Déjeuner sous la tonnelle.

— Le Beaujolais *ratafiat* le cœur de Pinxit, qui promet un chapeau à Colombine. — 14 francs.

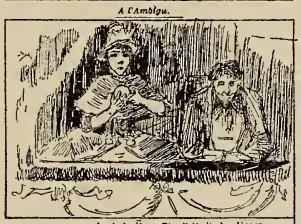
Station chez le Pâtissier.

— Pinxit et Colombine mangent quatre petits pates au macaron. Pinxit, admirateur de la beauté pargrâce d'état, et distrait par la jolie demoiselle blonde, donne vingt francs pour vingt sous. — 19 francs.

Au Musée du Louvre.

— Pinxit, en vertu des immortels principes de son art, admire la *Joconde*. Colombine, qui s'ennuie de ne pas voir la jeune fille blonde, trouve que la *Joconde* n'est pas « si jolie que ça ». — Une omnibus ou Vestaire, 10 centimes.

A l'Ambigu.



— Après le dîner, Pinxit étudie les décors. Colombine écorce une orange, et déclare qu'elle préfère les drames où il y a une orpheline persécutée par un traître à petites rentes. — 11 francs.

Chapitre du Chapeau.

— Pinxit s'aperçoit qu'il ne lui reste qu'un franc sur cinquante, croyant encore avoir un louis. Colombine, transportée d'une injuste colère, se retire chez sa tante.

La Fin du Roman.

— Pinxit immortalise par le crayon les épisodes de son Odyssée, et envoie, par le Mercure de coin, un louis à Colombine, avec un éternel adieu.

— C'est aujourd'hui lundi ; le Salon n'ouvre qu'à midi, et nous avons le temps de déjeuner à la Taverne anglaise de la rue Royale.

— Vous n'allez pas faire des folies ; agissez avec moi sans cérémonie, en bon camarade.

— Vous m'avez fait gagner cent francs sans le savoir, il est juste que vous en ayez une part.

— Expliquez-moi cela.

Le peintre lui raconta sommairement son aventure de la veille, qui venait d'avoir un dénouement si flatteur.

— Vous me montrerez les dessins ?

IV

Ils s'installèrent dans un box de la taverne anglaise, et pendant que Dominique parlementait avec le garçon, sa compagne feuilletait l'album renfermant les croquis, accompagnés des légendes qui en étaient le commentaire, et que nous transcrivons ici :

— Est-ce que vous dessinerez la suite ? demanda Mlle Geneviève, en rendant l'album à Dominique.

— Si cela vous plait.

— Oui, j'en serai très contente.

V

Les confidences appellent les confidences. L'histoire de l'héroïne des petits pâtés au macaroni n'était ni romanesque, ni accidentée. Ses parents étaient confiseurs

à Rouen. Elle avait été en pension jusqu'à l'âge de quatorze ans, trois ans demoiselle de compagnie chez une respectable douairière de province, qui était morte, et enfin, on l'avait placée chez le pâtissier, où Dominique avait fait sa connaissance de la façon qu'on vient de voir. Elle s'amassait une petite dot, avec l'espoir de s'établir un peu plus tard.

Une partie de l'après-midi fut consacrée à la visite au Salon. Geneviève voulut voir en arrivant les deux tableaux de celui qui avait sollicité la faveur d'être son peintre ordinaire, et catalogués ainsi dans le Livret :

PIERRON (Dominique), né à Paris. — Boulevard de Clichy, 58.

1832 — *Village de Trianon.*

1833 — *Mimi Pinson.*

Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson.

Geneviève n'avait jamais quitté Paris, et il fut convenu que Dominique la conduirait à Versailles et à Trianon, si le temps était beau, le jour de sa prochaine sortie.

Elle demanda des explications détaillées sur Mlle Mimi Pinson, qui n'avait qu'une robe au monde et qu'un bonnet. Le peintre avoua franchement que c'était le portrait d'une petite demoiselle, trottin chez une modiste, qu'il avait rencontrée jadis dans un sentier qui n'était pas celui de la vertu.

— Et moi, dit-elle, si vous envoyez mon portrait au Salon, comment me représenterez-vous?

— Je vous peindrai telle que je vous ai vue hier : *Petits Pâtés au macaroni.*

— A la bonne heure, ce sera charmant.

Après avoir regardé beaucoup de tableaux et de statues, Geneviève, curieuse comme toutes les filles d'Ève, manifesta le désir de voir l'atelier de Dominique.

Cet intérieur d'artiste se composait d'une grande salle vitrée, d'un cabinet servant de chambre à coucher et d'une petite cuisine. Geneviève ne cacha pas sa surprise, causée par un beau désordre qui n'était pas un effet de l'art.

— Je reconnais la justesse de votre observation, dit le peintre ; mais j'ai l'horreur des concierges et des femmes de ménage, qui fouillent partout, mêlent les costumes, dérangent les draperies, disloquent les mannequins, écornent les plâtres, essuient les toiles avec des torchons, et j'ai pris l'habitude de me servir moi-même. D'ailleurs, l'ordre n'est que le désordre numéroté.

Pendant qu'il développait cette théorie, Geneviève allait et venait à travers l'atelier, accrochant une palette, rangeant un chevalet, relevant un carton de gravures, trouvant une place pour chaque chose et mettant chaque chose à sa place, tant et si bien que Dominique, habitué à circuler dans ce capharnaüm, suivait tous ses mouvements avec curiosité.

— Voilà qui est fait, dit-elle... Et si Mlle Colombine me trouvait ici?

— Elle ne reviendra pas, répondit sentencieusement le peintre.

— Pas même comme modèle?

— Il y en a d'autres... Si nous allions dîner?

— Je veux bien, mais pas de gaspillage.

— Je ne gaspille jamais l'argent, je me contente de le dépenser.

— Il ne faut pas tout dépenser. Si vous prenez l'habitude de mettre un peu d'argent en réserve, vous serez moins pressé de vendre vos jolis tableaux, et on vous les paiera plus cher.

— Je réfléchirai à cela.

Ils dînèrent comme deux écoliers en vacances, et achevèrent cette journée à l'Opéra-Comique. On donnait

La Dame Blanche et *Le Chalet*. Après le spectacle, ils prirent une glace en plein air sur le boulevard ; Dominique reconduisit son amie rue Mont-Thabor, et il regagna les hauteurs de Montmartre en fredonnant :

Douze cents francs d'appointements,
Et l'on ne dira pas que je fais des folies,
Car j'achète un château sur mes économies.

VI

En se retrouvant dans son atelier solitaire, qui semblait encore garder le parfum léger de la jolie visiteuse, Dominique alluma sa lampe, roula une cigarette et se mit au lit en évoquant l'image de Geneviève, si poétique en la comparant à celle de Mlle Colombe.

En somme, tout bien considéré, il n'avait pas perdu cette journée. Il venait de gagner la sympathie et la confiance d'une belle jeune fille. Ce privilège semblait, à la vérité, exclusivement platonique, mais c'était à prendre ou à laisser. Il n'avait pas besoin d'une grande pénétration pour reconnaître, à des signes certains, que si elle n'était pas décidée à rester sage, elle ne se condamnerait pas volontairement à l'esclavage de présenter si gracieusement des petits pâtés au macaroni. La conséquence était claire : elle avait consenti à donner son portrait; mais, pour avoir l'original, il serait nécessaire de poser officiellement sa candidature.

Dominique n'avait jamais pensé à se marier.

« Certainement, songea-t-il en éteignant sa lampe, elle est jolie à ravir, intelligente, distinguée, ce sera une bonne petite femme ; mais n'oublions pas cette belle

parole : « Ma maîtresse, c'est la peinture, et mes enfants, ce sont mes tableaux. »

Plus favorisé que le sculpteur Pygmalion, il était amoureux d'une statue vivante. Tous les jours, sans exception, il allait manger un petit pâté au macaroni, échangeait quelques paroles mystérieuses avec son amie souriante, et s'en allait content.

Geneviève avait congé le mercredi. Elle arrivait à l'atelier de bon matin, et Dominique travaillait à son portrait jusqu'à l'heure du déjeuner.

Les petits événements qui précédèrent son exécution peuvent se résumer d'un trait, tels qu'ils étaient consignés dans l'album du peintre :

Mercredi 22 Mai. — *Versailles.* — Les Cygnes de Trianon. — Cèdre. — Nymphe de Diane.

29 Mai. — *Saint-Germain.* — La Maison du Garde. — La Tasse de lait. — Une Amazone en forêt.

5 Juin. — *Sceaux.* — L'Escarpolette de Robinson.

12 Juin. — *Joinville-le-Pont.* — L'Ile. — Un Pêcheur à la ligne.

19 Juin. — *Sannois.* — Le Moulin.

Geneviève avait fait une remarque : à mesure que le tableau avançait, l'humeur de son peintre ordinaire s'assombrissait par degrés.

A la sixième séance, le portrait était presque achevé, et elle lui demanda la cause de sa mélancolie.

Dominique garda le silence. Elle insista.

— Vous exigez que je vous ouvre mon cœur?

— Je vous en prie.

— Je vous parlerai sans arrière-pensée ; me répondrez-vous avec franchise, comme une loyale amie?

— Oui.

— J'ai envie de me marier.

— Et c'est cela qui vous rend triste?

— Ne vous moquez pas de moi. Je connais des artistes qui sont mariés et qui font très bon ménage. Ceux qui ne le sont pas ont ordinairement une liaison, qui a le revers de la médaille sans en avoir le beau côté. Quant aux maîtresses banales, la dernière m'en a si bien guéri que je ne me reconnais plus. Mais il ne suffit pas de vouloir se ranger, ni même de rencontrer celle qu'on aime, il faut encore être aimé d'elle et l'obtenir.

— En l'honneur de quelle sainte avez-vous pris cette belle résolution?

— Le hasard a toujours été ma providence, et je ne sais pas s'il me favorisera jusqu'à la fin. Comme on a bien vu des rois épouser des bergères, j'ai brûlé un cierge à sainte Geneviève.

— Bien vrai?

— Je parle très sérieusement. Quand vous me connaîtrez mieux...

— Je vous connais assez pour savoir que vous serez un bon mari, et si vous étiez moins modeste, vous n'auriez pas attendu si longtemps avant de parler. Est-ce que ce n'est pas moi qui vous ai aimé la première?

— Geneviève... ma bonne petite Geneviève.

VII

Notre rôle de conteur nous impose le devoir de déclarer ici que la séance fut interrompue par un baiser.

Quand nous aurons ajouté que Mlle Geneviève partit le lendemain pour Rouen avec Dominique, qu'ils se marièrent, et que le tableau des *Petits Pâtés au macaroni* obtint une médaille au Salon, notre tâche sera finie. Et si le lecteur, qui s'est intéressé à cette simple idylle, suppose que le jeune ménage fut heureux, que Dominique fit des économies, et que Geneviève devint mère de beaux enfants, il nous est agréable de lui apprendre qu'il ne s'est pas trompé.

LE JOURNAL DES MASSES

I

En ces années de disgrâce, où la politique ne nourrissait pas mieux son homme que la littérature, Tamar se trouva fort dépourvu, et il fut encore assez heureux de trouver un coin obscur dans le laboratoire d'un journal. Cependant il imagina le moyen d'être dans ses meubles. Cet épisode de sa vie montrera que Tamar savait unir la diplomatie à la gaieté française, et voici la manière originale dont il devint le locataire gratuit d'un entre-ciel de la rue Racine, dernier étage d'une maison appartenant à un sieur Rabourdin, et placée sous la garde des époux Pichart.

APPARTEMENT DE GARÇON

COMÉDIE EN TROIS TABLEAUX

PREMIER TABLEAU

DÉCOR

Une maison bourgeoise, rue Racine. Sur le seuil de la porte d'entrée, Mme Pichart, concierge. Au-dessus de la porte, un écriteau :

APPARTEMENT DE GARÇON AVEC JARDIN

A LOUER

S'adresser chez le concierge.

TAMAR. — Je désirerais visiter cet appartement.

MADAME PICHART. — Monsieur est célibataire?

— Provisoirement, oui, madame.

— C'est que le propriétaire ne veut pas d'enfants.

— J'ai vu deux petits garçons qui jouaient dans la cour.

— Ce ne sont pas des enfants, ce sont des fils de propriétaire.

— Ah! très bien.

— Pas de chiens, pas de chats, pas de perroquets, pas de singes...

— Madame, mon intention n'est pas d'installer une ménagerie chez moi.

— Monsieur ne donne pas de soirées?

— Jamais.

— Monsieur n'a pas un état qui fait du bruit?

— Je n'ai aucun état. Je suis avocat.

— Si monsieur veut voir l'appartement; c'est au cinquième, l'escalier au fond de la cour.

(Ils entrent.)

DEUXIÈME TABLEAU

Au cinquième, dans l'appartement.

MADAME PICHART. — L'appartement se compose d'un salon, chambre à coucher, salle à manger, cuisine, cabinet de toilette, et le jardin... Voilà.

TAMAR. — Et les autres pièces? Je n'en vois qu'une seule.

— C'est le salon, servant de salle à manger.

— Et la chambre à coucher?

— Vous ouvrez l'alcôve entre les deux cloisons.

— Et la cuisine?

— Il y a un fourneau portatif à la tête du lit.
— Et le cabinet de toilette?
— Au pied du lit.
— Et le jardin ?
— Vous voyez cette tige de lierre qui entoure la fenêtre, et deux pots de fleurs sur le rebord?
— Oui.
— C'est le jardin.
— Parfait. Cet appartement me plaît beaucoup.

(Ils redescendent.)

TROISIÈME TABLEAU

Sur le seuil de la porte d'entrée.

MADAME PICHART. — Si vous êtes décidé, j'en parlerai au propriétaire.
TAMAR. — Sans doute.
— Le *denier à Dieu* est de cinq francs.
— Cela va de soi... Et quel est le prix de l'appartement?
— 300 francs.
— Ce n'est pas trop cher.
— N'est-ce pas?
— Meublé?
— Comme il est.
— Alors, on est nourri?
— Monsieur veut plaisanter.
— Trois cents francs, c'est une somme.
— La maison est très bien habitée.
— Enfin...

— Je ferai le ménage de monsieur; c'est dix francs par mois.

— J'allais vous en prier.

— Tous les appartements doivent être frottés; mon neveu est le frotteur de la maison; c'est deux francs par mois.

— J'en serai enchanté.

— Monsieur est célibataire; c'est une clause du bail, et si monsieur avait l'intention de se marier...

—Madame, j'ai consenti à tout; mais il y a une limite : je ne veux pas vous épouser.

A cette déclaration inattendue, Mme Pichart éclata de rire. Elle trouva M. Tamar un homme charmant, prit son nom et son adresse, et lui dit qu'il pourrait emménager quand il voudrait.

Le lendemain, une voiture à bras transporta rue Ra-

cine quelques épaves de l'atelier abandonné. Un lit de fer, une chaise, une poële en fonte, deux tableaux sans cadre, une malle fermée contenant des hardes, des livres et des papiers, meublèrent la grande et unique pièce mansardée que Mme Pichart affichait comme

Appartement de garçon. C'était peu, sans doute, au point de vue du confort et de l'ornementation, mais c'était assez pour la respectabilité. Tamar était dans ses meubles, chez lui, et ce domicile légal lui conférait le titre de citoyen électeur et éligible.

Le propriétaire de l'immeuble de la rue Racine habité

par Tamar était un vieux trembleur, qui frémissait au seul souvenir de la Révolution de 1848.

Un jour, entrant chez le concierge de sa maison, il entendit une voix sonore qui proclamait la prochaine répartition de l'héritage humain, et il se trouva en présence d'un homme aux cheveux indisciplinés sous un chapeau tyrolien, à la barbe inculte, fumant une pipe de terre à long tuyau.

C'était Tamar.

— Monsieur est le locataire du cinquième, dit le concierge Pichart, sans autre explication... Monsieur Ra-

bourdin, ajouta-t-il en changeant de ton et d'attitude, est le propriétaire.

Tamar devait plusieurs termes, et le portier comptait avoir produit un effet d'intimidation. Cette illusion fut de peu de durée.

— Monsieur, dit Tamar avec aplomb à son propriétaire, la crise financière a son contre-coup dans les plus humbles existences et la mienne est de ce nombre ; mais la Fortune est changeante et la Révolution s'avance. Si la vengeance est boiteuse, elle marche ; si l'heure de la réparation est lente, elle sonne. Il me sera doux alors, monsieur et cher propriétaire, de me souvenir que je vous ai dû un modeste abri aux jours d'épreuve ; je me ferai un devoir et un plaisir de sauver votre tête, car la justice du peuple fera son office, et la Bourgeoisie aura les premiers honneurs de l'échafaud.

Abasourdi, terrifié par l'accent, le geste, la déclaration de son singulier locataire, M. Rabourdin fit signe au concierge de le suivre, et une fois dans la rue, lui dit confidentiellement :

« Ne tourmentez pas le locataire du cinquième; il s'acquittera dans des temps plus heureux, pour lui, pas pour moi, et il est bon d'avoir des amis partout. »

Depuis ce jour mémorable, le farouche Tamar put jouir de la considération de son propriétaire et de son portier, et il n'entendit plus jamais parler de ses quittances de loyer.

II

L'Empire paraissant vouloir se consolider, et la fin de ce règne étant remise de huitaine en huitaine, comme une affaire qui s'éternise, Tamar prit d'autres habitudes. Il franchit les ponts, ce qu'on appelle à la Rive gauche « aller de l'autre côté de l'eau », prit l'absinthe au *Café de Madrid* et dîna dans la région du Faubourg-Montmartre. Il passait ses soirées à l'aventure et les finissait au *Rat mort*.

C'est là que les apôtres du Cénacle international politique préparaient la chute des trônes et l'avènement des peuples. « La France, s'était dit le précurseur Tamar, sera un jour gouvernée par le Café de Madrid. » Tamar voyait juste et loin. Le Rat mort et le Café de Madrid comptaient dans leur clientèle les conseillers municipaux, les députés, les sénateurs, les préfets, les généraux, les ministres de l'avenir, un futur dictateur, les chefs de deux gouvernements, une aurore, hélas ! boréale.

Ordinairement, il sortait de l'illustre café du Rat

mort et du caboulot de la *Consolation* à une heure matinale. Quand le temps était favorable, il rentrait au Quartier, sinon il recevait l'hospitalité chez un frère, parfois chez une amie.

Le propriétaire de Tamar étant mort avant l'heure marquée pour l'expiation populaire, son fils, Félix Rabourdin, recueillit sa succession.

Félix Rabourdin était un homme de trente-cinq ans, tout à fait de son époque, ce qu'on appelait, en 1830, un viveur, et de nos jours un bon garçon. Il avait des favoris blonds, un commencement d'embonpoint et savait s'habiller, mais c'était tout ; au demeurant, une de ces nullités finaudes qui, sans s'avouer nettement leur propre faiblesse, sentent pourtant la nécessité de s'étayer des capacités d'autrui. Après l'Empire, il résolut « de faire quelque chose ». Maître d'une belle fortune, sans attache d'aucune sorte, tout bien considéré, il se demanda s'il ne pourrait pas atteindre le but comme un autre, être décoré, membre du conseil général et député de son département. Pour cela, il fallait un instrument, un journal, par exemple.

Sa résolution prise et la question d'argent étant hors de cause, il ne lui restait plus qu'à remplir les formalités légales, à organiser une rédaction et à paraître. Il s'aperçut alors qu'un rédacteur en chef politique n'était pas d'une rencontre facile. Il lui fallait un homme capable de prendre le vent selon les circonstances. Il se souvint alors qu'il y avait, parmi les locataires de sa maison de la rue Racine, un avocat journaliste. A tout hasard, il prit des renseignements. Son portier l'informa que M. Tamar jouissait d'une certaine réputation dans le quartier, et qu'il était un des orateurs les plus écoutés des réunions publiques. M. Rabourdin n'en demanda pas davantage et lui adressa une invitation à dîner chez Brébant.

Cette fois, la Fortune venait de toucher Tamar à l'épaule. Il était à la veille de réaliser ses ambitions lointaines, de voir marcher son rêve dans la réalité, diriger un journal quotidien, politique, artistique et littéraire, démocratique et social. Le Spectre rouge allait marcher ; il allait offrir en prime aux abonnés l'Hydre de l'anarchie, emballée, *franco*. Si le Canard automate de Vaucanson est célèbre dans les annales scientifiques, le Canard enragé, dirigé par Tamar, mérite de laisser trace de son passage dans l'histoire de la presse, comme le spécimen d'un *Journal incohérent*, qui a eu et aura encore un grand nombre d'imitateurs sans le savoir.

A sept heures, Tamar arriva en habit noir et en cravate blanche. L'habit était boutonné, la cravate défraîchie, un peu en corde, et il n'avait qu'un gant, mais l'intention y était.

Après quelques explications sommaires de part et d'autre sur la cause et le but de la réunion, tous deux se mirent en devoir de faire honneur au dîner. Le premier feu passé, M. Rabourdin aborda la question sans préambule.

— Mon cher monsieur, dit-il, je vous parlerai carrément. J'ai l'ambition d'être décoré, conseiller général et député de mon département, qui est l'Indre-et-Loire.

— Tours, Deuxième capitale, Archevêché, Tribunal, vin de Vouvray, patrie de Descartes, Pruneaux.

— C'est cela même, cher monsieur. Or, pour arriver au but, mon intention est de fonder un journal politique.

— Sous quel titre ?

— Je ne suis pas encore fixé sur le titre ; en avez-vous un ?

— Oui, et splendide : *Le Journal des Masses*.

— Magnifique et pas cher, dix centimes le numéro.

— Bonne idée, répliqua Tamar, en se versant à boire.

— En deux mots, voici la ligne que je compte suivre. Nous sommes dans un état provisoire, et comme je ne sais pas de quel côté le vent soufflera, je veux me tenir à cheval. Je pense que je ne risque rien à entrer dans la voie des idées modernes, quitte à avancer où à reculer, selon les cirsconstances. Nous n'avons probablement ni les mêmes idées ni les mêmes vues, mais vous êtes un homme de talent, — Tamar sourit, — et je vous demande votre avis, à vous qui êtes du métier.

— J'ai passé ma vie avec des journalistes, répondit Tamar, et je connais toutes leurs ficelles. Moi, personnellement, je suis un imbécile politique, c'est-à-dire que je n'ai jamais su trouver un coin.

— J'espère que nous pourrons nous entendre.

— Je ne demande pas mieux. Ce qui m'a toujours empêché d'arriver en politique, monsieur, c'est que j'avais une idée, et que je n'ai jamais eu les moyens de l'exécuter. Imaginez une combinaison compliquée, difficile, douteuse, aléatoire, vous trouvez des capitaux ; imaginez une conception simple, claire et sûre, personne n'y croira. La France est le pays par excellence des actionnaires. L'homme qui a fondé la première Compagnie d'Omnibus a fait faillite.

— C'est pourtant une idée qui valait une fortune.

— L'idée n'était pas de lui ; c'est Blaise Pascal qui a trouvé les voitures à cinq sous, comme la brouette, la roulette et pas mal d'autres jolies choses. Aujourd'hui je suis revenu de loin. La science a démontré que nous sommes l'aristocratie des singes ; je suis absolument athée, matérialiste, et je jouerais à pile ou face ma religion, mes principes et le reste. Si tous les partis étaient dans des paniers, je ne donnerais pas un sou pour voter.

— Je ne m'attendais pas à cette déclaration de votre part... N'étiez-vous pas un des partisans de la démocratie ?

— Oui, mais ça n'a pas duré.

— Eh bien ?...

— Eh bien, à l'heure qu'il est, je ne m'intéresse pas plus au peuple le plus spirituel de la terre qu'à son gouvernement.

— Vous disiez tout à l'heure que vous aviez une idée est-ce que vous ne l'avez plus ?

— Elle est ratée.

— Enfin, si une occasion se présente, comme celle-ci ?

— Si mon idée n'est pas neuve, elle est consolante. Vous avez deux chemins : suivre la marche des événements, ou la prévoir et les devancer.

— Voilà précisément ce que je cherche.

— Marchez avec le peuple, ça ne peut pas faire de mal. Quel que soit le parti qui triomphera, il se dira son ami. Lisez la devise de la *Gazette de France* *Tout pour le peuple et par le peuple ;* d'autres ont modifié la formule : *Tout pour le peuple, rien par lui ;* mais les malins sont beaucoup plus forts : *Tout par le peuple, rien pour lui.*

— Vous pensez alors qu'un journal un peu avancé ne serait pas une mauvaise affaire ?

— Certainement ; vous fondez un journal républicain, vous entrez dans le courant de l'opposition ; vous êtes dangereux et dans les meilleures conditions pour vous rallier.

— C'est juste... mais je voudrais bien connaître votre ancienne idée.

— Mon ancienne idée était celle-ci : En 1789, le Tiers-État a renversé la Noblesse : aujourd'hui le Peuple veut renverser le Tiers-Etat, et les Bourgeois font tout ce qu'ils peuvent pour être chavirés. Le triomphe des monarchies a été de faire garder les pauvres par les pauvres ; mais le problème devient de plus en plus difficile, et la Révolution a laissé une carte de visite qui donne à réfléchir.

— Il faut espérer que nous voilà tranquilles pour longtemps.

— L'avenir tient à un fil. L'Équilibre européen est une balance à faux poids qui peut basculer d'un moment à l'autre. Dans l'état actuel des choses, en France, la République est le seul terrain où les partis peuvent se rencontrer sans se battre. Il n'y a que deux formes de gouvernement, le Monarchique et le Républicain; cinq partis : les Légitimistes, les Orléanistes, les Bonapartistes, les Républicains et les Démocrates. Si l'un d'eux parvient à gagner la partie, il a contre lui tous les autres; c'est la guerre civile.

— Évidemment.

— Nous sommes donc condamnés au provisoire. Or, il est certain que le provisoire ne durera pas toujours, et alors il y aura des œufs cassés.

— C'est bien là-dessus que je compte, et je vais marcher en conséquence.

— Quand paraissez-vous ?

— Le plus tôt possible... mais je n'ai pas encore une rédaction organisée.

— Pourquoi faire ?

— Le Journal... Il faut des rédacteurs.

— Il n'en faut qu'un. Si vous voulez essayer, je me charge de faire votre journal à moi tout seul, et vous verrez comment se confectionne cette cuisine.

— Cependant, j'aurais cru...

— Mais non, c'est enfantin; chaque journal politique n'a qu'un rédacteur principal, servi par des collaborateurs plus ou moins intelligents. Avec trois personnes, une paire de ciseaux et deux paires de jambes, ça ira sur des roulettes.

— Vous croyez ?

— Il y a un moyen bien simple de vous en convaincre. Voici un journal politique, grand format, quatre pages.

— Voyons.

— Une page et demie d'annonces. Vous affermez vos annonces; cela ne vous regarde plus. Suivons l'ordre des articles. *Dépêches télégraphiques :* abonnement à l'Agence Havas. *Bulletin :* c'est le résumé des nouvelles, la transcription des dépêches, avec la sauce du journal. Un article d'en-tête, l'*Article de fond*, sur la question à l'ordre du jour; c'est mon affaire. Ensuite, la *Chambre* et le *Sénat*, compte rendu tout fait; *Tribunaux*, tout fait; *Bourse*, tout fait. *Coups de ciseaux*, *Faits divers* et *Citations*. Un article de *Théâtres* au lendemain de la représentation et une *Revue dramatique* le lundi; je m'en charge, si vous n'avez personne en vue. On demandera un *Feuilleton* à un romancier en vogue. Avec la cueillette des reporters et deux ou trois petits entrefilets, assaisonnés au vinaigre sous forme de polémique, pour s'entretenir la main avec les confrères, vous avez un numéro complet.

— Eh bien, marchons comme ça. Demain, j'irai faire la déclaration du titre, déposer le cautionnement, voir un imprimeur, et nous paraîtrons à bref délai. Vous chargez-vous de trouver vos collaborateurs ?

— Je les ai sous la main.

— Il faudrait préparer un Programme, une espèce de Profession de foi... Nous sommes le *Journal des Masses* mais, bien entendu, provisoirement.

— Ordre, conservation, famille, religion, propriété, choses sacrées, foulées au pied jusqu'à nouvel ordre. Au fond, *Tout par le peuple, rien pour lui.*

— A la bonne heure.

Ces préliminaires posés, Rabourdin, mis en belle humeur par le dîner succulent, les vins généreux, l'esprit mordant et l'éloquence entraînante de son futur rédacteur en chef, lui dit en allongeant les jambes :

— Nous recauserons de tout cela, et il sera nécessaire

que nous combinions nos mouvements. Je crois que le plus simple est de déjeuner et de dîner ensemble tous les jours, jusqu'à ce que le journal soit lancé.

— Je m'y dévouerai corps et âme, et je suis à votre entière disposition.

— Nous allons travailler de concert, et il est juste que nous fixions le chiffre de vos appointements. J'y ai réfléchi et voici ma proposition : Vous aurez un traitement fixe de cinq cents francs par mois et deux cents francs pour des voitures et frais divers. Si le journal devient une bonne affaire, au-dessus de cinq mille numéros, vous aurez cent francs de plus par mille de tirage.

— Accepté.

— Je dirai à mon notaire de préparer un traité dans ces conditions. Nos paroles sont échangées, et comme conclusion de nos arrangements, voici cinq cents francs à titre d'avance, pour faire face à vos premières dépenses.

En disant ces mots, Rabourdin ouvrit son portefeuille et offrit un billet de banque à Tamar. Jamais le futur rédacteur en chef du *Journal des Masses* ne s'était vu en possession d'un capital aussi rond. Poussé par un sentiment mystérieux, il sonna le garçon et lui dit de lui changer son billet contre de l'or. Rabourdin ne comprenait rien à cette fantaisie. Quand le garçon apporta vingt-cinq louis sur une assiette, Tamar lui remit un pourboire représentant la valeur de l'agio, et les glissa dans sa poche avec un sourire d'intime satisfaction.

— Vous n'aimez pas le papier, dit Rabourdin.

— Je ne le déteste pas, répondit Tamar; mais j'use de mon droit en n'acceptant pas comme numéraire les billets de la Banque de France, sans lui contester le privilège d'agir à l'égard des miens avec la même circonspection.

Rabourdin et Tamar se séparèrent avec une cordiale

poignée de mains, en se donnant rendez-vous pour le lendemain dans l'après-midi.

III

Tamar prit une voiture et se fit conduire à la Brasserie, où ses Frères noyaient, dans les bocks écumeux, les amertumes de leurs espérances indéfiniment ajournées.

A la vue de leur ami, descendant en habit noir d'un coupé de remise, un morne silence succéda au tumulte. Le cénacle des purs attendait une explication.

Tamar demanda un bock.

— En bonne fortune ? dit le Frère Neptune, à la barbe de Fleuve, et surnommé le *Frère Quos ego*.

— Tu l'as dit.

Sur cette déclaration vague, la conversation générale reprit son cours interrompu, dont nous offrons un fragment sténographié.

LE PROFESSEUR DE BARRICADES. — Il faut toujours compter un bon quart d'heure pour dépaver la chaussée, abattre les arbres et chavirer les omnibus. La barricade du Faubourg-du-Temple, en juin, a demandé un assez long travail, avec des constructeurs méthodiques et disciplinés. Par exemple, c'était solide comme une fortification de guerre.

JAVOTE. — Et celle du Café de Madrid, cinquante mètres.

LE PROFESSEUR. — La barricade des Variétés, avec une brèche pour laisser passer les fiacres des bourgeois et les équipages des cocottes, qui prenaient des glaces sur les pavés ?

PHOTOFORE. — A moi la soie et le velours !

LE PROFESSEUR. — Une barricade en carton, bâtie par les *blouses blanches* et gardée par les mouchards, un traquenard des bonaparteux, qui auraient bien voulu voir ce que nous savions faire.

COBALT. — Tu ne connais que les barricades de 1848; c'est le *Vieux jeu*, mon bonhomme,

LE PROFESSEUR. — Et le tien ?

COBALT. — Le mien ? Deux trous dans les pierres

d'angle aux encoignures des boulevards, deux cartouches de dynamite, une mèche ; les maisons s'abattent et gare dessous, voilà le vrai truc pour faire une barricade.

PHOTOFORE. — C'est idiot.

COBALT. — C'est toi, l'idiot, insecte ; tu n'as pas inventé les pains à cacheter.

PHOTOFORE. — Je dis que c'est idiot de crier gare dessous ; les écrasés, c'est de la besogne toute faite.

LE PROFESSEUR. — Ce n'est pas une méthode. En février et en juin...

COBALT. — Va donc, avec ta méthode, vieux birbe. En voilà une Tête de Fleuve !

LE PROFESSEUR. — Vas-tu te taire, toi, friquet !

COBALT. — Non, je ne me tairai pas, vieux bonze.

LE PROFESSEUR. — Je te ferai couper le cou.

COBALT. — Avec quoi ?

LE PROFESSEUR. — Avec une belle guillotine toute neuve.

18.

COBALT. — Quand je te le disais. *Vieux jeu*, la Guillotine. Fourre ton nez rouge dans ton absinthe, en attendant que je te fasse fusiller avec les Druides. Vous êtes les Druides, vous êtes les Républicains de l'Empereur.

PHOTOFORE. — Le vert étant la couleur de l'Empire, nous étoufferons le Perroquet.

JAVOTE. — Vas-y, ma vieille branche.

AIL-AU-LIT. — Garçon, une *assinte !*

JAVOTE— Garçon, le *Figaro* et la *Liberté.*

PHOTOFORE. — Ah ça, il paraît donc encore, le *Figaro?*

JAVOTE. — On le dit.

PHOTOFORE. — Quand *Villemsens* et *Gèlardin* auront laissé tomber leurs tartines du côté des confitures, qu'est-ce que tu feras, Tinville ?

TINVILLE. — Friction, frisure et coupe.

FARNÈSE. — Voyons, toi qui as des idées originales, combien te faudra-t-il de Décapités parlants ?

TINVILLE. — Tout ce qui n'est pas pur. La mort sans phrases.

TAGNARD. — Qui est-ce qui est pur ?

TINVILLE. — Personne.

BOSCO. — Alors c'est le vide ?

TINVILLE. — Oui, je ferai de Paris une machine pneumatique.

BOSCO. — Et après ?

TINVILLE. — J'y fous le feu, avec l'espoir que les frères provinciaux brûleront le reste et organiseront la Jacquerie.

FARNÈSE. — Tous ruraux alors ; plus de villes, rien que des villages.

TINVILLE. — Plus de villages, rien du tout.

PHOTOFORE. — J'en suis comme une petite folle.

TAGNARD. — L'hécatombe des hommes, l'holocauste

des choses, et ensuite le Paradis terrestre. Je vous vois d'ici en caleçon, sur les ruines de la capitale.

BOSCO. — C'est grand comme le *Monde* du Révérend père Veuillot.

TINVILLE. — Ne blague pas, Farnèse; tu y passeras comme les autres, si tu veux faire le malin.

BOSCO. — *Dotorédachar*... oh hisse !

TAGNARD. — Il faudra cependant laisser quelques bourgeois pour graine.

BOSCO. — Et qu'est-ce que tu me donneras, Tinville ?

TINVILLE. — Un portefeuille.

BOSCO. — Fiche pas mal de ton portefeuille. Je ne veux pas être un domestique galonné, qu'on colle à la porte sans lui donner ses huit jours. Trop de crises à la clef. Si tu m'offres un portefeuille, je le porte chez le commissaire de police.

CHŒUR DES FRÈRES. — Et moi ? — Et moi ? — Et moi ? — Et moi ?

TINVILLE. — Vous serez sous-préfets et préfets dans des départements vignobles, conseillers municipaux, députés, sénateurs, secrétaires d'État, ambassadeurs.

LE CHŒUR. — Non ! — Jamais de la vie ! — N'en faut plus !

TINVILLE. — Qu'est-ce que vous voulez ?

BOSCO. — Un million liquide.

TINVILLE. — Tu le boirais.

TAGNARD. — Oui, un million d'abord, et des places ensuite.

TAMAR. — Moi, je me contente d'un journal politique.

TINVILLE. — C'est le marchepied du pouvoir.

TAMAR. — Eh bien, mes amis, je suis rédacteur en chef du *Journal des Masses*. Vous verrez les affiches après-demain, et le premier numéro suivra de près.

TINVILLE. — (Ironique.) — De quelle couleur ?

TAMAR. — La mienne.

TINVILLE. — Tu es avocat, citoyen Caméléon.

TAMAR. — Et toi, vieux serpent, combien de fois as-tu changé de peau?

TINVILLE. — C'est plus facile que de changer de pelure.

FARNÈSE. — Qui nous répond de toi ?

TAMAR. — Mon nom, *Tamar;* c'est l'anagramme de *Marat*, et Marat est le seul homme qui ait eu le véritable sentiment de la Révolution.

FARNÈSE. — Et les autres ?

NEPTUNE. — Ils n'étaient pas purs.

CHŒUR DES FRÈRES. — Hébert n'était pas pur. — Condorcet, vieille canaille. — Robespierre, déiste, intrigant mesquin. — Saint-Just, idiot solennel. — Mirabeau, vendu. — Danton, braillard. — Les Girondins, phraseurs. — Dumouriez, filou. — Camille Desmoulins, blagueur. — Bailly, vieille baderne. — Pétion, à Chaillot !

TAMAR. — Il n'y avait que Marat.

NEPTUNE. — Marat est pur. Nous sommes purs.

JAVOTE. — Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure.

NEPTUNE. — Marat est grand, et Tamar est son prophète.

PHOTOFORE. — Alors si c'est sérieux, éclaire.

TAMAR. — Combien sommes-nous ?

JAVOTE. — Vingt-trois.

TAMAR. — Garçon, quarante-six bocks.

LE GARÇON (ahuri). Quarante-six bocks, voilà !

Les bocks se choquèrent et se vidèrent avec rapidité. Selon l'usage, les agapes fraternelles se prolongèrent

jusqu'à la fermeture de l'établissement. Tamar avait réalisé son programme, et pour donner une idée complète de son faste et de son opulence, il avait gardé la voiture. En quittant les frères, il avait juré de maintenir inflexiblement les principes, promettant de faire passer leurs articles dans toute la mesure de ses pouvoirs de rédacteur en chef, avec l'assentiment du directeur politique, Rabourdin.

IV

La bande amie se dispersa sur ces assurances, et Tamar resta seul avec son frère d'élection, son Pylade, peintre ordinaire de lettres d'enseigne, écrivain à ses heures, nommé *Cobalt* par le cénacle, qui joignait à ces divers talents un titre bien plus extraordinaire, celui de Conspirateur en chambre. C'est ce stratégiste urbain auquel Tamar avait résolu de confier les ciseaux des faits-divers, citations et extraits. Cobalt offrit l'hospitalité à Tamar, qui accepta, et lui expliqua en route, sous le sceau du secret, l'histoire étourdissante de sa nouvelle fortune.

Cobalt avait abandonné Raphaël pour enfourcher le dada de la politique. Comme Don Quichotte avec les Romans de chevalerie, il s'était grisé avec les romans de conspiration. Un jour, il s'éveilla en se disant : « Moi aussi, je suis conspirateur. »

Il habitait Montmartre, et le voisinage des moulins ne fut peut-être pas étranger à cette révélation de sa destinée. Une fois bien en selle sur son *dada*, il alla se loger dans une maison d'apparence sinistre. On y arrivait par une rue à pic, dont les escaliers semblaient construits pour des chèvres. L'ascension faite, on montait deux étages, on suivait un labyrinthe de couloirs, et on pénétrait dans une vaste salle où les tableaux, les chevalets et les plâtres étaient confondus avec un amoncellement d'armes bizarres. On se demandait, en y entrant pour la première fois, si on visitait un arsenal, un atelier, un musée ou un magasin d'accessoires de théâtre. Un désordre, qui n'était pas un effet de l'art, donnait à ce pêle-mêle quelque chose d'étrange.

Cobalt, depuis de longues années, étudiait à fond l'histoire des conspirateurs célèbres. Il avait suivi ses héros; il les connaissait comme Cooper connaissait les Indiens. Ce que les sauvages font dans les forêts vierges par le développement des facultés physiques, il le rêvait au milieu des villes, armé des ressources de la civilisation. Si Cobalt avait eu du génie, il eût trouvé la grande manière, c'est-à-dire la conspiration à ciel ouvert. Pour son malheur, il se noya dans les combinaisons les plus compliquées, composa son rôle à la manière noire, et se mit à conspirer tout seul, dans l'ombre et le silence C'était le vieux jeu, écritures secrètes, signes de ralliement cabalistiques, allures mystérieuses, etc. Le défaut de la police française est la naïveté. On eut la candeur d'arrêter Cobalt; mais au premier coup d'œil, le juge d'instruction reconnut le cas des manies inoffensives, et Cobalt put reprendre le cours de ses conspirations pacifiques.

Pendant les cinq jours qu'avait duré sa détention à Mazas, un inspecteur constata, dans son rapport, une légère détérioration au fond de la cheminée de la cellule N° 17. Cobalt avait commencé le percement de son mur. S'il avait eu le temps d'achever ce travail, il aurait eu la douce surprise de communiquer avec le corps-de-garde. Il ne l'eut pas. A cette occasion, un journal réédita la plaisanterie de Courrier.« La police va découvrir une grande conspiration, tant à l'étranger qu'à l'intérieur; on cite déjà les noms de gens qui en seront certainement, mais le travail n'est pas fini. »

Une partie de la nuit se passa entre les deux amis à boire de la bière, à fumer des pipes et à dresser la liste des collaborateurs. En principe, il fut arrêté qu'on ferait un coin à Neptune *Quos ego* dans le Fromage de Hollande de la rédaction. On mettrait quelques noms des

Frères sur l'affiche du *Journal des Masses* , mais on les tiendrait systématiquement à l'écart, avec le *veto* de Rabourdin et l'argument de la Caisse puis on les renverrait à *Quos ego*, qui leur expliquerait l'immortel principe du travail gratuit pour la bonne cause; enfin on organiserait un cordon sanitaire pour chambrer Rabourdin et centraliser le pouvoir.

— Pas de fruits secs, pas d'articliers, les amis, dit Tamar, Clodion aura le Roman-feuilleton; Mérovée, la Critique musicale; Cinabre et Albertus, la Critique d'art; Daniel, la Chronique et la Bibliographie, et le Philosophe éclectique fera la cuisine.

— Et moi?

— Tu auras les ciseaux, comme Secrétaire de la rédaction, et le titre de Gérant à écoper.

— Ça me va.

— Tu comprends, mon cher Cobalt, dit Tamar, démasquant ses batteries, Rabourdin est un imbécile. Quand il aura vu filer une centaine de mille francs en trois mois, il voudra enrayer et finalement dételer; mais j'aurai gonflé le ballon, et c'est moi qui enlèverai ma candidature à Paris.

— Très fort, dit Cobalt.

De son côté, Rabourdin s'était dit:

« Une fois le journal lancé, je virerai de bord, et je remplacerai ce bohême de Tamar par un rédacteur en chef à bottes vernies. »

V

Le lendemain matin, Rabourdin remplit les formalités légales relatives au dépôt du titre et au versement du cautionnement.

Après le déjeuner, une conversation instructive avec l'imprimeur et le marchand de papier lui apprit que la création d'un journal politique était une fantaisie qui coûtait une somme ronde de mille francs par jour. Ce chiffre éveilla des idées sérieuses et des réflexions moroses dans l'esprit du fondateur du *Journal des Masses*; mais son projet était arrêté et il ne recula pas.

Séance tenante, quelques sommes alignées au crayon sur un carré de papier lui donnèrent le détail des frais: loyer, administration, appointements du personnel des employés, composition et tirage, papier, timbre, et enfin la rédaction. Mais, sur ce chapitre, l'imprimeur suggéra l'idée triomphante qu'il est toujours facile d'avoir de la politique à bon marché et de la littérature au rabais.

— C'est une chose bien singulière, répliqua Tamar avec ironie, et que je dois faire remarquer : On trouve tout naturel de ne faire aucune réduction sur les frais matériels ; c'est l'âme du journal, sa vie, la rédaction, qui est considérée comme l'accessoire, et sur laquelle on fait toutes les économies; c'est absolument comme un homme anémique qui se priverait de nourriture, et paierait ensuite sans marchander les drogues du pharma-

cien. Un journal, imprimé avec des têtes de clous sur du papier à chandelles et rédigé par des hommes de talent, peut avoir du succès; un journal, imprimé avec des caractères neufs sur beau papier et rédigé par des hommes incapables, ne serait même pas lu. C'est comme ça qu'on se coule, mais pas en bronze.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Sans doute, riposta Tamar; si on veut diminuer le chiffre des frais, je m'empare de votre opinion et je la renverse. Je dis qu'il faut une rédaction supérieure, et qu'on peut avoir un local, de la composition et du papier à bon marché.

— On en a toujours pour son argent, ajouta l'imprimeur né malin, qui s'empressa de faire ressortir l'avantage résultant de l'installation des bureaux du journal dans son imprimerie.

— En résumé, conclut Rabourdin, c'est une dépense de mille francs par jour.

— Oui, répondit Tamar; mais il faut tenir compte des recettes prévues, les abonnements, la vente au numéro et dans les gares, les annonces, les affaires financières, le service des théâtres, les livres nouveaux, la circulation sur les chemins de fer; enfin on a dans sa main une arme offensive et défensive, un instrument de fortune, le levier d'Archimède, qui soulève le monde.

— Eh bien, marchons comme ça, dit Rabourdin.

Le Programme concerté suivit un cours régulier. Le lendemain, de gigantesques affiches rouges flamboyèrent sur les murs et crevèrent les yeux des citoyens de Paris, portant ce titre en lettres d'enseigne :

JOURNAL DES MASSES

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET FINANCIER

Organe des doctrines démocratiques, sociales et humanitaires.

---

36 francs par an. — 10 centimes le numéro.

DIRECTEUR : Félix RABOURDIN
RÉDACTEUR EN CHEF : TAMAR

(Suivait la liste des principaux collaborateurs.)

En vente chez tous les libraires, marchands de journaux, dans toutes les gares et dans tous les kiosques, en lecture dans tous les cercles, cafés et grands établissements de Paris, des départements et de l'étranger, etc.

VI

Tout va sur des roulettes tant qu'il s'agit de semer de l'argent; le difficile est d'en récolter, et le danger de courir après. Quelques jours suffirent pour annoncer, organiser et lancer le *Journal des Masses*.

En tête du premier numéro, Tamar avait fait imprimer en dix gros-œil un programme qui fit la joie du Cénacle. Comme mystification politique, c'était un modèle du genre.

NOTRE PROGRAMME

Pas de profession de foi. Le public n'y croit plus. Des idées, des faits, des actes. Il est temps de sortir de l'ornière de la routine, des préjugés, des clichés, du *Vieux jeu.*

Les Immortels principes de 89, démodés.

La Révolution française, eau de guimauve.

Dieu, vieux Polichinelle à barbe blanche,

Un réactionnaire l'a dit : « *Dieu manque d'actualité.* »

L'Equilibre européen, balance à faux poids.

Les Traités internationaux, chapitre de Rabelais.

La République modérée, conservatrice, athénienne, aimable, la monarchie constitutionnelle, parlementaire et libérale, c'est l'*Ecole des farceurs.*

La Famille, chose ridicule, la Religion, blague, la Propriété, filouterie, l'Héritage, monstruosité, la Caisse d'Epargne, immorale, l'Aumône, injure, l'Ordre, sabre.

Assez de rengaines, de ficelles, de balançoires.

Nous voulons l'union des peuples, l'alliance des pauvres contre les riches, la confiscation des biens.

Plus d'église, plus de mariage, plus d'école, plus de gouvernement.

L'Anarchie complète, absolue, permanente.

Offrons à la nature l'holocauste de la civilisation, et ouvrons aux générations futures le chemin de retour à l'âge d'or.

— Ne vous emballez pas, dit Rabourdin, un peu effrayé de voir le *Journal des Masses* prendre cette allure au départ.

Tamar sourit avec une modestie ironique et répondit :

— C'est un coup de pistolet dans la rue pour faire retourner les passants, mais qui ne tue personne. Je transporte la violence dans la sphère des idées; l'exagération de ce programme le rend absolument inoffensif.

— Très bien, très bien, murmura Rabourdin songeur.

Après le programme, venait une série d'annonces :

AVIS

Les citoyens qui désirent s'abonner au *Journal des Masses* sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement en un mandat sur la poste dans les trois jours; l'affluence des souscripteurs est telle que, passé ce délai, l'administration ne pourrait répondre des retards inévitables dans l'envoi du Journal.

PRIMES EXCEPTIONNELLES

Être utile au Peuple!!!

LE JOURNAL DES MASSES

Offre en PRIME

Aux Abonnés de TROIS mois :

Une magnifique PENDULE, bronze doré, sujet antique ou moderne, au prix de **20 francs** au lieu de **40 francs.**

Aux Abonnés de SIX mois :

HISTOIRE NATURELLE de Buffon, **60 francs** au lieu de **150 francs.**

Aux Abonnés d'UN AN :

GRATUITEMENT ET AU CHOIX

1° Un GRAND PORTRAIT et DOUZE PORTRAITS-CARTES, de Photofore, le plus célèbre opérateur de l'Europe.

Photofore opère lui-même.

2° Une MONTRE A REMONTOIR, en bronze d'aluminium.

3° Un VÊTEMENT COMPLET, extra-riche, livré par la Maison qui est au coin de la rue.....

En un mot, se meubler, s'instruire et s'habiller, tel est le triple but de la Prime exceptionnelle du *Journal des Masses.*

Rabourdin, qui se proposait de brasser des affaires et de chauffer diverses entreprises auxquelles il était directement intéressé, avait trouvé cette combinaison de primes.

Sur la Pendule à 20 francs, il avait quatre francs de bénéfice par prime livrée.

Sur le Buffon, il avait dix francs.

La Prime gratuite ne lui coûtait pas cher, étant payable moitié en annonces et l'autre moitié sur les 36 francs représentant l'abonnement d'un an.

Après ces invitations à l'abonnement, se développait une Revue à l'emporte-pièce, dirigée contre les journaux représentant les partis :

LES PETITES CHAPELLES

Après une station aux *Petites Chapelles*, Tamar s'arrêtait devant le Maître-autel de la République.

ARCHERS DU PALAIS, VEILLEZ!!!

Le triomphe du peuple, encore escamoté et si longtemps attendu, ne sera pas toujours une chimère, et le mendiant couvert de cendres est assis sur les marches du trône.

Il n'y a plus de temple! Le Grand autel de la Révolution est désert. Il reste quelques faux desservants, qui disent la messe basse dans leurs *Petites Chapelles* et se font encenser par des thuriféraires au rabais. Il n'y a plus de journaux, il n'y a plus de presse. Nous savons à quoi nous en tenir sur ces républicains en baudruche, qui se disent les amis du peuple et les défenseurs de la démocratie! Nous saurons démasquer les charlatans et les saltimbanques. L'heure a été lente, mais elle sonne. Nous avons pour les combattre une arme terrible, c'est leur histoire! Comme le muet légendaire, après un long silence nous crions à notre tour : *Archers du Palais, veillez!*

TAMAR.

Ici, Rabourdin avait émis une nouvelle objection qu'il croyait judicieuse :

— Vous allez nous attirer les attaques de tous nos confrères.

— C'est ce que je demande, avait répliqué Tamar; quand nous serons insultés sur toute la ligne, on enlèvera les numéros du *Journal des Masses*.

— Marchons.

— Maintenant, dit Tamar, il serait utile de prendre en main la cause de nos frères des Colonies.

— Faites attention... Nous sommes pour ainsi dire en état de siège.

— Qu'est-ce que cela nous fait, l'état de siège? Au contraire, le succès est là; un bon procès, une forte amende, et nous tirons à trente mille. S'il y a de la prison, Cobalt se dévouera.

— Mais enfin, à quoi bon nous exposer inutilement en faveur des frères et amis? Est-ce que réellement vous vous intéressez à leur cause?

— Pas le moins du monde; mais il faut suivre une ligne inflexible; nous déraillerons au bon moment.

Je propose donc en tête du numéro de demain :

SOUSCRIPTION CIVIQUE

Au bénéfice des Colons prisonniers.

L'OBOLE DU PAUVRE.

PREMIÈRE LISTE.

La Rédaction du Journal des Masses... 100 francs.

C'est la contre-partie du Denier de Saint-Pierre, et vous verrez l'effet de cette machine; ensuite, nous empoignerons le gouvernement.

— N'allons pas trop vite.

Rabourdin en était encore aux enivrements de la lettre moulée, et il ne connaissait pas les signes cabalistiques de la correction des épreuves. Tamar l'initia

par degrés aux secrets du métier, et lui persuada de ne pas être toujours sur le dos des compositeurs pendant la mise en pages.

Jamais journal plus pur n'avait éclairé le monde politique. Cependant les affaires sont les affaires, et à la suite d'un fulminant réquisitoire intitulé :

ÉCRASONS L'INFAME !

Tamar avait commencé un article par cet exorde :

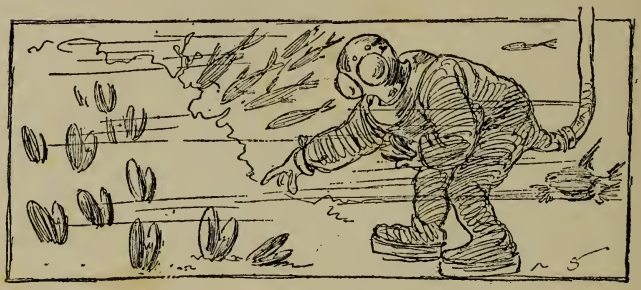
LES BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ.

Conseils désintéressés aux capitalistes.

Le Journal des Masses est une tribune largement ouverte à toutes les idées, à toutes les découvertes, à toutes les conquêtes. Notre premier devoir sera de prêter notre appui à toutes les entreprises hardies, généreuses, utiles à l'humanité. Aussi, ne pouvons-nous refuser notre concours actif aux pionniers de la civilisation, qui cherchent dans le passé le secret et la leçon de l'avenir.

Une Compagnie puissante vient de se constituer pour une œuvre digne de tous les encouragements, pour une

tentative qui s'ouvre à l'horizon des capitaux comme une radieuse aurore, nous voulons parler de cette Société pleine d'initiative, fondée pour repêcher les Porte-monnaie engloutis depuis tant de siècles dans les sinistres maritimes. La mer nous rendra sa proie! (*Voir à la Quatrième page.*)



Le lundi suivant, il consacra le Feuilleton des Théâtres à Mlle Vif-Argent, une figurante de féerie protégée par Rabourdin, et la signala spécialement à l'attention des directeurs de nos principales scènes.

Lancé dans une telle voie, le succès du *Journal des Masses* ne pouvait tarder à se dessiner. Au bout d'un mois, il comptait près de quarante abonnés, et la vente de la voie publique à Paris atteignait un chiffre variant de deux à trois cents numéros. Quant aux annonces, elles ne figuraient encore que pour mémoire.

Le journal de Rabourdin attaquait le pouvoir avec une énergie, une vigueur, une persévérance dignes d'un meilleur sort. Dès son apparition, les communiqués, les avertissements et les assignations tapissaient les murs du bureau de rédaction, et le gérant Cobalt était cité à comparaître devant la Sixième Chambre pour trois délits de presse.

— Dites donc, mon cher Tamar, insinua Rabourdin,

il paraît que nous avons outragé la morale publique et les bonnes mœurs.

— Nous ne faisons pas d'abonnements pour les pensionnats de demoiselles.

— Et nous avons excité les citoyens à la haine et au mépris les uns des autres.

— Ils n'ont pas besoin de nous pour se mépriser tout seuls.

Au huitième numéro, les amendes pleuvaient comme la grêle, et Cobalt, gérant, émargeait en perspective vingt-deux mois de prison.

Menacé d'une suppression définitive, Rabourdin eut plusieurs conférences avec le procureur impérial et le juge d'instruction. Plus il avançait dans sa ligne, plus il voyait s'éloigner le conseil général, la députation, et le ruban couleur de ses opinions invariables.

VII

Cédant aux conseils de quelques amis, il arriva un jour à la rédaction en se frottant les mains.

Tamar était en train de demander des têtes.

— Mon cher collaborateur, lui dit-il, je crois avoir trouvé un moyen de gagner de l'argent avec le journal.

— Question secondaire, répliqua Tamar, mais prise en considération. Développez votre moyen de faire de l'argent avec le journal.

— C'est de le supprimer.

Ce qui fut fait. On désintéressa les 40 abonnés, l'Académie révolutionnaire.

Tamar reçut une bonne indemnité, qui le consola pendant quelque temps d'avoir vu s'écrouler le piédestal de sa gloire. Il lui resta le prestige d'avoir tenu d'une main ferme le drapeau de la démocratie et d'avoir constaté les principes purs.

Rabourdin ne fut pas député, et Cobalt reprit le cours de ses conspirations personnelles.

ÉPILOGUE

Vieux Papillon

Bien des années s'étaient écoulées depuis la date mémorable du Prologue, et on sait que, dans cet intervalle, il a passé beaucoup d'eau sous le Pont des Arts et de nombreux académiciens dans la barque à Caron. Les événements avaient suivi leur cours, nos héros, eur destinée.

Les relations d'artistes ont ce caractère particulier que des camarades qui, au début de la carrière, se réunissaient comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble, se trouvent bientôt dispersés sur les vagues du Grand Océan parisien. Le Hasard, ce vieux pilote de la Vie de Bohême, amenait parfois des rencontres entre

les anciens Compagnons de la Méduse. Dans ces rares occasions, ils échangeaient au passage une cordiale poignée de mains, qui résumait un long poëme de souvenirs, se renseignaient sur les disparus, les blessés et les morts, puis ils se séparaient avec la formule éternelle et banale : « Au revoir, à bientôt. »

Après un Jour de l'an, le 6 Janvier, Fête des Rois, Clodion croisa Cinabre sur le Boulevard des Italiens, au moment où il tournait le coin de la rue Laffitte. Il y avait plus de trois ans qu'ils ne s'étaient vus, et un observateur étranger, qui aurait assisté à leur entrevue, aurait pu croire qu'ils s'étaient rencontrés la veille. Ce phénomène a son explication naturelle dans l'activité fiévreuse et dévorante de la grande fournaise alimentée par des cerveaux humains. Au contraire de ces existences méthodiques, réglées, calmes comme une rivière à l'eau dormante, qui serpente entre ses rives et dont rien ne vient troubler le cours paisible, la vie de l'artiste, agitée par des émotions toujours nouvelles, roule comme un torrent qui précipite ses ondes troublées sur une pente inclinée. De même, le temps qui fuit sur nos plaisirs semble s'arrêter sur nos peines ; de même encore, pour un peuple, les années pacifiques s'écoulent avec lenteur, et si les événements pressés s'accumulent, cinq ans, dix ans passent avec une rapidité qui bouleverse toutes les notions des lois de la durée.

— J'ai vu tes tableaux aux derniers Salons, dit Clodion.

— J'ai lu tes articles et tes romans, répondit Cinabre.

— Tu aurais bien pu venir me demander la côtelette de l'amitié.

— Et toi, monter à l'atelier pour fumer un cigare.

— On vit comme des sauvages. Où vas-tu ?

— Je vais dîner chez Daniel. Il m'a écrit un mot,

mais sans motiver son invitation. Clodion, mon vieux frère, s'il te reste une étincelle au cœur, un souvenir des anciens de la *Méduse*, donne-nous cette soirée, et viens avec moi.

— Mais j'ai reçu la même invitation de Daniel.

— Route !

— *All right.*

Daniel reçut ses deux amis avec la cordialité joyeuse des jours d'autrefois, et à peine avaient-ils franchi la porte et serré la main de Mérovée, que des exclamations croisées retentirent au milieu des accolades fraternelles :

— Le Philosophe éclectique ! — Ici ! — D'où viens-tu ?

— Mes bons amis, mes frères, ignorez-vous que depuis quinze ans, j'ai sillonné toute la surface du globe ?

— Oui ; mais tu aurais pu mourir quinze fois *incognito*, car je n'ai jamais eu de tes nouvelles, ni directement, ni par nos amis.

— A table, dit Daniel ; mangeons chaud, buvons frais, et à la santé des Compagnons de la Méduse.

Le repas fut relativement assez court, quoique arrosé par des libations copieuses et animé par une conversation brillante.

Le café fumait dans les tasses et les pipes étaient allumées. L'heure des confidences allait sonner.

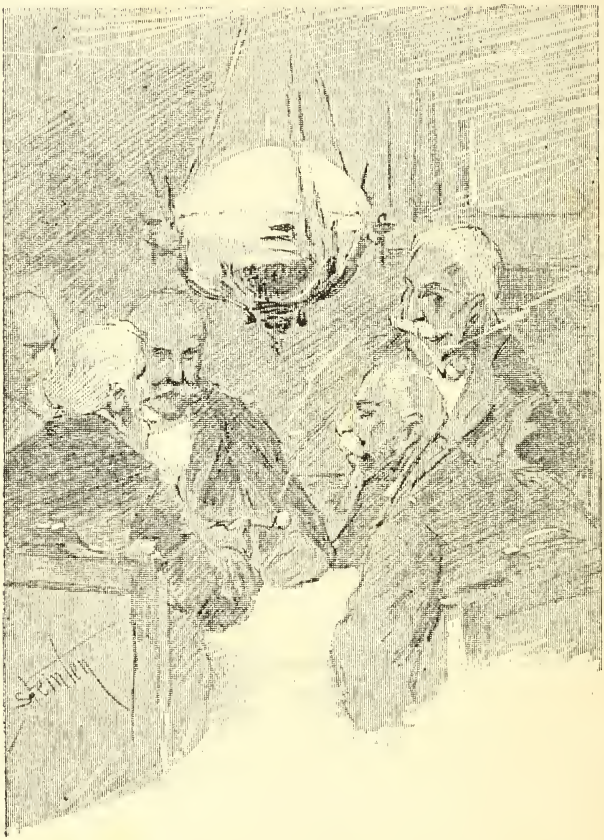
Daniel prit la parole d'un ton plus solennel :

— Amis, frères, Compagnons de la Méduse, dit-il, vous souvenez-vous du festin donné au Château de la Misère ?

— A Ville-d'Avray, dit Mérovée.

— Nous étions treize, dit Cinabre, par suite de l'absence du propriétaire.

— J'avais trouvé cent francs dans une expédition difficile, et j'ai tiré un feu d'artifice, dit le Philosophe éclectique.



— Je vois, poursuivit Daniel, que rien n'est oublié. J'ai gardé, sur ce bouquin, les noms des treize con-

vives. Sais-tu, Philosophe, ce qu'ils sont devenus?

— Pas tous.

— Je vais te l'apprendre, en vous faisant remarquer que ceci remonte à la plus haute antiquité, et que nous étions jeunes. Les dames: la Reine de Saba a aujourd'hui quarante-sept ans sonnés à toutes les horloges; elle est mariée, mère de famille et dame patronnesse en province; Colombe, même âge, est ouvreuse de loges au Châtelet. Rose Tapageur tient un petit café au Quartier Latin.

— Et miss Fauvette?

— Miss Fauvette est morte, il y a plus de dix ans.

— Pauvre miss Fauvette, dit Clodion; elle disait si bien: « Pas joli garçon, pas spirituel, pas riche, et je l'aime tout de même, parce que je suis mignonne comme tout et gentille tout plein, parce que c'est lui, parce que c'est moi, parce que c'est nous. »

— Enfin, il y en a d'autres, dit le Philosophe éclectique.

— Fichtre! est-ce qu'on se bronze tant que cela, quand on a fait le tour du monde en cravate blanche?

— Elle est crânement chiffonnée, ma cravate blanche. Je suppose que les Compagnons de la Méduse et nos vieux amis n'ont pas tous logé à la même enseigne. *Tamar*, avocat éclectique, doit être sénateur. Félix, *qui potuit rerum*, pêcheur à la ligne en eau trouble, conspirateur en chambre, doit être député ou préfet; Robert, *Capsule*, poëte célèbre; le sculpteur Gérard, *Albertus*, est sans doute de l'Institut; et *Photofore*, l'homme savant, professeur au Collège de France.

— Tamar est mort. Félix est juge de paix de canton, près d'Abbeville; Robert s'est engagé dans l'armée d'Afrique et pense à la retraite; Gérard est photographe et Photofore a tant bu d'absinthe qu'il est mort idiot.

— Voilà une statistique instructive, dit le Philosophe en vidant son verre.

— Les hommes de notre génération n'ont pas dépassé la cinquantaine. Sur cent, il n'en reste pas quinze, et ils ont été décimés dans la même proportion que ceux qui avaient vingt ans de plus que nous.

— Et maintenant, Philosophe, raconte tes aventures.

Le Philosophe éclectique vida son verre.

— Elles ne sont pas longues. Après notre séparation, j'avais accepté de faire l'éducation à domicile de deux jeunes Américains. J'arrive à New-York; le père meurt et la mère me plante là. Je pars pour la Californie avec une troupe de comédiens; l'impresario file. J'apprends qu'on demande un cuisinier français à bord d'un navire brésilien; je m'engage, muni de la *Cuisinière bourgeoise*, et j'opère moi-même. En débarquant, je deviens cultivateur; ma ferme brûle, et je me retrouve conducteur de diligence. Enfin, je fais connaissance avec un capitaine anglais, qui me prend en amitié et me ramène à Londres. J'aurais pu vivre là comme professeur; mais, au bout de huit jours, j'avais un spleen à me faire sauter la cervelle, au premier dimanche. J'écris à Daniel; il m'envoie une Circulation de chemin de fer de Londres à Paris, et me voilà.

— Tout compte fait, c'est toi qui as eu la plus belle part. Tu as vu le monde et tu as vécu libre. Pourquoi es-tu revenu?

— J'aime Paris... Cependant, j'ai passé une saison avec les Indiens, dans les îles de l'Ontario, et je les regretterai toujours... Vous avez lu Fenimore Cooper, poursuivit-il avec énergie ; eh bien, malgré la civilisation, je l'ai compris là. *Le Tueur de Daims*, *Le Dernier des Mohicans*, *Le Lac Ontario*, *Les Pionniers* et *La Prairie*, sont les cinq chants d'un poëme plus humain, plus profond, plus large, plus grand et plus beau que l'Iliade, l'Éneïde et la *Divine Comédie;* pour moi, Fenimore Cooper est un génie supérieur à Homère, à Virgile

et à Dante, et un jour viendra où cette opinion prévaudra contre les Académies... Et vous, camarades, avez-vous été plus heureux à la Loterie?

— Nous trimons, dit Cinabre. J'ai eu une médaille au Salon, et comme le grand art ne fait pas le sou, je confectionne des tableaux de commande, qui sont d'admirables paravents de cheminée.

— Moi, dit Mérovée, j'ai eu le Prix de Rome; mais je ne suis jamais arrivé à faire représenter le moindre opéra-comique, même bouffe, de sorte que je compose des valses, des mazurques, des romances, et je donne des leçons de piano.

— *Item*, faut vivre, dit la Coutume de Beauvais, ajouta Clodion. Après avoir roulé de journal en journal, j'ai eu un acte reçu à l'Odéon. Je ne suis pas allé plus loin, et je fais tout ce qui concerne mon métier, romans, nouvelles, articles, et quelquefois des poésies.

— Triste, murmura le Philosophe. Vous rappelez-vous un jour où nous avons dîné tous les cinq, il y a juste vingt ans, le 6 janvier?

— Oui, dit Cinabre; c'est Daniel qui a eu la fève.

— Eh bien, n'est-ce donc rien que de nous retrouver ce soir ensemble, à un dîner d'amis?

— Vieillis.

— Pas tant que ça!

— Allons donc, s'écria Clodion, le plus jeune d'entre nous n'est pas loin de la cinquantaine, nous formons plus de deux siècles et nous avons le droit de nous contempler. Nous sommes les Quatre Fils Aymon du Château de la Misère, les survivants de la Méduse.

— Et ces cinq vieux débris se consolent entre eux.

— Philosophe, tu me rends mélancolique.

— Je ne demande pas mieux que de crever de rire, au lieu de crever de faim.

— Est-ce une allusion au dîner?

— Non, Daniel; j'ai dit cela pour le dîner de la veille, et pour celui du lendemain.

— On te casera dans un coin, et tu feras comme nous.

— Alors, constituons tout de suite la *Société de la Vache enragée*... Quel mirage! Il y avait pourtant, à Ville-d'Avray, un beau départ de course, et personne n'est arrivé au poteau du succès et de la fortune.

— Non, répliqua Cinabre, mais nous avons vécu, ce qui est quelque chose, et nous n'avons pas trop déraillé.

— Vous ne gagnez pas même le droit de vous reposer

plus tard. Vous tournez toujours la meule en rond comme des chevaux aveugles, et vous tomberez fourbus, couchés sous le harnais ; et cependant, oui, vous étiez des chevaux de course sur lesquels j'aurais parié.

— Ce n'est pas le tout de courir, il faut arriver.

— Tout rêve humain se réalise; en art on arrive toujours; mais, quelquefois, on arrive mort. D'ailleurs, comme on fait son lit on se couche.

— Développe ta pensée, Philosophe.

— C'est facile. Si, il y a vingt-cinq ans, à dix, vous aviez

fondé une petite Eglise, presque tous seraient arrivés à la célébrité et à la fortune par le système de la courte-échelle. Chacun est allé seul, de son côté, en tirailleur, au lieu de marcher en bataillon carré pour forcer les lignes, attaquer les positions et donner l'assaut. D'autres l'ont fait, qui ne vous valaient pas, les politiques du Café de Madrid et les forts en thème de l'École normale.

— Tu as raison, mais que veux-tu? répondit Daniel: la génération de 1848 n'était pas celle de 1830; autre temps, autre littérature.

— Malgré tout, dit Cinabre, les artistes ont toujours quelques belles heures; il n'est pas défendu de brosser un coin de paysage, de noter une phrase musicale ou d'aligner des vers. Personne n'en sait rien, qu'importe? Le rossignol a-t-il besoin qu'on l'écoute pour chanter dans les bois? Est-ce ton avis, Clodion?

— Oui, il y a de belles heures tant qu'on est jeune; mais plus tard il y en a de cruelles, et j'aime autant ne pas vous en parler.

— Est-ce un secret?

— Non, c'est une blessure qui m'a été faite par une jolie main, très innocente, et qui n'est pas cicatrisée.

— L'amitié est un baume. Raconte.

— C'est court comme le manche d'un poignard en main, froid comme sa lame au cœur. Il y a quinze ans, au mois d'août, j'étais allé passer quelques jours de vacances à Versailles, dans une famille amie. Il y avait une jeune fille de dix-sept ans, déjà sérieuse. Par désœuvrement, par habitude de métier, la curiosité me prit de l'observer, de l'étudier, car une jeune fille est toujours une énigme intéressante à déchiffrer. Au physique, la taille petite, mais bien prise, de beaux yeux couleur café, des yeux de gazelle, le nez effilé, la bouche sensuelle, de magnifiques cheveux noirs, le teint du bronze pâle, un joli pied et une belle paire de mains.

Avec cela, rien de vif, de séduisant, de gracieux, une instruction assez élémentaire, une éducation bourgeoise. Elle s'appelait Laure. Je pus constater, à des signes certains, qu'elle avait le caractère très indifférent, mais vindicatif, et elle se montrait implacable pour tous ceux qui ne la considéraient pas comme l'abrégé de toutes les perfections de la nature reliées en peau humaine. On lui avait dit que je faisais des vers. Elle m'en demanda,

sous la condition formelle que je n'en ferais pour aucune de ses amies.

Poursuivant toujours cette étude avec persévérance, je l'appelais ma Muse; je m'ingéniais à la flatter, pour voir si ce petit cœur sec était accessible à la sympathie; mes vœux n'allaient pas plus loin, étant bachelier depuis 1853. Or, par cette belle après-midi du mois d'août, comme nous étions assis sur la mousse, sous les frais ombrages de Trianon, je tirai de ma poche un volume

Michelet, 80.

de Musset, et je lus tout haut quelques fragments choisis de ses Poésies, car j'ai pour Alfred de Musset le culte passionné du Philosophe pour Fenimore Cooper. Les jeunes filles qui étaient là, assises en rond comme des bergères de Watteau, semblaient dans le ravissement; c'était comme un souvenir du *Décaméron;* mais ma Muse, mademoiselle Laure, avait écouté les vers sans en paraître impressionnée.

Involontairement, machinalement, je poussai un soupir, en regardant le ciel à travers les arbres.

Ma Muse eut alors un joli sourire, et se tournant à demi vers sa voisine, elle lui dit en confidence :

« C'est un *Vieux papillon.* »

Ces mots arrivèrent comme un souffle à mon oreille, et rien ne lui laissa soupçonner que je les avais entendus.

Je n'ignorais pas que j'avais alors près de quarante ans; je ne jouais plus au jeune homme; je ne m'étais jamais cru un Don Juan. Mais je n'avais jamais pensé qu'une jeune fille pût me considérer comme un vieillard. Ces deux mots : *Vieux papillon,* m'étaient entrés au cœur comme une flèche légère empoisonnée, et ils me firent profondément réfléchir. Je savais bien l'histoire du dernier amour de Gœthe pour la fille de son libraire; mais elle avait seize ans, lui quatre-vingts, et il était plus facile à Gœthe d'écrire *Les Affinités électives* que de s'en faire aimer. Au retour de cette promenade à Trianon, je relus *L'Ecole des femmes.* Ce fut une révélation; Arnolphe, qui brûle pour Agnès, n'a que quarante-deux ans, il le dit lui-même dans la pièce, et Molière en a fait le type de l'amour ridicule. De réflexion en réflexion, j'en arrivai facilement à me convaincre que Mlle Laure, avec un peu d'ironie, n'avait mis aucune méchanceté dans l'expression de sa pensée; elle avait été sincère. Je lui faisais l'effet d'un vieux papillon; elle l'avait dit et seul je m'en étais étonné.

Je partis le lendemain, malgré l'insistance de mes amis, et aussi de Mlle Laure, pour qui ma présence était une distraction dans le profond ennui de la vie de province. Depuis, ma blessure s'est envenimée. A partir de ce moment, il ne m'est plus arrivé de solliciter la sympathie d'un cœur féminin, et il ne m'arrivera plus jamais, je l'espère, d'entendre sortir d'une jolie bouche la répétition de ce « *Vieux papillon* », dont le murmure m'a glacé le sang comme le sifflement de la vipère.

Il y eut un silence, dont Mérovée profita pour remplir les verres.

— Les Indiens, dit le Philosophe, ont ce proverbe : « *Le papillon ne voltigerait pas autour de la lampe, si la lampe ne brûlait pas.* » Frère Daniel, allume le calumet et vidons un grand verre d'eau-de-vie à la santé des sauvages... Ton histoire m'a rappelé celle de mon vieil ami Nathaniel Bummpo, Œil-de-Faucon, Bas-de-Cuir, La Longue-Carabine, le Vieux-Trappeur. Mabel ne l'aimait pas ; elle aimait Jasper Eau-Douce, et elle a brisé le cœur du pauvre Nathaniel, au bord du lac Ontario.

. . . . . .

Nous ne suivrons pas plus loin les *Compagnons de la Méduse*. Ils furent les derniers de cette phalange qu'on appelait *La Bohême*, et qui eut ses héros, ses martyrs et ses triomphateurs.

Paris, 1864-1886.

TABLE

	Pages.
Les Compagnons de la Méduse	1
Guide de Paris à Versailles	33
Le Palais incohérent	39
Le Château de la Misère	43
Nisus et Euryale	57
La Pièce de Lanterné	60
Les Œuvres primordiales	66
Bibliothèque de l'Homme du monde	81
Trenlamor	129
Promenade au Salon	205
Folle Journée	241
Vendu au pouvoir	254
Une Paire de philosophes	263
Vingt francs	271
Le Journal des Masses	299
Epilogue. — Vieux Papillon	339

FIN DE LA TABLE.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00097 3178